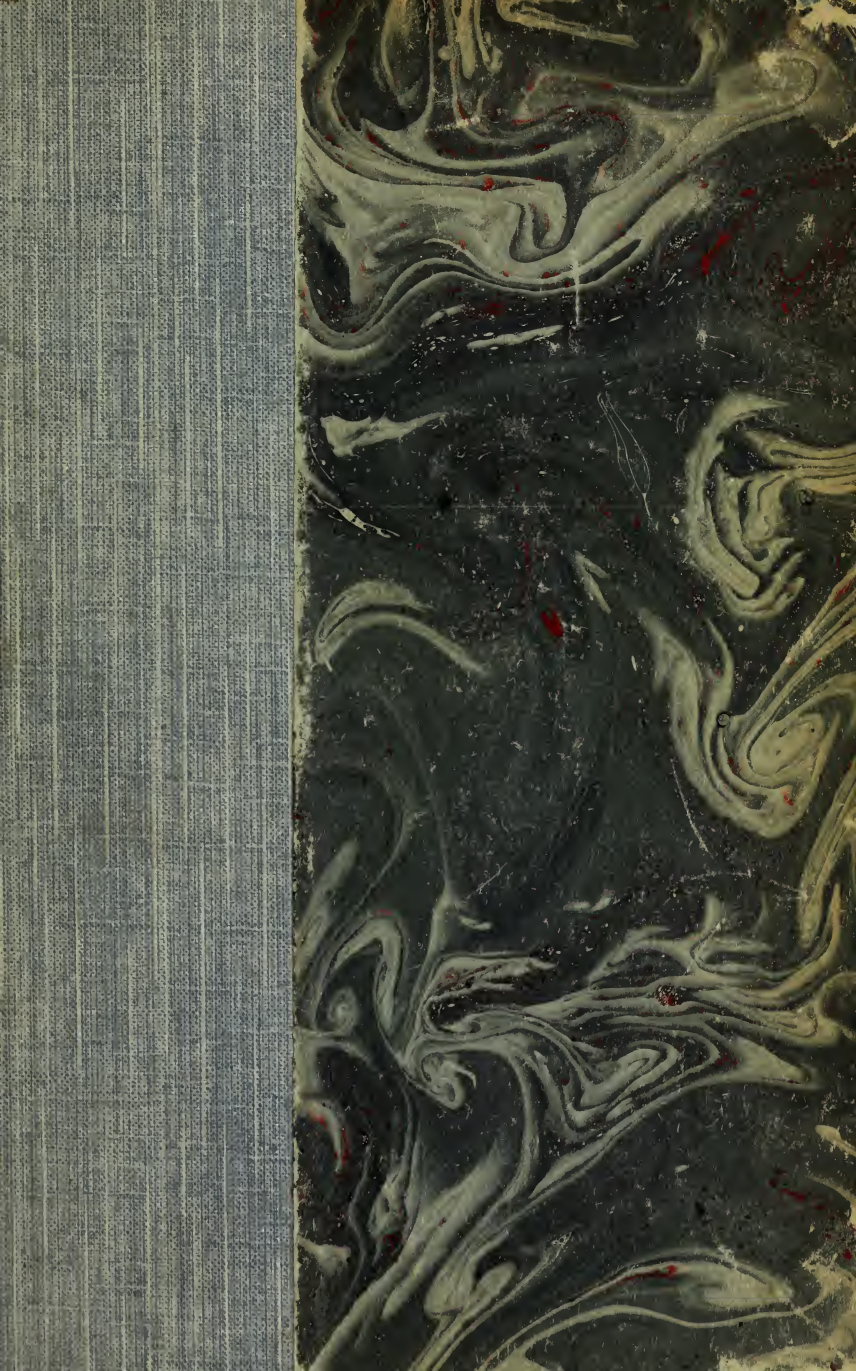

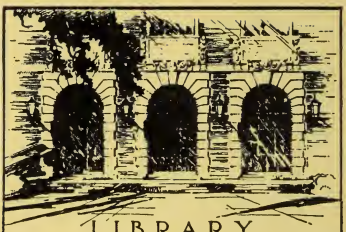

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

From the library of
William Spence
Robertson

918
D36d

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

MAR 2 5 1987

L161—O-1096

A. S. Robertson

à Monsieur Charles Wiener
Consul Général de France
hommage respectueux

DE MARSEILLE

AU

PARAGUAY

DE MARSEILLE

AU

PARAGUAY

(NOTES DE VOYAGE)

PAR

ÉDOUARD DEISS

PARIS
LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF
13, RUE DE MÉDICIS, 13

1896

918
D36d

A MON CHER AMI

ÉMILE MATHIAS

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE TOULOUSE

En souvenir de notre vieille amitié

La première partie de ces Notes de voyage a été écrite, dès mon arrivée à Buenos-Ayres, dans le calme profond, pour ne pas dire sous le coup de la sensation de l'isolement, qui suit de près le débarquement de l'émigrant.

Les deux autres parties sont des pages jetées sur le carnet, au fur et à mesure des impressions ressenties lors de mon voyage dans l'intérieur des terres. Peut-être donneront-elles l'idée d'un passage trop rapide dans ces pays lointains et d'un jugement trop sommaire sur une civilisation très différente de la nôtre et qui aurait besoin d'être approfondie.

Rappelé en Europe par un deuil de famille, il ne m'a pas été permis d'étudier,

autant que je l'eusse désiré, les avantages et les inconvénients de l'émigration dans l'Argentine et le Paraguay. Mais si les notes que je me résous à livrer au public sont brèves, elles ont sûrement le mérite de la sincérité, et, je l'espère du moins, celui de l'exactitude.

Octobre 1895

PREMIÈRE PARTIE

A RIO-DE-JANEIRO

PREMIÈRE PARTIE

A RIO-DE-JANEIRO

A bord. — Le départ est décidément remis au lendemain. Un afflux continuel de marchandises venues d'Italie, à destination de l'Amérique du Sud, est cause de notre retard. Les treuils n'ont cessé de fonctionner toute la nuit, nous assourdissant de ce bruit de ferraille si désagréable pendant la durée des escales. Dans les cabines, la chaleur est étouffante : nous en sommes à souhaiter l'heure pourtant si pénible des séparations, qui nous procurera au moins un peu de fraîcheur et une tranquillité relative.

2 juillet, midi. — Enfin on va partir ! Les gabares quittent vides, une à une, les flancs du bateau. Tous les passagers sont sur le pont, pressés contre les bastingages. A l'avant, tout un village syrien émigre dans l'Amérique du Sud. J'avais

rencontré les jours précédents ces pauvres diables, dans les rues de Marseille, se promenant nonchalamment, vêtus de leur costume oriental. Ils sont tous maintenant habillés à l'européenne, affublés de vêtements achetés trop à la hâte, dans les friperies du vieux port. Les uns ont des chapeaux d'enfants sur des têtes d'hommes mûrs; les autres ont revêtu des costumes d'un autre âge. Tous sont d'un comique achevé. Les Républiques sud-américaines se souciant peu de recevoir ces recrues inaptes à tout effort sérieux, ces pauvres émigrants n'ont rien trouvé de mieux que d'employer ce puéril subterfuge pour y pénétrer.

Le navire insensiblement se détache du quai. L'hélice se meut d'une façon intermittente. Le grand voyage est commencé! La passe de la « Joliette » franchie, nous sommes devant les jolis villages de Saint-Henri et de l'Estaque, pays des cabanons hospitaliers chers aux Marseillais. Peu à peu, le *Béarn* quitte la côte pour prendre la direction du sud, en décrivant un immense sillage d'écume bleuâtre. Son allure devient de plus en plus rapide. Tout indique d'ailleurs qu'on est déjà loin. Une brume légère couvre la mer du côté du Nord. C'est à peine si l'on aperçoit les collines de l'Estaque et les dernières ramifications de l'Esterel.

A l'arrière, des passagers, presque tous Italiens,

causent avec volubilité. Ils jouent, rient et semblent avoir pris leur départ avec une insouciante gaieté. La population du bord est absolument disparate : beaucoup de nations de la Vieille Europe s'y trouvent représentées.

La Terre devient à peine visible. De temps en temps un rayon doré perce dans la direction du Nord-Est. C'est la statue de Notre-Dame de la Garde, de la « Bonne-Mère », éclairée par le soleil couchant, qui nous envoie son dernier adieu. Nous passons devant le phare du Planier : une fois disparu à son tour, nous serons en pleine mer et la Patrie sera cette fois bien absente ! Le navire, sous l'influence de la houle, tangue légèrement. Les conversations bruyantes cessent comme par enchantement. Adieu l'exubérance d'un moment ! L'heure de payer le tribut à la mer a sonné. Beaucoup de nous vont ressentir, peu à peu, les premières atteintes d'un mal qui n'épargne guère et qu'augmente encore le dandinement du navire au sortir du fameux golfe du Lion.

Cinq heures. — La cloche retentit et nous convie ironiquement au repas. Les passagers vont se trouver réunis, pour la première fois, dans cette étrange promiscuité du bord. Pendant plus d'un mois, nous allons vivre de la même vie et courir des dangers communs. Ethnologiquement parlant, un courant sympathique entre nous semble d'une existence douteuse. On s'étudie, on

se tâte du regard, à la recherche de celui qui pourra nous aider à passer les longs loisirs du bord. Le conversation roule sur des banalités, où les menus détails du départ jouent le plus grand rôle. Le commandant s'efforce d'animer la conversation, mais il parvient à peine à ramener un entrain factice.

..... *Barcelone*[1]. — La lumière du jour entre à flot par le hublot des cabines. A quelques mètres du navire, un douanier espagnol, debout dans une barque, parlemente avec les officiers du bord. Nous sommes devant la vieille capitale de la Catalogne. La brume du matin grisaille tout, et c'est à peine si on aperçoit le fort de Montjuich, perché sur la petite colline qui surplombe la mer, en sentinelle avancée. Dans la direction de la Rambla, se profile la colonne nouvellement élevée à la gloire de Christophe Colomb. Cette triste victime du néophobisme des hommes a le visage tourné vers le soleil levant. N'eût-il pas été plus logique de lui faire regarder cet occident, où la perspicacité de son génie affirmait l'existence de terres nouvelles !

A terre. — A cette heure matinale, quelques oisifs se promènent seuls. Il fait délicieusement

1. Le *Guide international d'Europe au Brésil et à la Plata*, publié par M. A. Loiseau-Bourcier, 47, rue de Lancry, à Paris, donne des indications très précieuses aux voyageurs pendant la durée des escales.

bon sous ces épais ombrages de la Rambla, si animés le soir, si déserts maintenant. Tout un monde cette immense avenue, et, à la parcourir, on a une idée un peu réduite de la vie intime de Barcelone. Aux kiosques, s'étalent nos journaux illustrés parisiens, des chromolithographies aux tons criards, où Frascuelo souriant s'apprête à immoler un taureau qui n'en peut mais. Là, se devine cet amour intense des Espagnols pour ces spectacles sanglants. Tout en respire, et aux vitrines des magasins de la Rambla, de la rue de la Plateria et des principales artères de la ville se voient à profusion des éventails pompeux et des tambours de basque, aux peinturlures tauromachiques, que tout bon « aficionado » doit accrocher, comme des dieux lares, aux murs de son logis.

Les nouveaux quartiers de Barcelone sont fort beaux. Des avenues larges, bien aérées, ont été percées, se coupant à angle droit, transformant cette partie de la ville en un gigantesque damier. Cette disposition, presque spéciale aux villes des deux Amériques, a permis d'assainir plus d'un quartier de cette grande cité. Les maisons, hautes, d'une nuance uniforme un peu indécise, sont sans cachet propre. Seuls, aux croisées, des stores aux couleurs vives, derrière lesquels s'ébauche plus d'un roman, jettent sur ces murailles cimentées une note un peu gaie.

Le hasard, qui préside à la destinée de tout bon flâneur, conduit la petite caravane du bord, toujours déambulant, devant le parc où s'est tenue la dernière Exposition universelle. Tout y est désert. Un gardien se promène, par acquit de conscience, plein de pitié pour des visiteurs, réduits à contempler de vieilles affiches et à parcourir de vastes nefs aux murs nus et veufs de tout ornement.

Il est midi. — Une grande enseigne aux alléchantes promesses nous invite à un repas bien mérité. Hélas, nous devions faire connaissance avec cette horrible coutume consistant à huiler tous les plats qui peuvent être préparés par la main des hommes! — La Rambla est très animée à cette heure; chacun passe, chacun vient, chacun va : tous dans le plus nonchalant farniente. Ces belles catalanes, au teint ambré, ont des ports de reines. Leur royauté éphémère peut se contenter d'une mantille comme couronne et d'un éventail comme sceptre. Leurs yeux, brillants comme des escarboucles, troubleraient plus d'un don José. Tout invite à continuer notre promenade du matin, malgré l'heure brutale du départ qui nous guette.

.....*A bord.* — Tout est prêt. Le navire prend peu à peu la direction du large, passant devant les rives basses, couvertes d'une végétation rabougrie, où la Llobregat se jette dans la mer.

3 juillet. — Nous sommes en vue des côtes, trop éloignées, il est vrai, pour les bien distinguer. La vie désœuvrante du bord a commencé et avec elle les heures longues, énervantes. Assis ou étendus sur des chaises d'osier, contre le roof du salon des premières, nous devisons sans cesse et tout nous est sujet pour converser. Des Américains du Sud sont de retour de l'Exposition de Paris. Avec quelle admiration ils parlent de ses mille attraits : de la Galerie des Machines, des Fontaines lumineuses, de l'inévitable Tour Eiffel ! Chacun raconte son moyen d'ascension et le préconise. On ergote, et cela tue le temps. Une impression douce et profonde me reste cependant. Cette splendide manifestation du génie de notre race, cette apothéose du Grand, nous a valu plus de gloire qu'une guerre heureuse !

4 au matin. — Toujours en vue de la terre, où l'on distingue fort bien les cîmes neigeuses de la Sierra Moreno. Nous approchons de Gibraltar, du fameux rocher, dont la silhouette peu à peu se dessine, semblant sortir de la mer. Sur la face orientale, quelques maisons semblent être accrochées sur ses pentes abruptes. La ville, située au sud-est, s'aperçoit maintenant fort bien. L'ancre est jetée devant la fameuse citadelle. Heureux, nous nous disposons à descendre à terre, lorsque retentit un coup de canon. Il y a loin de la coupe aux lèvres ! Il est six heures. Défense d'entrer en

ville et nous voilà réduits à contempler, de loin, le panorama coquet de la forteresse anglaise.

Le lendemain, nous nous trouvons réunis, au matin, dans une barque, désireux de visiter la ville. Le golfe d'Algésiras est toujours mauvais [1], et la houle fait tressauter notre légère embarcation comme une coquille de noix. Cela dure peu, il est vrai ; bientôt nous sommes à terre.

Les Anglais gardent leur conquête avec toute la ténacité que peut donner la possession d'un bien mal acquis et de droit équivoque. Près de deux siècles se sont écoulés depuis que la Pieuvre Britannique a fait cette blessure, toujours saignante, aux flancs de l'Espagne [2], et les usages d'une place en état de siège sont encore observés. Il nous faut aller à un guichet demander l'autorisation d'entrer en ville !

1. « L'Atlantique, » dit M. Élisée Reclus, « vomit incessam- » ment dans la Méditerranée une énorme masse d'eau, avec » une vitesse moyenne de 4 kilomètres et demi et une vi- » tesse extrême de près de 10 kilomètres. » Ce fleuve marin venant rencontrer les sinuosités de la côte européenne produit un ressac incessant.

2. « La fiction de l'empire des mers qui a poussé la » Grande-Bretagne à s'emparer de Malte, de Périm, de Cey- » lan, de Singapore, de Hong-Kong ne pouvait permettre » aux Anglais de laisser la forte position de Gibraltar entre » les mains de ses propriétaires naturels et ils en ont fait » une citadelle prodigieuse, ayant une sorte de « coquet- » terie » dans ses formidables armements. » Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle.*

.....Des soldats, vêtus d'un costume rouge, la tête couverte de l'inévitable casque colonial, fument assis à la porte d'un corps de garde. Ils ont bonne mine sous ce costume propret. Volontaires, on ne sent pas chez eux l'ennui d'une besogne imposée et l'expression de « Servitude militaire », chère à Alfred de Vigny, serait pour eux dénuée de tout sens. Devant eux, dans la grande rue qui commence, la seule de la ville digne de porter ce nom, défilent dans le plus singulier tohu-bohu des gens de toutes conditions. L'heure est matinale : chacun vaque à ses affaires avant la chaleur du jour. De flegmatiques Anglais se promènent, l'ombrelle en main, vêtus de ce costume de garçonnet trop vite grandi qu'ils affectionnent... loin de leur île brumeuse, accompagnés du traditionnel essaim de « Miss », aux toilettes archaïques. De temps en temps, un officier passe, sanglé, compassé, plein de morgue. Mais le gros de la foule est espagnol ou maure, et ce mélange de races si différentes a quelque chose qui heurte et qui choque, semblable à ce qui résulterait de la fusion sur une toile unique des arts si opposés d'un Puvis de Chavannes, d'un Guillaumet ou d'un Benjamin Constant. L'intrusion de ces hommes roux, venus du nord, au sein de cette nature chaude et colorée fait songer vaguement aux invasions Hunniques des plus sombres époques de notre histoire.

La ville est toute construite dans le goût espagnol. A chaque coin de rue, une plaque métallique peinte en bleu indique en langue anglaise, le nom des rues; c'est l'empreinte de la griffe du vainqueur. Peu de beaux magasins. Certains bazars maures, dans des ruelles étroites, fort curieux, regorgent de ces mille bibelots venus du Maroc, ... ou de quelque manufacture européenne.

Midi. — Sur la place principale, nous avisons un hôtel, dit Royal, fashionable dans toute la force du terme. Le désœuvrement semble régner dans les salles où se trouvent cependant beaucoup de personnes attablées. Le spleen ulcérant de l'Anglais, l' « immortel ennui » de lord Byron, règnent ici en maîtres. La vie de Gibraltar est loin d'être gaie. La température estivale y est très forte et souvent des émanations fiévreuses sortent des marais situés au bas du fameux rocher. Quant à la végétation, elle est ce que la nature calcaire du sol a bien voulu laisser croître, toujours brûlée.

Un repas dans ces conditions est vite terminé. Nous nous proposons de consacrer l'après-midi à la visite de la citadelle. Mais il nous faut compter avec la prudence anglaise; une attestation d'identité de notre consul respectif est nécessaire. Chacun se met en campagne et revient bientôt muni du précieux document. En échange, l'autorisation nous est accordée.

L'entrée des galeries est située à mi-hauteur de

la colline et, pour y parvenir, il faut suivre de longs couloirs taillés dans le roc. Une chaleur accablante y règne constamment. Une grille soigneusement verrouillée sert de porte d'entrée à cette partie fortifiée de la presqu'île. Les travaux exécutés par les Anglais sont vraiment dignes d'admiration, lorsqu'on songe qu'il leur a fallu péniblement creuser ces longues galeries hélicoïdales, à une époque où nos engins d'excavation et nos explosifs modernes n'existaient pas. De place en place, dans une anfractuosité de la roche, une pièce d'artillerie sommeille, la gueule tournée du côté du golfe ou de l'Espagne. Les canons, du moins ceux qu'il nous a été permis de voir, paraissent d'un type très ancien. Au bas de la citadelle ont été construits des bastions, d'un style moderne, munis de pièces énormes, plus redoutables, se chargeant par la culasse.

Une partie, un peu découverte, nous permet de contempler le magnifique panorama qui se déroule devant nous. A l'extrême horizon, sur la côte africaine, on aperçoit nettement un point blanc, Ceuta. L'Angleterre — l'appétit vient en mangeant — aspire ardemment à posséder un point quelconque, si petit qu'il soit, de cette côte et à devenir — le rapt de l'Égypte et du canal de Suez étant à cette heure une chose, par elle, à peu près accomplie — la geôlière des nations méditerranéennes. Mais l'Europe veille sur Dame

Belette, larronnesse légendaire de son histoire !... Devant la ville, en rade, une multitude de petites goëlettes évoluent lentement, autour de leur corps-mort, agitées par l'éternel clapotis des vagues. Au milieu d'elles, le « *Béarn* » force l'attention par sa masse imposante, sa cheminée noire, zébrée de traits rouges, fumeuse en ce moment. De l'autre côté de la baie, on distingue à peine Algésiras, puis au fond Saint-Roque, où les Anglais viennent résider, quand ils sont las de lézarder sur leur rocher. Au pied même de la colline, aux confins du sol anglais, des soldats jouent dans un pré au lawn-tennis.

..... Tout cela se perçoit, réduit à une échelle lilliputienne. Aucun bruit ne vient troubler le silence qui est profond en ce moment. La ville sommeille à cette heure du jour : unique occupation d'une cité minuscule toute peuplée de fonctionnaires. Un léger murmure s'entend seul, un peu vague : c'est le bruit de la mer qui déferle sur le rivage. Le ciel très pur, a la belle teinte immuablement bleue de ces régions semi-tempérées.

La descente est rapide. Il faut partir, car... il est aussi difficile de sortir de la ville que d'y entrer... et puis, le paquebot — le contraire n'est pas encore dans les usages — n'est pas à la disposition des voyageurs. Bientôt nous sommes à bord, heureux d'une journée si bien remplie.

Six heures. — Nous partons. La ville est de-

vant nous, éclairée par le soleil couchant. Les édifices et les cottages, d'une parfaite blancheur pendant le jour, ont pris cette belle couleur jaune d'or spéciale à cette heure de la journée. Quelques palmiers s'élèvent au-dessus des rares bouquets de verdure, surmontant en d'autres endroits la roche grise et stérile. La nuit vient peu à peu. Bientôt le Peñon de Gibraltar et la Pointe d'Europe se distinguent à peine. Devant nous s'avance dans la mer la Pointe de Tarifa, à l'extrême sud de la presqu'île Ibérique que nous allons doubler pendant la nuit.

. . . . . .

Au matin, le détroit est franchi. Nous sommes dans l'Océan. La vague est devenue plus longue et la mer a pris cette teinte verte qui, en cet endroit, lui est propre.

..... *Par le travers du Maroc.* — La mer est redevenue calme, un peu moutonneuse. Une ligne mince, blanchâtre, vaporeuse, tant elle semble ténue, indique seule que la terre peut être à l'endroit où le regard la cherche. Assis sur un banc, songeant — car, que faire sur un navire, désœuvré, à moins que l'on ne songe — mes yeux errant dans l'infini, sans rien fixer, je pense à ce pays si curieux qui est devant nous, si peu connu malgré sa proximité d'Europe. C'est la terre des casbahs, des mosquées et des minarets. Tout y est resté à l'état stationnaire, figé, dans cette immo-

bilité propre aux choses de l'Orient, loin des atteintes des iconoclastes. Dans un avenir éloigné, tout témoignera, sur cette vieille terre de l'Islamisme, que les œuvres de nos poètes, de nos peintres et de nos musiciens ne furent pas de simples fictions. A notre époque si prosaïque, si empreinte de ce cachet d'utilitarisme, conséquence d'une lutte pour la vie devenue plus intense, plus âpre, peu de pays ont échappé à la contagion. Le Vésuve a vu une voie ferrée serpenter jusqu'à son sommet, sur ses flancs désolés. A Venise, la ville aux mille palais, l'antique gondole a cédé la place aux pyroscaphes d'acier. — Choses d'hier ! — Au mont Blanc, dans un avenir prochain, aux Jacques Balmat succèdera le mécanicien moderne, dirigeant à coup sûr sa locomotive sur ses ravins, témoins de tant de catastrophes. Le Niagara, dans de gigantesques turbines, va produire à l'infini les ampères et les volts. — Tout arrive. — L'Afrique civilisée ! L'Extrême Orient émule de la vieille Europe en civilisation !..... Plus loin, plus à l'orient, je me souviens encore de cette Algérie que j'ai habitée jadis, de ce beau pays qui laisse une impression si vivace à ses habitants d'un moment, d'Alger la Blanche, de Boufarik aux bois de platanes, de cette Mitidja où le Giaour plante la vigne, des montagnes de l'Atlas que je voyais bleutées, au loin, du haut du Sahel, quand je revenais d'Alger.

Tout cela est devant moi, presque visible, tant mon imagination règne en maîtresse.

Nous passons devant le Banc d'Arguin, de sinistre mémoire[1]. Les îles Canaries sont proches. Une ligne brunâtre se voit à l'horizon et quelques heures suffisent à franchir les quelques milles qui nous en séparent. Vers deux heures, nous mouillons devant Las Palmas, dans la baie de la Luz (Grande Canarie).

. . . . . .

Les îles Canaries ont reçu des anciens le beau nom de « Fortunées » ; leur climat toujours tempéré, supportable même pendant les plus fortes chaleurs de l'été, justifie entièrement cette antique dénomination. Les Anglais, en gens toujours pratiques, y ont installé depuis fort longtemps des hôtels, des télégraphes, etc. Ils paraissent y être chez eux, et, à vrai dire, tout porte à le croire.

Le véritable port est loin de la ville, si on peut désigner de ce nom un môle et plusieurs quais déserts. Des navires de petit tonnage peuvent seuls y accoster. Le *Béarn* mouille à près d'un mille de la côte. L'échelle est baissée et le médecin, les papiers du bord en main, attend au bas

1. C'est, en effet, en cet endroit que s'est échouée, le 4 juillet 1816, la frégate *La Méduse*, commandée par M. Duroys de Chaumareys. On connaît le terrible drame qui suivit cette catastrophe et qu'immortalisa le pinceau de Géricault.

la chaloupe espagnole de la « Santé ». Une foule de petites barques nous entourent, apportant à profusion les fruits de cette époque de l'année, abricots, raisins, noix de coco, etc. Les autorités de l'île arrivent; après de longs pourparlers, le pavillon jaune est hissé. Nous sommes en quarantaine ! Cependant des circonstances atténuantes nous sont accordées et les marchandises du bord peuvent débarquer. Le commandant, privilégié lui, descend à terre pour le restant de la journée.

Nous voilà donc sur le pont, la lorgnette en main. Du port, une route mène à la ville, en plein soleil. Des voitures y circulent, ramenant sans doute des commerçants ou des hôteliers venus pour nous faire leurs offres, déçus d'une aubaine longtemps attendue. La route longe d'abord un mamelon couronné par un fort, le « Castillo del rey », pour traverser ensuite, avant son entrée en ville, un long massif de verdure. Quelques monuments, du moins supposés tels à cette grande distance, nous font seuls juger de l'importance de cette ville [1], construite toute en longueur au bord de la mer, le seul endroit que la montagne

1. La capitale des Iles est Sainte-Croix de Tenerife. Mais la ville de beaucoup la plus importante est Las Palmas. Dans la première résident le gouverneur civil et le capitaine général ; dans la seconde, les autorités judiciaires.

En 1888, il est entré 478 navires à Sainte-Croix et 697 à Las Palmas.

ne couvre pas. Celle-ci s'élève au-dessus d'elle, en gradins successifs, indiqués nettement par des teintes qui se graduent fort bien.

A un demi-mille du navire, une barque portant un fanal, au haut d'un mât, indique l'endroit où se trouve, au fond de la mer, le *Sud America*, coulé par la *France* il y a deux ans à peine. On se rappelle la polémique des journaux français et italiens, la mauvaise foi de ces derniers. Les Italiens prétendirent que ce sinistre avait été causé par la malveillance. M. Verd, capitaine de la *France* passa devant les tribunaux maritimes et le Conseil supérieur de l'Amirauté. Il fut acquitté à l'unanimité et la Compagnie des Transports Maritimes le réintégra dans sa position. Il commande actuellement le *Béarn*, sur lequel il effectue son premier voyage.

..... Quelques heures se passent ainsi à observer la côte, en causant avec les bateliers qui, pressés sur les flancs du navire, nous tourmentent pour que nous épuisions leur petite cargaison. Le commandant arrive à bord et il annonce le départ. D'ailleurs la nuit est presque venue et nous sommes las de regarder ce qui se distingue à peine. Le navire prend peu à peu le large. Une goëlette, qu'on nous dit faire le service postal des Iles, passe tout près de nous se dirigeant vers la ville. Celle-ci, illuminée maintenant, disparaît progressivement. Puis l'île s'enfonce elle-

même lentement dans la nuit qui envahit tout autour de nous.

. . . . . .

Nous continuons notre route vers le sud; Dakar doit être notre première escale. Rien ne vient changer la monotonie de la vie du bord. Un jour pousse l'autre sans ajouter rien de bien nouveau à notre existence. Le présent n'est pas. On songe au passé déjà loin, surtout à l'avenir qui nous attend. Quelques-uns parmi nous vont en Amérique pour la première fois et se demandent dans leurs pensées secrètes ce qui les attend là-bas. Il y a loin de la conception d'une idée à sa réalisation et plus d'un s'en apercevra à ses dépens! L'école de la vie est dure dans le Nouveau-Monde!

Voici comment se passe en général notre journée. Le matin, à sept heures, le thé. Les matineux, seuls, le prennent au salon; les autres l'attendent, comme la fortune, dans leur lit. A neuf heures et demie commence le déjeuner qui dure une heure, quelquefois plus. Puis on fume, ou l'on fait la sieste dans les coursives. A midi, les officiers font les observations astronomiques et les résultats sont affichés à l'arrière du roof des premières. C'est un des moments les plus importants de la journée. Chacun va se rendre compte du nombre de milles parcourus depuis la veille et de la position qu'occupe le navire dans l'océan. Il faut ensuite tirer parti, le mieux possible, des

quatre ou cinq heures qui vont s'écouler avant le repas du soir. Les uns, les insouciants, dorment; les autres causent en médisant un peu du prochain — car la nature humaine ne perd pas ses droits — lisent ou jouent des parties interminables de cartes ou d'échecs. Quelques-uns même s'adonnent au démocratique jeu de tonneau. — Un navire vient-il à être signalé, tout est délaissé. On discute sur sa nationalité, son tonnage, sa vitesse, sur le pays d'où il vient, sur celui où il peut aller. — Cinq heures sonnent; la cloche retentit annonçant le repas du soir. On passe ensuite la soirée sur le pont ou sur la dunette. C'est le meilleur moment de la journée : l'heure des couchers de soleil radieux! Quelquefois, dans un ciel parfaitement pur, il nous a été permis d'observer le phénomène du « rayon vert », au moment précis où le soleil disparaît dans la mer. — A huit heures, le thé. Ensuite, les uns restent au salon pour faire de la musique; les autres, en péripatéticiens, arpentent le pont jusqu'à l'heure du repos. A dix heures, un coup de sifflet retentit : les lumières du salon sont éteintes et défense est faite aux passagers de troubler, jusqu'au jour, la tranquillité du bord. — Tout cela revient chaque jour, fatal, inéluctable. Le rythme des choses vous envahit et, dans le désœuvrement où l'on est, on arrive à souhaiter, sans appétit, l'heure des repas et, sans sommeil, le moment de se retirer dans sa cabine,

sans autre motif que de faire diversion à l'ennui qui vous ronge.

La chaleur du jour devient de plus en plus forte; on sent que l'on approche de régions plus chaudes. La terre devient visible de nouveau. Un phare se distingue nettement, les *Deux-Mamelles*, sur la côte du Sénégal. La nuit vient bientôt; mais

« La lune, se levant dans un ciel sans nuage »

permet de tout percevoir. Le navire passe devant l'île de Gorée, pour venir jeter l'ancre devant Dakar, où à cette heure avancée quelques lumières brillent seulement.

. . . . . .

Au jour, une embarcation, le pavillon français à l'arrière, arrive près du bord. Encore en quarantaine! Nous jouons décidément de malheur et il ne nous est pas possible d'aller à terre. Je m'étais pourtant bien promis de visiter le village nègre et de porter mes hommages à son roi débonnaire. Encore une déception de plus dans ce voyage qui m'en laissera bien d'autres!

Des pirogues arrivent bientôt, à toute vitesse, montées par des nègres nus et du plus beau noir. Ils portent autour du cou une amulette, le « grigri », servant dans leur pensée à les garantir de la morsure des requins. A l'arrivée de chaque steamer, ils viennent exécuter leurs légendaires prouesses nautiques, qui ne laissent pas que d'in-

téresser des passagers qui s'ennuient. « Toi, monsieur, jette dix sous, jette, jette! » nous disent-ils. « Toi, camarade! » On aurait mauvaise grâce, la glace étant ainsi rompue, à ne les point écouter. Une pièce est-elle jetée à la mer, qu'avant son arrivée au fond, elle est saisie par quelque négrillon qui, remontant à la surface, la montre entre ses dents. Mais il lui a fallu livrer un véritable combat sous-marin, car il y a eu compétition et plusieurs de ses camarades se sont jetés à l'eau, en même temps que lui, en cure de cet infime galion.

..... La petite ville de Dakar est située sur la presqu'île du Cap-Vert, partie la plus occidentale du Sénégal. Une voie ferrée de 263 kilomètres l'a reliée à Saint-Louis, chef-lieu de nos possessions. Cette ligne, d'une certaine importance stratégique, a contribué au développement de la ville. C'est là que viennent s'approvisionner les navires des compagnies françaises qui vont à la Plata et au Brésil.

Au sommet de la falaise, l'administration française a construit des bâtiments qui paraissent très importants ; au bas, du côté du large, des bastions dont on distingue parfaitement les pièces de canon. En rade, l'aspect est moins menaçant. Un môle en blocs Dussaud la sépare de la pleine mer, formant ainsi un semblant de port où les steamers cependant ne peuvent accéder. Sur la colline s'élè-

vent de nombreuses constructions neuves, à en juger par l'éclat de leur toiture; à son pied, sur le bord de la mer, clos d'un mur blanc, on aperçoit un jardin d'où se détachent nettement quelques arbres aux fleurs roses et mauves, au-dessus de cette miniature d'oasis.

Plus loin, au fond même de la rade, se trouve la gare dont on distingue parfaitement les wagons. De ce point, la voie ferrée suit, au bas de petites dunes de sable, la mer jusqu'à Rufisque, pour remonter au nord..... Ensuite la campagne commence, aride, désolée par un soleil de feu. A proximité de la mer, toujours dans cette direction, on aperçoit la masse trapue et courtaude d'un boabab — « *Arbos gigantea* », celui-là — il a d'ailleurs les honneurs des cartes marines et sert de point de repère aux navigateurs. Au loin se détachent, à l'extrême horizon, les « Deux-Mamelles ». Au sommet de l'une d'elles, à plus de cent mètres au-dessus du niveau de la mer, s'élève le phare dont nous avons aperçu les feux la nuit dernière..... Puis la côte continue dans la direction du sud-est jusqu'à la rivière de Saloun et l'embouchure de la Gambie, située bien plus au sud. Elle paraît basse, mais couverte d'une riche végétation.

Au sud de Dakar, en rade, émerge à quelques milles Gorée, que l'on a surnommé peut-être improprement le « Gibraltar » du Sénégal. Des fortifications hérissées de canons semblent vouloir

justifier ce titre pompeux. La superficie entière de l'île est couverte de constructions européennes. Un stationnaire français, de petit tonnage, mouillé près des rives de l'île, est le seul navire de guerre rencontré dans cet embryon de port.

Des passagers — un commissaire de la marine et quelques émigrants — quittent le bord. L'embarcation qui les emmène se dirige vers Gorée, où ils auront à subir l'observation quarantenaire. Les marchandises sont débarquées. Tout est prêt pour le départ. A la tombée de la nuit, le Sénégal est déjà bien loin derrière nous.

. . . . . .

. . . . . .

Nous sommes en pleine mer, en route pour le Brésil. Cette traversée va durer de dix à douze jours, pénible par sa monotonie et l'impression de tristesse qu'elle communique. Jusqu'ici le navire avait peu quitté les côtes, et, si on ne les distinguait pas, on savait qu'elles étaient proches. On se prend à penser aux périls éventuels, à tout cet imprévu qui met en jeu la vie des navigateurs, aux sinistres possibles et à leurs conséquences grosses de dangers.

Les oiseaux nous ont quittés petit à petit. Seuls, des poissons-volants courent en bandes, à la surface de la mer, parcourant ainsi de longs espaces au ras de l'eau, traversant parfois la crête des vagues pour humecter leurs ailes, bien vite séchées dans cet

élément nouveau. De temps en temps, des marsouins prennent leurs ébats, en file, leur dos noirâtre hors de l'eau, décrivant des courbes gracieuses à la surface de la mer. Par une cause subite, ils disparaissent tout à coup pour reparaître bientôt, loin, dans le sillage du bateau..... Ce sont les seuls êtres animés qu'il nous soit permis de voir. Cependant dans les profondeurs de la mer, dans ces espaces désolés qu'aucun rayon de soleil ne vient visiter, pullulent et grouillent des êtres étranges épargnés par les cataclysmes qui ont bouleversé notre planète. Les intéressantes explorations pélagiques du *Challenger*, de la *Porcupine* et du *Talisman*, celles qu'a entreprises le prince de Monaco, ont fait connaître ces oubliés des âges disparus. La science de la mer, l'Océanographie, encore à son origine, promet une ample moisson de découvertes à celui qui s'y consacrera tout entier.

..... Peu de navires en vue pendant cette longue traversée de l'Atlantique et lorsque l'homme de quart signale, à l'avant, une voile à l'horizon, lorsque retentit le signal règlementaire de la cloche, nous accourons pour scruter avec notre longue-vue la nappe infinie. Quelques-uns cependant passent assez près de nous pour que nous puissions échanger avec eux les demandes d'usage. Une nuit, un navire des Messageries maritimes nous apparaît étincelant de lumières pour s'éva-

nouir ensuite peu à peu tout auréolé dans le lointain.

Une après-midi je vais visiter l'avant du navire habité par les émigrants et les Syriens. Ces derniers, revêtus de leur costume oriental, couchés sur le pont ou sur le gaillard d'avant, assis quelquefois à la turque, passent les longues heures du jour à se raconter, à tour de rôle, des histoires qu'ils ne peuvent finir, à jouer au loto ou à dormir. Peu de femmes parmi eux. Déhanchées, débraillées et malpropres, elles se tiennent surtout dans les mille recoins qui peuvent les abriter sur le pont. Assises, la tête entre leurs mains, elles paraissent souffrir de cette vie du bord, si dure pour elles. Peu de ces gens parlent français, pas un seul l'espagnol. Que de déceptions les attendent à leur arrivée à terre ! — La plupart se sont embarqués, sollicités par des agents d'émigration peu scrupuleux, éblouis aussi par les merveilleux récits de quelques-uns, revenus riches au pays natal de cette terre d'Amérique si vantée — causes invariables du roman d'émigration. A ceux qui ont longtemps espéré, longtemps souffert, la désespérance vient vite, et avec elle on est bien près d'écouter celui qui vient apporter un remède à tous les maux. Il est d'ailleurs facile de partir — on part toujours — et les premières difficultés sont rapidement aplanies par l'ardeur dévorante des premiers moments. Le champ où l'on a vécu heureux est bien

vite vendu à un fils d'Israël, toujours aux aguets, et l'argent promptement réalisé. L'émigrant part. Pendant la longue traversée, affaibli par l'existence énervante du bord, sinon terrassé par le terrible mal, devant cet horizon qui toujours se dérobe, il pense peu à l'avenir. Il arrive enfin. Alors commencent pour lui les mille difficultés qu'il n'avait pas prévues. Dans un climat qui n'est pas le sien, au milieu de gens si différents de lui et qui ne parlent pas sa langue, il lui faut soutenir le dur combat de la vie. Beaucoup succombent, ce sont les faibles ; d'autres arrivent à quelque aisance, certains à la fortune. — Ces émigrants syriens sont d'ailleurs peu armés pour affronter cette vie nouvelle. Agriculteurs, ces montagnards du Liban et du Taurus n'ont aucune notion des méthodes qui conviennent aux terres équatoriales. Tout est nouveau pour eux, au seuil de ce Nouveau-Monde, et ils ont à recommencer un long apprentissage. D'ailleurs, beaucoup répugnent à s'adonner à la culture. Commerçants, ils sont partis munis d'une pacotille souvent importante, mais ne répondant pas toujours aux besoins des pays qu'ils vont parcourir. Je devais rencontrer par la suite à Rio-de-Janeiro, dans les villes du Nord de l'Argentine et du Paraguay, beaucoup de ces Syriens portant leur boîte traditionnelle remplie de savonnettes, de chapelets ou de bibelots que l'on serait bien étonné de leur voir vendre. Plus nombreux

encore ceux qui partent sans but, dénués de tout et sans aucune profession. La misère noire les attend : les jours sans pain, les nuits sans logis ! A Buenos-Ayres, beaucoup de ces malheureux mendient et vont même jusqu'à voler dans le *patio* des maisons où ils ont pu s'introduire sous le masque de l'indigent.

Pendant le jour, ils envahissent les jardins publics et dorment sur les bancs. Le soir, on ne sait où ils vont et ce qu'ils deviennent... Les Syriens, au nombre de 4 ou 500, forment la grande majorité des passagers de pont et de troisième classe. Des Italiens et des Français composent le restant : gens de tout âge, de toutes professions, même les plus infâmes.

..... *14 Juillet.* — C'est la Fête Nationale. La France est en fête à cette heure. Le soir, quelques passagers de l'avant organisent un petit concert et jouent une petite pièce, *La Consigne est de ronfler*[1].

1. Un d'eux, couvert de vêtements sordides, se faisait remarquer par l'insistance toute particulière qu'il mettait à chanter des couplets où les ministres de la religion étaient tournés en ridicule. Quel ne fut pas notre étonnement en arrivant à Rio de le voir sortir de l'entrepont, habillé en ecclésiastique, tout de neuf, le visage confit de dévotion. Ce nouveau Dantès nous fit voir des papiers qui témoignaient des études qu'il avait faites dans un séminaire de la Corse. Nous fûmes indignés de l'éclectisme de ce drôle, et, peu de jours après, le rencontrant dévotement agenouillé dans la chapelle de l'Empereur, nous ne pûmes à son salut que tourner la tête avec mépris.

Du haut de la dunette où nous assistons à cette représentation, nous ne pouvons juger que de la mimique des acteurs, car la voix porte ailleurs. La soirée est d'ailleurs splendide. La mer tachetée en mille endroits de globes phosphorescents, aux effluves bleuâtres, semble s'être mise de la partie. C'est la seule fois qu'elle nous apparaît ainsi pendant cette traversée..... Quelques fusées partent au-dessus de nous. C'est la fin de ce jour de fête et tout rentre bientôt dans le calme.

..... *Le 16.* — Le navire pénètre dans cette partie de l'Atlantique surnommée le « Pot au noir ». Il pleut et brouillasse tout le jour. Cloîtrés dans le salon qu'éclaire à peine le jour pâle de ce ciel embrumé, nous assistons derrière les vitres de notre prison aux convulsions infinies de la *Grande Tourmentée.* Cette captivité d'un jour vient encore ajouter à la monotonie profonde de la vie du bord.

..... *Le 17.* — Le navire va passer la « Ligne ». L'antique cérémonial n'existe plus. Cette fête obligée du bord se passe maintenant d'une façon plus prosaïque. Au repas du matin, le commandant, la coupe à la main, porte un toast à la santé de tous. Puis, ceux qui en sont à leur premier voyage sont aspergés, dans l'après-midi, au moment de leur sommeil ou quand ils s'adonnent à la lecture de quelque livre récent.

. . . . . .

. . . . . .

Nous approchons des côtes du Brésil[1]. Le temps est devenu mauvais et la mer fort agitée. La terre devrait être en vue et on ne distingue rien encore... Enfin, vers le soir, un matelot des hunes l'annonce par le travers. Trois points noirs se distinguent à l'horizon. Ce sont les *Abrelhous*. La dénomination de ces récifs coralligènes, un peu fatidique, — Abre os olhos : ouvre les yeux — rappelle les enseignes polyglottes de nos gares d'Europe. A cette vue nouvelle d'un monde encore ignoré, cet obligeant conseil revêt un caractère piquant tout particulier. A quelques milles du navire, quelques baleines d'assez forte taille, prises d'un subit accès de gaieté, ne se lassent pas de faire des pirouettes.

..... *23 au matin.* — Le *Béarn* est en vue du cap Frio[2]. Sa masse granitique s'avance bien nettement dans la mer. A mi-hauteur, le phare se

1. Le Brésil a été aperçu pour la première fois par Pedro Alvares Cabral, le 22 avril 1500.

2. Le cap Frio est célèbre dans l'histoire du Brésil. C'est, en effet, à l'emplacement de la ville actuelle, villa do Cabo (créée en 1575 par Philippe II), mentionné au seizième siècle par le navigateur bourguignon Jean de Lery, dans son *Histoire d'un voyage en la terre du Brésil,* comme « port et havre des plus renommés dans ce pays pour la » navigation des Français » qu'abordaient les navigateurs normands ou bretons venus pour faire des provisions de bois si estimés d'ébénisterie et de teinture.

dresse comme une cheminée d'usine et sa blancheur tranche sur le fond un peu sombre de la montagne. Les flancs de cette dernière sont couverts de beaux arbres venus là, on ne sait comment, malgré l'aridité probable de la roche. Nous sommes à cinquante ou soixante milles de Rio-de-Janeiro et notre arrivée dans la capitale du Brésil doit déjà être annoncée par le sémaphore du Cap [1].

La côte devient ensuite basse, mais très boisée. Le pays, au lointain, est très montagneux, profondément bouleversé. Bien loin, dans la direction que nous suivons, apparaissent grisâtres encore les montagnes qui indiquent l'entrée de la baie de Rio et le massif de la Gavea.

Deux heures. — La côte est très proche et l'on distingue tout nettement. Elle est couverte de cocotiers. Au-dessous d'eux le massif de verdure paraît impénétrable. De temps en temps, une éclaircie dans le fourré laisse passer un ruisseau venu de la montagne. Ce pays est charmant malgré son caractère de sauvagerie. Dans ces mille recoins des collines qui doucement viennent mourir à la mer, on voudrait vivre sous ce ciel toujours clément, au milieu de cette végétation toujours parée de ses plus beaux atours, au sein de cette nature moins lasse de « fournir » que l'esprit d'en

1. Par les sémaphores de la côte au Morne du Castello (observatoire), puis à la Bourse de Rio.

« concevoir » les sublimes beautés, loin des agitations vaines des hommes.

La mer est unie comme un lac. Pas un nuage au ciel pour en troubler la profonde pureté.

..... Nous sommes bientôt devant la rade qui s'étend presqu'infinie devant nous. A babord, le *Pão d'Assucar*, le « Pain de Sucre » dresse sa masse granitique, aux pentes roides, surplombant la mer. Bien loin derrière, se perçoivent bien nettement maintenant les cimes élevées du massif de la Gavea, la Hune, dont le profil, quand on arrive du Sud, ressemble à celui d'un géant couché.

La passe est assez étroite, étant donnée la grande superficie de la baie : un mille tout au plus. A gauche, le fortin de San João, de l'autre côté, le fort de Santa-Cruz, protègent la ville de Rio contre toute invasion du dehors. Défense d'ailleurs de sortir de la rade, sans donner le mot de passe et se faire reconnaître des autorités de Santa-Cruz... Bientôt la ville nous apparaît couchée aux pieds des montagnes de la Gavea et du Corcovado. De l'autre côté de la baie se trouve Nictheroy, capitale de la Province de Rio de Janeiro [1]. Au milieu de la rade sont mouillés des navires de toutes les nationalités, quelques cuirassés brésiliens : tous

1. Nictheroy est l'ancien nom de la rade de Rio. Un ferry-boat fait constamment le service entre cette ville et la capitale du Brésil.

dans la promiscuité créée par des arrivées et des départs incessants.

Les formalités remplies, des douaniers, tout chamarrés, montent à bord. Ils y resteront pendant tout le séjour du *Béarn* en rade. Les passagers de classe descendent à terre. Quant aux émigrants à destination de Rio, ils devront attendre la permission de débarquer.

..... La barque qui nous emmène longe l'île des Cobras, pour venir accoster au quai, entre l'Arsenal de la Marine et les bâtiments de la Douane. Des portefaix nègres se lèvent, secouant leur apathie légendaire, pour offrir leurs services... que nous nous empressons de refuser. L'endroit où nous débarquons est proche du centre de la ville. Il est donc facile de se passer de ces moricauds, déguenillés et sales.

. . . . . .

La ville de Rio-de-Janeiro [1] est bâtie dans une

1. « La ville de Rio fut fondée en 1565 par Estacio de » Sa, à Praia Vermelha. En 1567, le gouverneur général » du Brésil, Mem de Sa, transféra la ville près du Morne » du Castello, dans son emplacement actuel. » *Le Brésil,* par E. Levasseur, membre de l'Institut.

Rio-de-Janeiro est actuellement la capitale fédérale des États-Unis du Brésil. La constitution républicaine de 1891 a décidé la création d'une nouvelle capitale, « sur le pla- » teau central de Goyaz, au cœur même de l'Union, loin » du littoral insalubre et exposé aux attaques de l'inté- » rieur. Comme la République des États-Unis de l'Amé- » rique du Nord sur laquelle elle est calquée, la fédération

plaine parsemée de petites collines, appelées *Morros*, qui lui donnent un aspect tout particulier. Quelques-unes, celles de Santo-Antonio et de Santa-Thereza, s'élèvent à une assez grande hauteur et, de leur sommet, on jouit d'une vue superbe sur la baie. Entre elles, de longues rues parallèles se dirigent du côté de la mer. Malgré leur étroitesse, il y règne une grande activité, surtout vers la fin du jour. Dans plusieurs, se trouvent de fort jolis magasins où se vendent tous nos produits européens à des prix fabuleusement élevés... de reis [1]. Une d'elles, la rue Ouvidor, est très intéressante à

» du Brésil aura son Washington et son district de Co-
» lombie; l'antique Rio-de-Janeiro, politiquement dé-
» trônée, restera le New-York brésilien, et, de par sa posi-
» tion maritime, le centre des affaires et le grand entrepôt
» de la jeune République..... M. Louis Cruls, directeur
» de l'Observatoire de Rio, et ses collaborateurs ont dé-
» marqué au pied des sommets des Pyrénées brésiliennes
» une zone de 14,400 kilomètres carrés, réservée au futur
» district fédéral et située entre 15° 20′ et 16° 8′ de latitude
» et entre les méridiens 3 h. 18 m. et 3 h. 24 m. de longi-
» tude, à une altitude de plus de 1,000 mètres. » L. Guilaine. *Le Temps* du 26 septembre 1895.

Voir dans la *Nouvelle Géographie universelle* d'Élisée Reclus, tome XIX, p. 215, la carte du futur territoire fédéral des États-Unis du Brésil.

1. Le real (au pluriel : reis) a une valeur presqu'infime (1,000 reis valent 2 fr. 50, 1 million de reis ou conto : 2,500 francs). Cette valeur purement nominale varie avec les événements politiques et économiques. Dans ces dernières années, le change avec l'Europe est devenu très onéreux.

parcourir, même pour qui vient d'Europe[1]. A une certaine heure du jour on a peine à s'y frayer un chemin, tant l'affluence des promeneurs y est grande. C'est le rendez-vous de la population select de la ville et l'on y vient pour s'occuper des affaires ou promener son désœuvrement. A Rio, comme dans toutes les grandes villes du monde, le centre des affaires est très étroit et quelques rues seules ont le quasi monopole des occupations actives.

Dans toutes les directions, des lignes de tramways sillonnent la ville et ce n'est pas le moindre des étonnements pour le nouveau débarqué que de voir passer, rapides, les *bonds*[2] attelés de mules

1. « C'est là que se concentre toute notre vie, sous n'im-
» porte quelle forme privée ou publique, politique ou litté-
» raire, commerciale ou artistique; c'est là que se font et
» défont les réputations; c'est là que tout se sait et que
» tout s'invente. C'est là qu'on trouve la clef de toute
» chose. » *Le Brésil vivant,* par Luiz de Castro.

A citer encore parmi les rues les plus mouvementées : les rues Candelaria, Quitanda, Dos Ourives, Gonçalvez Dias, Alfandega et del Hospicio.

2. Voici la définition de ce mot donnée par M. Alfred Ebelot, un ingénieur de l'École Centrale bien connu dans l'Argentine, dans son récent ouvrage, *La Pampa :* « Rien
» n'est traître comme les étymologies. J'en citerai en pas-
» sant, pour les linguistes futurs, un exemple qui, sans
» cette précaution, leur donnerait bien de la tablature. En
» brésilien, un tramway s'appelle *bond*, d'un mot anglais
» qui signifie *titre de rente.* On ne saisirait que difficilement
» l'affinité entre les deux idées, si l'on n'était prévenu qu'une
» des premières sociétés par actions qui s'établit à Rio-de-

blanches. La largeur des rues est d'ailleurs tellement insuffisante que, pour beaucoup d'entre elles, il n'y aurait pas place pour deux voitures marchant de front. Leur viabilité est telle, dans l'intérieur de la ville, qu'il est préférable d'employer les bonds à tout autre moyen de locomotion.

Les maisons de Rio-de-Janeiro, je ne parle pas bien entendu ici des habitations récentes des environs de la ville, sont construites dans un style qui est l'apothéose du mauvais goût. Leur couleur, bleue ou rose, a un ton sentimental et tendre qui frise le ridicule. Les ornementations extérieures, plaquées sur les murs, témoignent tout au plus de l'état avancé de l'art du moulage.

..... Mais il me faut chercher un logis pour passer la nuit. C'est chose difficile à Rio, pour un voyageur qui ne reste que quelques jours. Enfin, je finis par trouver un hôtel, tenu par un Français. Probablement à titre de compatriote, il se croit autorisé à ne pas se gêner et à m'héberger dans la plus vilaine chambre de son établissement. Un lit de fer étroit, veuf de tout sommier, aux matelas mous..... comme les planches d'un lit

» Janeiro, et dont les organisateurs étaient Anglais, avait
» pour objet l'établissement d'un tramway. On ne parlait à
» la Bourse que des bonds de la nouvelle compagnie. Le
» nom en resta à la ligne qu'elle construisait, et de la capi-
» tale le mot se répandit dans tout le Brésil. »

de camp, en constitue le meuble de beaucoup le plus important. Il paraît que tous les lits sont ainsi à Rio, dans la saison d'été, en vue de la grande chaleur de cette époque de l'année. Mais nous sommes en hiver, et le calendrier de mon hôtelier semble avancer étrangement. Un fauteuil où il est prudent de ne pas s'asseoir, une table qui méconnaît les lois les plus élémentaires de la stabilité, d'antiques gravures représentant la ville à des époques à peine historiques, complètent l'ameublement de ce logis d'un jour.

..... Au matin, je prends un bond se dirigeant du côté de *Botafogo* (Bota-fogo — boute-feu) et du Jardin botanique. A cette heure, la ville s'éveille à peine. Les rues se remplissent peu à peu de cette population nègre ou mulâtre, résultat de la fusion de tant de races. Le centre de la ville est surtout habité par les créoles, — les *Fluminenses*[1], — ou les Européens. A mesure que le bond avance et se rapproche des faubourgs, on s'aperçoit de la différence des gens et des choses. Cette promenade est une des plus intéressantes qu'on puisse faire à Rio. Le tramway suit pen-

1. La Baie de Rio a été découverte le 1er janvier 1502 par le navigateur portugais André Gonçalvez. Il crut, à la vue de cette immense nappe d'eau, à son entrée plus longue qu'étroite, se trouver en présence de l'embouchure d'un grand fleuve qu'il appela Rio-de-Janeiro ou Rivière de Janvier. Le nom, donné aux habitants de Rio, rappelle cette dénomination : fluminense, de *flumen*, fleuve.

dant la plus grande partie de son parcours le bord de la mer, au milieu de ravissantes villas noyées sous des bosquets de plantes tropicales. De tous les côtés, de gigantesques palmiers, au tronc parfaitement lisse, s'élèvent à des hauteurs vertigineuses. Ils sont rois au milieu de cette végétation si exubérante.

Plusieurs monuments importants se trouvent sur ma route : l'Imprimerie nationale, le Théâtre de Don Pedro II [1], la Bibliothèque, etc. ; quelques jardins publics, aux arbres exotiques, dont le feuillage épais abrite les oisifs pendant les fortes chaleurs du jour.

A la baie de Botafogo, le bond quitte la mer pour se diriger vers le Jardin botanique, entre deux petites montagnes assez élevées. La « Lâgôa de Rodrigues de Freitas, » aux eaux si tranquilles, miroite en ce moment. Quelques pêcheurs, sur la berge, ramassent des varechs : opération dangereuse en cet endroit de la ville où la fièvre règne à l'état endémique.

1. « Des troupes nationales et étrangères donnent des » représentations dans les principaux théâtres : tantôt » Sarah Bernhardt et Coquelin, tantôt Giovanni Emanuel » et la Duse-Checchi, Tamagno, la Borghi-Mamo et d'au- » tres célébrités y apparaissent, fêtées avec enthousiasme, » applaudies et appréciées, comme de ce côté-ci de l'Océan, » avec une pointe de chaleur méridionale en plus. » Notice sur Rio-de-Janeiro, par G. de Santa-Anna Nery, dans les *Capitales du Monde*.

..... Le Jardin botanique [1] est bien connu des touristes par sa magnifique allée de palmiers, peut-être unique au monde, par son ordonnance et la hauteur des arbres qui la composent. Elle est perpendiculaire à la route suivie et se termine au pied des collines qui joignent le massif du Corcovado à celui de la Gavea..... A la suivre, on pourrait se croire transporté au milieu du péristyle d'un des monuments de l'ancienne Egypte, dont le toit aurait disparu par l'effet des ans et les fûts de colonnes seuls seraient restés. Les allées sont fort bien entretenues. A cette époque de l'année, il serait presque impossible d'y rencontrer une feuille morte. Un ruisseau, venu du Corcovado, saute, par petits bonds, de bassin en bassin, pour se perdre dans un petit lac où des plantes aquatiques étalent leurs larges feuilles. Sur ses bords se trouvent d'épais massifs de bambous, au feuillage si délicatement délié, abritant des tables où, le dimanche, la population de Rio vient prendre ses repas.

. . . . . .

..... *Deux heures.* — Station du Cosme-Velho, dans le quartier de Larangeiras (orangeries). En cet endroit commence le chemin de fer du *Corcovado* « Le Bossu ». Cette voie ferrée, construite à crémaillère, d'après le système Riggenbach (che-

1. Fondé en 1808.

min de fer du Righi), contourne les flancs de la montagne pour venir aboutir à quelques mètres du sommet[1]. Pendant ce parcours, on jouit du plus merveilleux spectacle que l'on puisse rêver, soit sur la rade et la ville, soit du côté de la pleine mer.

L'eau abonde ; de tous les côtés, on la voit sourdre des flancs de la montagne. Sur les bords du rio Carioca, où elle tombe en murmurant, se pressent des fougères au tronc trapu, des bananiers au feuillage si tendre : toutes les plantes, en un mot, quasi étiolées de nos serres d'Europe qui, sous ce climat torride, par cette humidité constante du sol, acquièrent les grandes dimensions qu'elles avaient aux époques de la formation de la terre. Sur les troncs couverts de mousse de ces arbres séculaires se sont fixées de superbes orchidées, aux fleurs brillantes, parasites de ces géants de la flore tropicale.

Peu avant d'arriver au sommet, le train s'arrête à Paneiras, où un hôtel confortable fournit aux habitants de Rio, pendant l'été, un abri contre les fortes chaleurs. A l'extrémité de la voie ferrée, un petit chemin en labyrinthe, creusé dans le roc, conduit au sommet de la montagne, où s'élève un pavillon en fer servant d'abri aux voyageurs surpris par la pluie. Plus loin, une petite plate-forme

1. Sa longueur est de 3 kilomètres et demi. Rampe à 30 o/o.

permet d'embrasser, d'un coup d'œil, le panorama qui est devant soi. C'est un des plus beaux qu'on puisse voir au monde. L'Ange du mal ne put en offrir un plus séduisant aux yeux de son Divin Maître..... A la base même du Corcovado, la ville apparaît en miniature, éclairée par le soleil couchant. Les morros ne se distinguent plus à cette hauteur. Seuls, les massifs de verdure apparaissent en petites taches noires sur ce fond si blanc. Un silence de mort règne sur tout et l'on se croirait devant une ville subitement endormie.

Au loin, de l'autre côté de la baie, dans la province de Nicterohy, de nombreuses chaînes de montagnes boisées vont se perdre dans cet immense empire du Brésil, si peu connu encore..... Au levant, la mer toute étincelante en ce moment se perd et se confond au loin avec la voûte éthérée. Un navire se dirige, les voiles déployées, vers l'entrée de la rade : un vapeur est loin à l'horizon laissant derrière lui un long panache de fumée qui, tombant sur la mer, la vient estomper. Les îles Redonda et Rasa, à quelques milles de la passe, semblent garder la baie. Sur la plage, un long filet d'écume tranche, par sa blancheur même, sur la couleur d'or du sable... Au couchant, au fond de la baie, la *Serra dos Orgãos* « les Orgues », aux grandes colonnes granitiques, abrite les charmants villages de Pétro-

polis, Théresopolis, Nova Friburgo, lieux de villégiature pour la population aisée de Rio [1].

Du sommet seul du Corcovado on peut juger de l'immensité de la rade [2]. Plus de cent îles émergent de cette immense nappe d'eau : Gobernador, Paqueta... Le contour est festonné de nombreuses criques au fond desquelles se cachent de charmantes villas, les *Chacaras* des heureux Fluminenses.

..... Le soleil, prêt à disparaître, fait songer au temps qui s'enfuit, arrachant à la mélancolie de ce spectacle plein de grandeur. Les teintes claires du jour deviennent peu à peu plus foncées, et, sous ces épais ombrages, une sorte de nuit semble tomber profonde.

. . . . . .

.... 27 *juillet*, *au matin*. — Excursion à la

1. « Pendant l'été », dit M. G. de Santa-Anna Nery (doc. cit.) « — l'automne et l'hiver d'Europe — alors que le » soleil darde ses rayons ardents sur cette ville aux rues » étroites, Rio n'est guère agréable : la chaleur chasse de » la ville les riches, les oisifs, les grands négociants, le » corps diplomatique, tous ceux qui veulent se donner de » l'air et des airs, et qui se répandent soit dans la banlieue, » sur les hauteurs saines, soit sur les petites villes des en- » virons, Petropolis, Theresopolis, et jusque sur les îles. »

2. Pain de sucre, 385 mètres ; Corcovado, 709 mètres ; La Gavea, 1,000 mètres. La Serra de los Orgaos qui fait partie de la Serra da Mar a une altitude de 2,232 mètres au point culminant, d'après Glaziou; 2,391 mètres selon Mendez d'Almeida. Quant à la rade, son pourtour est de 120 kilomètres et sa largeur de 30 kilomètres.

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Tijuca[1], aux environs de la ville, dans un bond, l'inévitable véhicule de Rio. Pendant tout le parcours, le paysage est tout autre que celui entrevu la veille, plus poussiéreux. Beaucoup de monuments importants : le palais Municipal, la gare du chemin de fer de Don Pedro Segundo — la voie ferrée la plus importante du Brésil —, le Sénat et le Ministère de la Guerre se trouvent situés autour d'un parc immense (16 hectares 1/2), le *Campo d'acclimação,* dessiné par un Français, M. Glaziou.

Le bond longe ensuite le canal *do Manque,* commencé en 1857, inutilisé depuis longtemps, et dont les eaux croupissantes et vaseuses empestent la ville aux plus fortes chaleurs de l'été. Depuis fort longtemps il est question de le combler. Mais il faut compter avec l'indolence créole ! Sur la berge, de l'autre côté, un vaste monument, derrière lequel émergent des gazomètres et des cheminées noires, présente sa large façade où est inscrite en lettres d'or l'inscription significative « Ex fumo dare lucem ».

Plus loin, à l'angle d'un carrefour, se trouve la caserne centrale des pompiers. Ce service, militarisé comme à Paris, est fort bien fait à Rio. L'outillage est, d'ailleurs, tout moderne. La veille au soir, en revenant du Corcovado, il m'avait été

1. Mot brésilien qui signifie terrain argileux et boueux.

permis de juger de la promptitude avec laquelle ces fidèles soldats du devoir se rendaient sur le lieu d'un sinistre. L'étroitesse de la rue aurait pu me faire douter de la vélocité de leurs équipages. Mais il n'en fut rien, et chacun se rangeait contre le mur, presque instinctivement, au bruit lointain des trompes, pour ne pas être surpris par la machine arrivant à toute vitesse.

Pendant tout le trajet, on peut se rendre compte de la véritable configuration de la ville. On ne cesse, en effet, de passer au milieu des morros qui la bossellent de tous côtés. Leurs flancs sont couverts de petites maisons, au syle rococo, qui semblent grimper les unes sur les autres.

Après avoir laissé à gauche la villa Moreau, perchée à flanc de coteau dans un épais massif de verdure, le bond vient s'arrêter à Andarahy (Andira-y, ruisseau des Andiras : nom des légumineuses qui poussent sur ses bords)[1]. Là, il me faut attendre la diligence qui me conduira à la Tijuca. Au bout de quelques minutes, elle apparaît dans un nuage de poussière pour venir s'échouer près de la station. Rien de plus minable, de plus archaïque que cette guimbarde ! Trois haridelles époumonnées semblent demander grâce en baissant la tête. C'est dans cette voiture antique qu'il me faut terminer l'ascension de la

1. Émile Allain, *Rio-de-Janeiro*.

Tijuca. Par mesure de prudence, le voyageur descend à toutes les montées, suivant le véhicule qui peu à peu s'élève, le poussant de temps en temps, instinctivement, comme pris d'un subit accès de pitié. La route serpente jusqu'au sommet, à la base de la montagne qui se dresse d'un côté. Presque à chaque pas on aperçoit, au milieu de bouquets de bananiers, des cases habitées par des gens de couleur. La porte, entrebaillée, laisse voir les hamacs suspendus aux murs. Peu de meubles, sous ces toits de chaume, où la misère semble habiter. Des enfants nus jouent devant la porte, et leurs mères sortent, attirées par le bruit, pour nous voir passer. Elles ont pour tout vêtement un jupon bariolé et une chemise au haut de laquelle émerge leur tête d'ébène. Quelques-unes tiennent dans leur bouche lippue une affreuse pipe digne de nos cochers nocturnes parisiens, horribles dans ce déshabillé du matin.

A la Tijuca, où nous finissons par arriver, habitent de nombreuses familles riches de Rio. C'est le sanatorium de cette ville si insalubre. L'Empereur et sa famille vont passer quelques jours dans ce délicieux endroit, aux plus fortes chaleurs de l'été. Don Pedro[1], pendant cette villé-

1. Pauvre Don Pedro ! Renversé du pouvoir, chassé, mort en exil ! ! Quelle étrange chose que l'histoire ! Les futures générations du Brésil seront justes envers cet homme excellent, salué jadis par Victor Hugo du beau nom de Marc-

giature, se promène dans les mille sentiers de la montagne, affable, plein d'urbanité avec tous ceux qu'il rencontre, heureux de dépouiller un instant le manteau des grandeurs.

Peu de temps à passer à la Tijuca. Il me faut reprendre l'impériale de l'horrible diligence. Un voyageur se met à mes côtés. Sorti de l'École polytechnique de Rio [1], mon compagnon d'un moment va se rendre sous peu à Paris pour voir l'Exposition. Il me parle avec enthousiasme de la France et de son rang dans le monde. D'accord sur ce terrain, notre conversation ne languit pas et pendant plus d'une heure nous parlons de toutes sortes de choses qui nous sont chères. Le temps passe ainsi et le paysage perd, lui, bien de ses attraits.

En ville, mon aimable interlocuteur se fait mon cicerone. Nous visitons la Bibliothèque, un des plus jolis monuments de la ville, construite toute entière en pur style portugais. La Praça de Cons-

Aurèle, et le placeront au premier rang dans le Walhalla des grands hommes de ce pays. MM. Deodoro da Fonseca, Floriano Peixoto et Prudente de Moraés ont été les premiers présidents des États-Unis du Brésil.

1. L'École Polytechnique de Rio forme des ingénieurs civils et prépare des candidats aux baccalauréats ès sciences physiques et naturelles, physiques et mathématiques (Licences françaises). Elle possède donc le double caractère de notre École Centrale des Arts et Manufactures et de nos Facultés des Sciences. Beaucoup de professeurs de cette école sont de nationalité française.

tituçao où se trouve le monument, dû à un Français, Louis Rochet, élevé à la mémoire de Don Pedro I. Le futur souverain, fièrement campé sur son cheval, est représenté au moment où, sur les bords de l'*Ipiranga* (Ipiranga-Rivière Rouge), dans la province de Saint-Paul, il prononce les paroles bien connues : « L'Indépendance ou la Mort », le 7 septembre 1822 [1]. Aux coins du piédestal, des figures allégoriques représentent les quatre plus grands fleuves du Brésil. A leurs pieds, tapir, tatou, crocodile et flamand témoignent de la faune de ce pays.

. . . . . .

..... *Quatre heures.* — Le *Béarn* va partir, une grande effervescence règne à bord. Le commandant nous explique qu'il lui a été défendu de débarquer les Syriens à destination de Rio. Les autorités brésiliennes refusent de donner une nouvelle patrie à ces gens inutiles à tout. *Dura lex*... Devant cette impossibilité, l'ancre est levée et nous continuons notre route pour la Plata... Mais à peine le *Béarn* avait-il parcouru un mille que, devant le fort de Villegaignon, trois de nos émigrants se jettent à la mer, se dirigeant du

1. Les Brésiliens fêtent encore le 7 septembre de chaque année l'anniversaire de l'indépendance de leur pays.

Il existe au palais de l'Ipiranga, près de Saint-Paul, un tableau d'un peintre brésilien, M. Pedro-Americo de Figuereido, reproduisant la bataille qui a décidé de l'émancipation du Brésil.

côté du fort. L'officier de quart jette le cri d'alarme. Le navire s'arrête et une embarcation se dirige à toutes forces de rames, du côté des fugitifs, pour leur couper la route. Tous les Syriens sont sur le pont, très surexcités. Leurs marchandises sont encore à terre — toute leur fortune — et ils ne veulent pas les abandonner. Ils sont décidés à tout et menacent d'incendier le navire.

En présence d'une telle situation, désireux de sauvegarder les intérêts de tous, le commandant fait jeter l'ancre au milieu de la rade, puis il se rend à bord du navire amiral, le *Riachuelo*, demander main forte. Quelques minutes après, arrive une embarcation montée par une trentaine de fusiliers commandés par un lieutenant de vaisseau. Les superstructures du navire sont occupées militairement et les émigrants refoulés le plus près possible du gaillard d'avant. Quant aux fugitifs, vite repêchés par les chaloupes à vapeur de l'Amirauté, ils sont mis aux fers.

Ce déploiement de forces en impose aux mutinés et, à la nuit, tout semble être rentré dans le calme. Les soldats font la faction sur la passerelle et les baïonnettes qui luisent à la lumière des falots paraissent les plus sûrs garants de notre tranquillité. Un danger existe encore, celui d'incendie. Beaucoup de passagers passent cette nuit dans un état voisin de la peur.

28 juillet. — Le commandant se rend à terre

pour aviser le Ministre de France de la situation qui lui est faite et conférer avec lui. Quant au départ, il est ajourné jusqu'au moment où toute satisfaction nous aura été accordée.

Je débarque, me rendant à *San Christovão* ou *Quinta de Boá-Vista*, résidence habituelle de l'Empereur. Une grille monumentale donne accès dans le parc et, à l'extrémité d'une longue avenue, on aperçoit le palais impérial. Les fenêtres sont fermées : le souverain réside avec sa cour à Pétropolis. Tout semble d'ailleurs témoigner de cette absence : l'herbe envahit la cour, le bas des murs verdit et les soldats du corps de garde paraissent garder l'édifice avec une indifférence marquée. A l'encontre des usages d'Europe, défense est faite de visiter l'édifice. Le parc présente peu d'ombrage et n'offre rien de curieux. A gauche de la route se trouve une grande pièce d'eau alimentée par un ruisseau venu de la Tijuca, entourée de verts arbustes que l'humidité de cet endroit peut seule faire prospérer. Tout est banal dans ce parc officiel, particulièrement la disposition des immenses allées brûlées par le soleil.

. . . . . .

A mon retour en ville, je songe à visiter l'école que le Comité de l'Alliance Française a ouverte tout récemment à Rio. Cette association, reconnue d'utilité publique par décret du 23 octobre 1886, s'est proposée de propager notre belle

langue dans nos colonies, l'Orient et l'Extrême-Orient. Sa devise est la suivante : « *La langue française donne des habitudes françaises ; les habitudes françaises amènent l'achat des produits français. Celui qui sait le français devient le client de la France.* » Les Français qui ont séjourné quelque temps à l'étranger en reconnaîtront la profonde justesse !... Cette école, fondée depuis deux ans à peine, compte quarante-deux élèves français et brésiliens et l'on a dû refuser seize inscriptions faute de place. L'enseignement comprend la lecture, l'écriture, le calcul, le système métrique, etc [1].

Quatre heures. — Les pourparlers continuent toujours avec les Ministres de l'Intérieur et de l'Agriculture qui, de Caïphe à Ponce-Pilate, se renvoient notre pauvre commandant. Ces deux personnages sont, au fond, peu désireux de prendre une responsabilité qui les gêne.

Dimanche. — La ville est déserte. Quelques rares négresses endimanchées, vêtues tout de

1. Cette école est encore à l'heure actuelle dans une situation très prospère. Le comité de Buenos-Ayres a été définitivement fondé en 1893 ; son délégué général est M. le Docteur Simon (945 Calle Rivadavia), bien connu de la société française de cette ville. Grâce au zèle des membres de l'Alliance, l'enseignement de notre langue a pu être introduit dans les deux seuls établissements publics où il n'existait pas encore : 500 élèves des deux sexes le reçoivent dans une école que le comité a fondée.

blanc, se promènent dans les rues. Elles doivent évidemment se croire magnifiques sous cet accoutrement, à en juger par leur marche pleine de superbe !

..... Joint à quelques passagers, nous faisons l'ascension du Morro de Santa Thereza, dans les wagons du plan incliné. Du sommet, on découvre toute la ville, la baie et Nictheroy au fond de sa crique. La vue est moins grandiose que celle dont on jouit du Corcovado, mais elle possède un caractère plus grand d'intimité. Ce qui se percevait à peine est devenu nettement visible. La mer a repris sa belle teinte couleur indigo, les maisons et les arbres qui sont à nos pieds leurs teintes multicolores, d'une tonalité si gaie. C'est un charmant coin de Rio que cette vallée qui se dirige de Santa Thereza à la mer.

Le Musée est situé sur la *Praça de Acclimação*. Il est fort intéressant par ses belles collections de minéraux dont le Brésil est si riche. Au premier étage de nombreuses salles renferment des oiseaux aux couleurs vives, des insectes bizarres parmi lesquels plusieurs espèces de fourmis[1] font

1. Quelques-unes de ces fourmis, les *formigas tanajuras*, sont comestibles quand elles ont été rissolées comme des marrons ou simplement échaudées pour être ensuite enrobées dans de la farine de manioc. Les habitations aériennes de ces hyménoptères ont quelquefois 1m,50 de diamètre et 1m,25 à 1m,50 de hauteur, et il m'a été permis d'en voir, au Paraguay, d'une taille presqu'aussi grande

des ravages considérables dans les plantations de cannes à sucre et de café. La partie ethnographique n'a pas été négligée. Des modèles en cire représentent quelques types de ces indiens si curieux de l'intérieur. Autour d'eux, en panoplies, se trouve la série complète de leurs arcs et de leurs flèches.

Une salle spéciale contient des échantillons des produits si variés de la flore du Brésil. Ce pays, un des plus riches du monde en productions végétales, fournit la moitié de la consommation totale du monde en café. Les principaux lieux de production sont Rio-de-Janeiro, Saint Paul, Bahia, Ceara, Minas-Gereas et cette culture s'étend sur une surface dépassant 600,000 kmq. Le coton

dont l'enveloppe extérieure, véritable carapace, était si dure que je ne pus à peine l'entamer avec une tige de fer... Le sulfure de carbone est employé avec beaucoup de succès pour détruire ces dangereux insectes. On choisit autour du nid un certain nombre de conduits parmi les plus profonds, espacés de 25 à 50 centimètres et de préférence ceux où apparaissent, au moment du sondage, les plus grosses fourmis (dites de défense). On verse dans chaque trou un ou deux litres d'eau pour en mouiller les parois, puis environ un décilitre de sulfure de carbone. On bouche ensuite toutes les ouvertures avec de la terre tassée, sauf une, dans laquelle on introduit une allumette enflammée. Le feu se propage avec rapidité, suivi de détonations. Les fourmis meurent asphyxiées par les acides carbonique et sulfureux produits par la combustion du sulfure de carbone. Quant à celles qui se trouvaient au dehors, au moment de l'inflammation, elles sont peu à craindre; stériles elles ne travaillent plus, n'ayant plus de famille à nourrir.

y est l'objet d'un très grand commerce ainsi que le cacao. Le Brésil fournit à l'Europe les variétés les plus estimées de caoutchouc : Para fine et entrefine, Ceara, Mangabeira, Bahia et Pernambuco[1]. Les forêts de l'Amazone et de la province de Para regorgent de l'arbre qui le produit, le caoutchouquier — en brésilien *cau-uchu* et dont le nom vulgaire, au Brésil, est « seringueira » (*Hevea Guyanensis*). Les forêts du centre, dont la superficie dépasse ce que l'imagination peut concevoir, sont très riches en bois d'ébénisterie et de teinture[2]. A citer encore comme productions

1. Félix Faure, *Le Havre en 1878.*

2. Un d'eux, le *Pão Brazil,* a donné son nom au pays. « Quant au bassin de l'Amazone, il a, au point de vue in- » dustriel, une importance qu'on ne peut pas exagérer. Les » bois seuls constituent une richesse inestimable. Nulle » part au monde il n'y a de plus admirables essences, soit » pour la construction, soit pour l'ébénisterie de luxe ; » cependant à peine s'en sert-on dans les constructions » locales et l'exportation en est nulle. Il est étrange que le » développement de cette branche d'industrie n'ait pas déjà » commencé, car les rivières qui coulent dans ces forêts » magnifiques semblent avoir été tracées exprès pour servir, » d'abord, de force motrice aux scieries qu'on établirait sur » leurs rives et, ensuite, de moyens de transport pour les » produits..... Quand je m'arrêtai à Para, on venait d'ou- » vrir une exposition des produits de l'Amazonie comme » préparation à la grande exposition universelle de Paris. » Malgré tout ce que je venais d'admirer déjà, pendant mon » voyage, de la richesse et de la variété des produits du » sol, je fus stupéfait quand je les vis ainsi réunis les uns » à côté des autres. Je remarquai, entre autres, une collec- » tion de cent dix-sept espèces différentes de bois précieux,

de ce genre : l'ipécacuanha, la salsepareille, l'indigo, le tapioca, l'ivoire végétal, etc.[1].

. . . . . .

A bord. — Il est huit heures. La nuit est depuis longtemps venue. Quelques passagers ont découvert un accordéon et se mettent à danser, sur la dunette, au son pleurard de cet instrument. Des falots, pendus aux haubans, forment le luminaire de cette scène de fête. La ville est toute illuminée par l'éclat de ses mille réverbères. La capitale du Brésil est une ville parfaitement éclairée et l'amiral Mouchez, au cours de ses travaux hydrographiques, prétendait en reconnaître la proximité par le reflet de son illumination nocturne sur les nuages[2]... Mais il n'y a pas si bon danseur qui ne se fatigue et puis cette musique larmoyante prête peu à la chorégraphie. Les couples se font de plus en plus rares et à dix heures un calme complet règne à bord.

» coupés sur une superficie de moins de 75 hectares. » *Voyage au Brésil,* par M. et Mme Agassiz, d'avril 1865 à juillet 1866.

1. Le Brésil est en ce moment en République, en proie, depuis la chute de Don Pedro, à des divisions intestines. Quand les mille agitations, inhérentes à l'établissement d'un régime nouveau, se seront apaisées par l'action d'un facteur qui pondère tout, le temps, ce pays prendra peu à peu la place qu'il mérite parmi les grandes nations du monde : une des premières sans contredit.

2. *Les Côtes du Brésil,* descriptions et instructions nautiques, par Ernest Mouchez, capitaine de frégate, 1864, p. 245.

Lundi. — Au jardin zoologique nouvellement créé dans les environs de la ville. Il faut parcourir entièrement cette dernière pour y arriver, toujours entre les morros qui s'élèvent au-dessus de tout et arrêtent la vue. C'est le vilain côté de Rio que l'on voit ainsi. A notre arrivée, un tapir errant en liberté s'enfuit en grognant. Malgré cette réception peu aimable, nous continuons notre promenade, suivant des chemins bien sablés, brûlants sous un soleil à son zénith. Peu d'animaux intéressants. Le moindre jardin des plantes, en France, est plus riche en animaux de toutes sortes. Il ne faut cependant pas trop médire d'une entreprise encore à ses débuts.

. . . . . .

..... *1er août.* — Le Ministre de France, le comte Amelot de Chaillou, vient à bord nous annoncer qu'il a obtenu l'autorisation de débarquer les Syriens. Explosion de joie parmi ces pauvres diables ! Deux gabares viennent accoster le navire, et c'est un à un qu'ils descendent l'échelle, comptés comme des moutons par le capitaine d'armes.

..... *2 août.* — Le départ du *Béarn* est fixé pour le milieu de la journée. Je vais à terre revoir les mille choses intéressantes de cette ville si curieuse. — Place de Don Pedro II, la chapelle de l'Empereur est ouverte, presque déserte à cette heure. Des femmes agenouillées à terre

égrènent leur chapelet. en marmottant d'interminables prières. Il est facile, sans rien troubler, de tout regarder. Des niches creusées dans la muraille contiennent des mannequins, au visage de cire, la corde au cou ou le flanc percé d'un glaive: ce sont les martyrs des premières époques de la découverte du Nouveau-Monde. L'ornementation de la chapelle est d'un goût simple. Les murs, d'une blancheur éblouissante, sont éclairés par la lumière qui arrive à flot, de toutes parts. Il semble, à l'encontre de ce qui se voit en Espagne, régner dans l'intérieur de cette église quelque chose de gai qui se pose sur tout.

Non loin de la chapelle de l'Empereur, dans une rue étroite, se trouve la « Candelaria » (Notre-Dame de la Chandeleur). Cette église, qu'on répare en ce moment, est une des plus luxueuses de la ville, à en juger par la partie actuellement terminée. Quant à la forme extérieure, elle est empreinte de ce cachet vieillot qui à Rio dépare tout.

..... *Midi.* — On lève l'ancre. La sirène retentit et l'embarcation de l'Agence des Transports maritimes s'éloigne, en sifflotant, nous faisant ainsi ses adieux. Le navire s'ébranle progressivement. Tout ce qui s'offrait à la vue pendant ces dix jours de mouillage et que j'étais accoutumé à voir le matin, peu à peu, se colorer aux premiers feux du jour, tout ce beau panorama enchanté s'enfuit

rapidement laissant la tristesse vague des séparations. Encore des pages aimées, trop vite tournées, de ce « Livre Suprême »

Qu'on ne peut ouvrir ni fermer à son choix.

La passe franchie, le navire prend la direction du sud. Le massif de la Gavea se voit longtemps encore en mer, mais bientôt il se perd lui-même dans la brume.

. . . . . .

3 août. — Le *Béarn* entre dans le golfe de Sainte-Catherine et un léger « *pampero*[1] » le fait quelque peu rouler. Le ciel, d'une teinte ardoisée, porte à la mélancolie. Le bord a repris son train de vie habituel. De plus en plus nous entrons dans la saison d'hiver. Les jours deviennent courts, les soirées plus fraîches. Il nous les faut souvent passer dans le salon et entendre jusqu'à la satiété d'éternelles valses de Chopin. Au ciel beaucoup de constellations nouvelles. Chaque jour la « Croix du Sud » s'élève droite dans le ciel étoilé. Que de bonnes soirées ainsi passées à contempler ce grand spectacle de la nature ! en

1. « *Le Pampero,* » dit Martin de Moussy, « ainsi nommé » de ce qu'il vient du fond des pampas et les traverse avec » beaucoup de violence paraît prendre naissance vers les » sommets glacés des Andes au sud du 42e degré, et se fait » sentir jusqu'au tropique, par delà le travers de Rio-de-» Janeiro. » *Description géographique et statistique de la Confédération argentine.*

face de cet infini qui semble vous toucher. Heures graves, celles des grands problèmes toujours posés, jamais résolus, si pleines de l'inanité des choses !

..... Vers le milieu du jour, nous sommes par le travers de Santos, bientôt de Saint-Paul, de l'île Santa-Catharina, Porto-Alègre, Rio Grande... Que le Brésil est grand !

. . . . . .

..... *Le 6, au matin.* — La mer a perdu sa belle couleur bleue et a pris une teinte jaunâtre, sale, indice certain de la proximité de la terre et de l'embouchure d'un grand fleuve. Elle est parfaitement unie et aucune vague ne vient en rider la surface. Le ciel, couvert de beaux nuages, se reflète sur cette nappe infinie et la rend resplendissante. Nous sommes dans les eaux du Rio de la Plata[1] et l'Uruguay — la Bande Orientale[2] — se trouve sous notre latitude.

1. « 1530. — Cabot retourne en Espagne avec quelques » lames d'or ou d'argent achetées aux Guaranis pour en » faire hommage à son souverain, auquel il propose de subs- » tituer au nom trop modeste de Rio de Solis celui plus » pompeux de Rio de la Plata. » Arsène Isabelle, *Voyage à Buenos-Ayres et à Porto-Alegre, de 1830 à 1834*, publié au Havre en 1835. On prétend aussi que les premiers soldats espagnols, à leur entrée dans le Rio, auraient aperçu sur les côtes argentines des roches micacées dont les paillettes scintillaient au soleil, comme autant de lamelles d'argent. D'où le nom de Rio de la Plata (Rivière de l'argent).

2. L'Uruguay faisait jadis partie de la vice-royauté de

Au soir. — Les feux du cap Santa-Maria et du Maldonado deviennent visibles.

Le 7, au matin. — Le navire est arrêté. L'île de Florès est devant nous, à quelques encâblures, et nous attendons les officiers de la « Santé ». Cette île, située à vingt kilomètres environ de Montevideo, lui sert de lazaret. Bientôt le sémaphore de l'île nous signale de faire route vers la capitale de l'Uruguay. Nous nous mettons en route, longeant des côtes basses et ne les perdant pas de vue.

..... *Midi.* — Nous sommes devant la ville, au milieu de la rade. Tout autour de nous sont mouillés des navires de tous les pays, sales, couverts de cette sorte de patine que donnent les longs voyages d'outre-mer. Au loin, dans le Rio, un superbe quatre-mâts « a l'air d'un cygne épanouissant ses ailes blanches au souffle de la brise ». La ville est parfaitement visible. A gauche, le *Cerro*[1], surmonté de son phare, s'é-

Buenos-Ayres sous le nom de Bande Orientale. Ce n'est qu'en 1828 que le Brésil et la République Argentine reconnurent l'indépendance de ce pays. L'ancien nom est encore employé, concurremment à la désignation actuelle.

1. « C'est ce Cerro qui a fait changer le nom de San-» Felipe, que portait d'abord la ville, en celui de Monte-» video, dont l'étymologie est celle-ci : *Monte,* mont ou » montagne ; *vi,* j'ai vu ; *deo,* abréviation de *de lejos,* de » loin. » Arsène Isabelle, doc. cit. Montevideo a été fondé en 1724 par Zabalo, gouverneur de Buenos-Ayres.

lève au milieu de la plaine qui commence à sa base pour se perdre tout au loin. Sur le bord de la mer, en ligne, sont établis des saladeros dont les cheminées crachent, en ce moment, des torrents de fumée noire. Puis commence la ville, une des plus belles de l'Amérique du Sud[1].

A notre arrivée, un passager est mort à bord de la phtisie qui le rongeait depuis notre départ de Marseille. Nous l'avions souvent aperçu, se traînant sur le pont, le visage hâve, abattu, cherchant dans les derniers jours, devenus si froids, un brin de soleil pour le réchauffer un peu. Il n'a pu résister au terrible mal et s'en est allé au pays de nos communes espérances. Le médecin de la « Santé » vient près du bord et nous renvoie à Florès. Le docteur du Lazaret n'était pas, ce matin-là, à son poste ! Nous sommes en quarantaine. L'ancre est levée et nous nous dirigeons sur l'île, pour débarquer nos émigrants à destination de l'Uruguay et enterrer l'infortuné qui

1. M. Ferdinand Denis, dans sa notice sur le voyage de D. Giovanni Mastaï (élu souverain Pontife en 1846, sous le nom de Pie IX), en 1823-1824 à Santiago du Chili, décrit de la façon suivante l'impression du futur Pape, à la vue de Montevideo : « Sa vue enchanta les membres de la mis-» sion apostolique, qui venaient cependant de quitter » Gênes, la ville des splendides édifices... Les rues spa-» cieuses et alignées, ses élégantes habitations bâties sur le » penchant de la colline lui donnaient un aspect qui ne » devait plus s'effacer du souvenir des pieux voyageurs. » *Tour du Monde,* 1860, 1er sem., p. 226.

vient de mourir. Que de temps perdu pour un fonctionnaire négligent !

A l'arrivée à Florès, le docteur et le commissaire du bord se rendent à terre pour se concerter avec les autorités de l'île. Quelques instants après une embarcation quitte le navire, emportant le cercueil vers un endroit écarté. La houle est très forte et la frêle embarcation sautille beaucoup. Ce court voyage au champ du repos est bien, pour ce pauvre diable, l'image un peu réduite de toute sa vie.

Les émigrants débarquent ensuite, conduits au Lazaret. Peu après, nous les apercevons devant leurs baraquements, tous guillerets, supportant leur infortune avec beaucoup de philosophie.

..... *Au soir.* — Nous arrivons à Montevideo. Le débarquement des marchandises commence et avec lui l'affreux charivari causé par le mouvement incessant des treuils.

A terre. — Mille lumières scintillent, en rangées doubles, dessinant ainsi les rues longues[1] de

1. Dans la plupart des villes sud-américaines, les rues sont à peu près parallèles, régulièrement espacées et se coupant à angle droit. L'intervalle entre deux rues voisines pouvant ne pas être le même dans les deux sens, les îlots de maisons ainsi formés ou *cuadras* sont, ou carrés (villes de l'Uruguay et de l'Argentine), ou rectangulaires (ville de l'Assomption, au Paraguay). A Montevideo, la cuadra a 100 vares ou 85^{m},90 sur les deux faces ; à Buenos-Ayres 120 mètres.

la ville. Au haut du Cerro, le feu fixe du phare semble une étoile détachée du ciel. La lune en son plein argente tout, semant sa lumière pâle, un peu triste, sur cette belle cité qui s'endort.

Le soir. — Le navire se met en marche se dirigeant vers Buenos-Ayres, où nous arriverons le lendemain. Le Rio de la Plata étant peu profond, le pilote doit diriger son navire, la sonde à la main, dans un chenal toujours changeant[1].

..... *Le 9.* — Nous sommes au milieu du Rio dont on ne distingue pas les bords. L'eau est tellement sale et jaunâtre que le navire semble avancer dans une mer de boue. De temps en temps, une épave, dont l'extrémité des mâts émerge au-dessus de l'eau, prouve que la navigation, dans ces parages, n'est pas sans présenter quelque danger.

Vers deux heures. En rade de Buenos-Ayres. — La ville à quelques milles se distingue à peine, tant les côtes sont basses. Une grande animation règne à bord, causée par l'arrivée incessante de parents venus pour revoir des voyageurs longtemps attendus. Tout un poème ce débarquement à Buenos-Ayres ! Un vapeur d'assez fort ton-

1. La nuit, des feux sur ponton indiq[illegible] pilote la direction qu'il doit suivre. On rencontr[illegible]fet, pendant le trajet de Montevideo à Buenos-Ay[illegible] bancs Indio, Ortiz, Chico, etc., qui forment entre e[illegible]s canaux que les navires suivent tantôt du côté de la [illegible] droite du fleuve, tantôt du côté de la rive gauche, suiv[illegible] les vents régnants.

nage nous conduit devant les premières maisons de la ville. Le Rio est haut en ce moment; il nous faudra descendre dans des barques qui nous conduiront vers les charrettes, traînées par des chevaux-marins, plongées jusqu'aux essieux dans cette eau malpropre. Ce spectacle est bien connu des voyageurs qui débarquent à Buenos-Ayres... Un orage est venu. Il va crever, et le ciel est d'un gris de plomb. Les premières gouttes tombent quand nous débarquons au « Môle des Passagers », devant la capitale incontestée de l'Amérique du Sud[1].

1. Qu'il me soit permis de remercier le commandant Verd et ses lieutenants, MM. Ravel et Bélard, de l'excellent accueil que j'ai reçu d'eux pendant cette traversée. Quant au *Béarn,* il présente toutes les conditions de bien-être et de confort que l'on peut désirer dans ces longs voyages d'outre-mer et que j'avais déjà rencontrées à bord des paquebots de la Compagnie des Transports maritimes de la ligne d'Algérie.

DEUXIÈME PARTIE

DANS L'ARGENTINE

DEUXIÈME PARTIE

DANS L'ARGENTINE

..... *Six heures du matin.* — Toute la nuit un violent pampero a soufflé sur la ville occasionnant un vacarme épouvantable. Seuls, les *lecheros* basques huchés sur leurs chevaux, au milieu de leurs boîtes de fer-blanc, distribuent aux ménagères matineuses la provision du jour. Les vendeurs de journaux se dirigeant vers les quartiers excentriques crient époumonnés : *La Patria italiano, Le Courrier de la Plata.* — Peu de monde aussi à la gare du « Paseo de Julio ». D'une propreté souvent fort douteuse, les voitures *Del ferrocarril de Buenos-Ayres y Rosario* sont cependant très agréables pour un long voyage. Un étroit couloir, dans le sens de la longueur, les divise en deux parties égales, laissant à droite et à gauche des petits compartiments de quatre places chacun.

A l'extrémité, un cabinet de toilette permet de se livrer aux opérations les plus élémentaires de la propreté et ce n'est pas chose inutile au milieu de la poussière qui, au bout de quelques heures de marche, envahit tout, corrodant le visage comme par l'effet de quelque toile d'émeri.

Le train s'ébranle et suit les bords du Rio pendant la moitié de sa traversée en ville. Le fleuve est moutonneux en ce moment et sa teinte toujours un peu jaunâtre est encore assombrie sous ce ciel grisâtre. Nous laissons bientôt à notre droite les dépôts du Môle *des Catalinas*, l'Hôtel des Émigrants, vaste bâtiment de forme circulaire, ressemblant à s'y méprendre à un panorama; à gauche, la « Recoleta », aux chemins si tortueux et qui est loin de posséder le côté pittoresque qu'on a voulu lui donner, pour venir couper *Palermo* au milieu de l'avenue « Sarmiento ». La promenade si justement vantée de Buenos-Ayres est bien déserte à cette heure. Quelques cavaliers se promènent dans la grande avenue, se dirigeant vers le Rio qu'on aperçoit bien au loin. C'est la fin de la ville et les maisons vont se faire de plus en plus rares.

..... Après avoir laissé Belgrano à notre droite, nous entrons pour ainsi dire dans la *Pampa*[1] qui

1. La désignation pampa vient d'un mot araucan qui veut dire : plaine couverte d'herbes. Alcide d'Orbigny, dans son *Voyage dans l'Amérique du Sud,* prétend que ce mot vient

commence aux portes de la ville..... Le paysage prend peu à peu cet aspect monotone qu'il a dans cette immense partie de l'Argentine. On croirait, tant la ligne de l'horizon est immuablement droite, parcourir une mer subitement solidifiée. Peu d'arbres, d'ailleurs, sur cette plaine infinie et ils sont là où la fantaisie seule de l'homme les a plantés. Aucune dénivellation de terrain. Quelques arroyos, coulant dans des ravins creusés dans cette terre d'argile, semblent se diriger vite vers le Rio, comme s'ils se rendaient compte qu'ils sont de peu d'utilité au milieu de ces terres incultes depuis tant de siècles.

Des barrières en fils de fer galvanisé délimitent les immenses propriétés, les « lieues carrées » où paissent de nombreux troupeaux de ruminants vivant en quelque sorte à l'état sauvage, livrés entièrement à eux-mêmes. De temps en temps un cadavre de bœuf ou de cheval pourrissant dans une mare fangeuse, tordu dans la posture suprême de l'agonie, indique que ce système facile d'exploitation agricole a bien ses dangers. Ce n'est pas un mince sujet d'étonnement pour qui arrive nouvellement dans ce pays que la vue de ces animaux morts, jetant une note macabre dans ce paysage si triste par lui-même. Des *ranchos*, aux toits de chaume, aux murs de terre, véritables paillottes

du quichua (langue des Incas), signifiant place, terre plane, grande plaine, etc.

de nègres qu'abritent du soleil des bouquets d'eucalyptus étiques, indiquent, de place en place, que ces pays « peuvent » avoir des habitants [1].

. . . . . .

De Buenos-Ayres à Campana, peu de villages importants. Plusieurs méritent cependant d'être nommés : San-Martin, Pacheco, Alvear, Escobar et Rio-Lujan. Ces bourgs se suivent sans beaucoup d'intérêt pour le touriste. Toujours les mêmes maisons basses, aux arêtes rectangulaires, bordant des routes défoncées ; toujours les mêmes fours à briques fumants ; toujours ce je ne sais quoi d'éternellement vu qu'on rencontre ici partout. Ces colonies sont de création récente et à voir la largeur des rues et leur longueur, qu'indiquent seuls des piquets plantés aux coins des « Cuadras », on peut se rendre compte de leur importance future. Dans ce pays si vaste, si profondément

1. « Toujours cette terre plate et cette ligne nue se re-
» nouvelant sans cesse ; à la pensée de vivre dans ce milieu
» désolé, le cœur se serre ; quelle solitude ! Pourquoi les
» plaindre cependant, ceux qui, n'ayant laissé qu'une mâ-
» râtre dans la vieille terre d'Europe, ont trouvé dans la
» plaine une nourrice féconde, l'espace immense et la li-
» berté ? Et d'ailleurs, toute contrée, comme chaque femme,
» n'a-t-elle pas sa poésie, son genre d'attraits, et les moins
» belles ne sont-elles pas souvent les plus aimées ? Le
» Groenlandais se meurt loin de ses campagnes glacées,
» le Touareg adore son désert et le Gaucho sa pampa. »
A travers la Pampa et la Cordillère, par Désiré Charnay. *Tour du Monde,* 1877, 2e sem., p. 385.

uniforme, aucun point ne peut être l'objet de prédilection et les centres de population sont là où le gouvernement a décidé qu'ils « seraient ».

..... Campana est ma première étape et je profite de quelques heures que j'ai devant moi pour visiter ce « pueblo » dont la prospérité augmente de jour en jour. Fondé en 1875, il possède à l'heure actuelle plus de 2,000 habitants. On y a établi une succursale de la Banque de la Province de Buenos-Ayres et un tramway rural, nouvellement concédé, partira de ce point pour venir aboutir à la Plata en passant par San-Miguel, Moron, San-Juste et Lomas-de-Zamora. De grandes usines ont été créées aux environs de Campana, parmi lesquelles l'usine frigorifique de moutons congelés de MM. Drabble frères (River Plate Frechment Company) et la distillerie de MM. Devoto et Rocha. Une lettre particulièrement adressée au directeur de la première m'en facilite l'accès.

Cet établissement, fondé en 1883, a été construit à une centaine de mètres des rives du Rio Parana et une voie ferrée le relie avec une estacade en bois où viennent accoster les navires frigorifiques, d'un tonnage de 1,500 à 2,000 tonnes[1]. Au début

1. Les machines Bell et Coleman, de Hall, et Ligthfoot, de Kirk, sont très employées sur les navires anglais.

Les premières tentatives pour le transport des viandes congelées ont été faites au Texas, puis en Australie et dans l'Argentine (Ch. Tellier et son navire *Le Frigorifique*,

400 moutons étaient seuls abattus par jour; actuellement la consommation journalière est de 1,000 à 1,500, et grâce à des constructions nouvelles elle pourra être portée à 2,500. Les animaux arrivent de différents côtés de la province, surtout du sud, dans des wagons à double étage. Ils sont généralement d'une belle espèce, soumis d'ailleurs avant d'être expédiés à une sélection toujours sévère.

Les moutons nouvellement arrivés sont parqués jusqu'au moment où ils devront être abattus. Poussés un à un dans un long couloir, ils sont saisis, renversés sur une table et immédiatement saignés. Ensuite ils passent entre les mains des dépeceurs et cette opération n'est pas la moins importante de toutes; chaque partie de l'animal reçoit en effet une destination particulière. La carcasse [1], parfaitement nettoyée mais privée de sa

1873). Cette industrie est devenue considérable. Il y a deux ou trois ans à peine, le vapeur anglais *Pertshire* a transporté d'Australie et de la Nouvelle-Zélande : 70,000 moutons, 9,000 cuissots de gibier, 9,000 gigots, 550 tonnes de bœuf gelé, 750 boîtes de beurre, 150 caisses de cœurs de bœuf, 7 caisses d'huîtres. L'installation frigorifique de ce navire se compose de deux machines de Linde, à compresseur Compound et condenseur d'ammoniaque. Les réfrigérants sont formés de tubes de fer dont la longueur totale est de 12 kilomètres.

1. Un mouton dépecé, mais non dégraissé, fournit en moyenne 25 kilog. net de viande, 3 kilog. de peau sèche et 2 kilog. 500 de suif.

tête, est suspendue dans une chambre frigorifique jusqu'au moment de l'embarquement. Les peaux entassées soigneusement sont expédiées sur les centres de consommation (une tannerie projetée servira à les préparer en vue d'une conservation plus facile), les viscères à Buenos-Ayres. Les pieds servent à préparer une huile très estimée. Quant aux résidus de toutes sortes, ils sont jetés dans de grands autoclaves où ils servent à préparer un suif de très bonne qualité dit *Plata*. Le résidu de cette opération sert à l'alimentation des porcs.

L'ouvrier qui m'accompagne, un Français, me conduit vers les chambres frigorifiques qui sont le « clou » de cette intéressante usine[1]. Il y règne une température sibérienne. Escorté de mon cicerone, c'est à peine si je parviens à faire le tour de l'enceinte, tant la transition ainsi éprouvée est brusque. Je tâte une des carcasses, elle est dure comme du bois. A la sortie, nous nous apercevons que l'ébranlement causé par nos pas a occasionné une légère chute de la neige suspendue à la partie supérieure ; nous en sommes tout blancs.

Dans ces chambres, on accumule les carcasses de moutons entre les venues successives de deux bâtiments frigorifiques. — Les moutons ne sont

1. Les machines frigorifiques sont du type Haslam, de Derby, et les chaudières du même constructeur. La houille arrive d'Angleterre par voiliers.

pas les seuls animaux transportés. Dans un des derniers envois, on a expédié 200 porcelets de 25 kil. chacun (150 au précédent) et quelques porcs de 200 à 250 kil. Mais la chair de ces derniers se ressent de leur alimentation : elle possède un goût de graisse très prononcé, souvent fort désagréable. Des tentatives ont été faites aussi pour le transport du gibier [1]. Le personnel de l'usine est de 250 ouvriers et la direction entièrement anglaise.

. . . . . .

..... L'heure est venue de reprendre le train pour Rosario. Je me dirige donc vers la gare en passant devant la distillerie de MM. Devoto et Rocha. Cette usine est divisée en deux parties, ayant chacune un directeur spécial : la fabrique d'alcool proprement dite (95°-96°) (alcool de maïs

1. Le gibier est tellement abondant dans l'Argentine, surtout le gibier à plumes, que des industriels ont eu l'idée de faire des conserves de ce genre. Je citerai la maison Chiaparra et Parody de Buenos-Ayres.

La chasse au batitou ou petite perdrix rouge (petit tinamou, *tinamus maculosus,* Martin de Moussy, doc. cit., t. II), est une des plus intéressantes que l'on puisse faire aux environs de Buenos-Ayres. Elle se fait en break que le cocher conduit, au simple galop des chevaux, dans la plaine infinie. Aussitôt qu'une bande de batitous est aperçue à terre par l'automédon, le véhicule est par lui arrêté et les pauvres bestioles sont saluées par une fusillade qui en abat toujours un certain nombre. En moins de deux heures, nous avons pu, un chasseur et moi, en abattre plus de cent cinquante.

et autres céréales de la province de Santa-Fé) et les « chambres de plomb » qui servent à la préparation de l'acide sulfurique à 66°. (Le soufre vient de Sicile, bien qu'on en ait trouvé dans les provinces de San-Luis, la Rioja et San-Juan). Ces industriels ont obtenu à l'Exposition universelle de Paris, en 1889, une médaille d'or pour la qualité de leurs produits.

..... *Deux heures.* — Départ pour le Nord. La première station est Zarate. Ce village, créé en 1801, a vu aussi son importance augmenter dans ces dernières années. Sa population dépasse actuellement 2,200 habitants. Des usines (alcool, papier, dynamite, conserves, etc.) construites récemment ont été la cause principale de cette prospérité croissante.

..... *Cinq heures et demie.* — Saint-Nicolas, sur les bords du Parana. Cette ville, fondée en 1749 par José de Aguilar, compte actuellement 12,000 habitants, ce qui lui assigne le troisième rang au milieu des villes de la province de Buenos-Ayres (les deux premières sont Buenos-Ayres, capitale fédérale, et la Plata, capitale de la province [1]). Aux environs se trouvent le grand établis-

1. En 1880, Buenos-Ayres a été nommé capitale fédérale de la République Argentine. Le 19 novembre 1882, on a posé, non loin des rives du Rio, la première pierre de la Plata, future capitale de la province de Buenos-Ayres. Trois ans après, le 19 novembre 1885, la ville nouvelle-

sement de viandes congelées de M. Terrasson[1] et plusieurs saladeros.

. . . . . .

. . . . . .

..... *Sept heures et demie.* — Le paysage depuis Campana a perdu peu à peu son triste aspect

ment fondée possédait 27,000 habitants, en 1885, 50,000 habitants, et en 1890 de 50 à 100,000 habitants.

La Plata présente encore, à l'heure actuelle, peu d'animation, malgré ses beaux palais, ses jolis squares et ses larges rues. C'est une ville de fonctionnaires et de fonctionnaires récalcitrants, que l'on a en vain exilés de la vieille capitale. Tous les soirs, ils vont chercher à Buenos-Ayres des distractions qu'ils ne sauraient trouver dans cette ville peu attrayante.

De nombreux millions ont été dépensés pour réaliser cette utopie gouvernementale et c'est avec juste raison que M. Théodore Child, dans son bel ouvrage sur les Républiques hispano-américaines, a pu dire : « La vérité, c'est » que la Plata est fille de la titanesque boutade d'une pro- » vince imprudente à laquelle l'Angleterre a ouvert trop » grandement sa bourse et prêté sans réflexion des capitaux » qui ne rapporteront rien à la communauté. La vérité » encore, c'est que la Plata est un exemple instructif de » cette passion immodérée des gigantesques entreprises et » de cette tendance à forcer la marche du progrès qui » ont caractérisé les Argentins pendant les dix dernières » années, et qui, combinées avec la corruption et l'immo- » ralité traditionnelles en politique, ont abouti à une crise » économique et à une révolution. »

1. M. Sacc, dans une communication faite à la *Société rurale de l'Uruguay,* a décrit en termes suivants l'établissement de M. Terrasson : « Les chambres frigorifiques sont » au nombre de trois, capables de contenir chacune 3,000 » moutons. Il y a quatre magasins ou dépôts dans chacun

de steppe. On approche de la province de Santa-Fé. Cette partie de l'Argentine est celle qui produit le plus de blé, de maïs et de lin. Plus d'une centaine de colonies agricoles fournissent la plupart de ces céréales, consommées sur place ou expédiées en Europe par les ports du Parana.

..... *Rosario.* — La station du chemin de fer est bien loin de la ville. Cela se comprend peu dans ce pays d'utilitarisme. Il fait nuit et c'est à peine si on peut distinguer les maisons pendant cette interminable course en voiture.

..... Le lendemain, dès l'aube, je me mets en route pour visiter la ville. « El Rosario de Santa-Fé » le « Rosaire », créé le 15 septembre 1814, déclaré ville par le décret du gouvernement na-

» desquels peuvent s'accumuler 30,000 bêtes. Le froid est » produit par la volatilisation de l'ammoniaque. Il est » transmis par l'eau salée.

» Chaque jour, on abat 12,000 moutons dans un immense » hangar où ils seront écorchés, vidés, dépecés en trois ou » quatre minutes. La tête et les pieds sont mis à part. » L'animal, après avoir été pesé et séché à l'air, est trans- » porté dans une première salle froide où il reste vingt- » quatre heures, temps nécessaire pour que sa température » s'abaisse à — 2° centigrade. De là, le mouton passe dans » une seconde chambre frigorifique dont la température est » — 17°. La viande y acquiert la dureté de la pierre. Les » animaux sont ensuite déposés dans un magasin où l'on » maintient cette température de — 17°. Chaque sujet est » enfermé dans un sac de coton et on attend l'arrivée du » prochain paquebot. La cale reçoit 16,000 animaux ; sa » température est — 15°. »

tional en date du 18 août 1854, s'est développé dans de grandes proportions depuis la loi de juillet 1857, du général Urquiza, le déclarant port des onze provinces de l'intérieur. Le choix était absolument justifié. La ville de Rosario, par sa situation géographique, est appelée à de hautes destinées [1]. Bâtie sur la rive droite du Parana [2] — un « *chemin qui marche* » — elle est reliée : 1° à la capitale fédérale par le *Ferro-Carril de Buenos-Ayres y Rosario ;* 2° à la province de Cordoba par le *F. C. central Argentino*, puis par le *F. C. central del Norte* aux provinces de Tucuman, Salta, Jujuy et Santiago-del-Estero (embranchement de Frias) ; 3° à Santa-Fé, par une ligne qui va rejoindre à Galvez le *F. C. de Santa-Fé à las Colonias del Norte ;* 4° aux provinces de San-

1. Rosario pc de actuellement au moins 50,000 habitants.

2. Il est indis sable d'ajouter toutefois que la prospérité de Rosario, tant que port, est liée à l'achèvement complet du dra des passes de Martin-Garcia. « Celles-ci » sont limitées d un côté par la rive de la République de » l'Uruguay et de l'autre par un grand banc qui, partant » de la bouche du Guazú, s'étend jusqu'en face Buenos-» Ayres. » Quant à la passe même dite de Martin-Garcia, elle a une longueur d'environ 28 milles et la partie la moins profonde se trouve à son entrée, « entre la bouée » du Globo et la bouée du Paso de San Pedro. La profon-» deur varie entre 3 mètres et 6 mètres 50, selon la hauteur » de la rivière et le vent régnant. » (*Notes sur le Rio Parana et sur le Paraguay*, par M. Garnault, lieutenant de vaisseau, *Annales hydrographiques,* 1884, p. 190 à 212.)

Luis, Mendoza et San Juan, par le *F. C. central Argentino* (embranchement de Villa-Maria), le *F. C. Andino* et le *F. C. Gran-Oeste Argentino* (embranchement de Villa-Mercedes), jusqu'à Mendoza. Dans quelques années même, lorsque le tunnel actuellement en construction aux Cordillères sera percé, la côte du Pacifique sera reliée directement aux deux villes de Rosario et de Buenos-Ayres [1].

Le port de Rosario, si on peut appeler ainsi une longue suite d'appontements construits en bois dur des forêts du nord de l'Argentine, a un trafic

1. Voici la liste des dix-sept lignes de vapeurs qui relient les villes de Buenos-Ayres et de Rosario à l'Europe. Quelques-unes seulement remontent jusqu'à ce dernier port.

France.....	Les Messageries maritimes. Les Chargeurs réunis. Les Transports maritimes. La Compagnie Cyprien Fabre.
Angleterre....	Le Royal Mail. L'Allan Line. La Ligne Houston et Cie. — Lamport et Holt. — Walford. Le Pacific Steam Navigation.
Italie.....	La Compagnie Rubattino. La Veloce. La Navigazione Generale.
Espagne.....	La Linea Española. La Ligne du Marquis de Campo.
Allemagne....	Le Nord-Deutsche Lloyd. Le Sud-Americanische.

actuellement considérable. Les grands navires surtout anglais, français et allemands y viennent accoster à quai, important de la houille, des bois débités (par voiliers), des machines de toutes sortes, des fils de fer galvanisé pour clôtures, des feuilles de tôle ondulée destinées aux couvertures de presque toutes les usines du pays, des carreaux, des marbres, des pavés et du sable de l'Uruguay, etc., exportant du blé, maïs (blanc et rouge), des suifs, os, cornes, etc.

La ville étant située sur une falaise assez élevée, les débarquements et embarquements se font, pour la plupart, soit par des câbles mus par des chevaux[1] ou des locomobiles, soit par des plans inclinés bi-automoteurs. D'ailleurs, le « Central Argentin » est relié directement au port et les colis destinés aux provinces de l'intérieur sont déposés dans les wagons de cette compagnie. De grands travaux en construction (toujours des appontements ou estacades en bois) auront pour but d'augmenter encore dans une large proportion la superficie des quais et faciliter ainsi les manipulations des marchandises qui sans cesse arrivent dans ce pays. Quant aux céréales exportées, elles sont expédiées soit préalablement ensachées, soit en vrac. Dans ce dernier cas, les navires

1. Par la vieille méthode employée dans les oasis par les puisatiers arabes. Le cheval tire le câble dans une direction perpendiculaire aux berges.

vont se placer sous les conduites de descente.

Cette situation privilégiée de Rosario a été cause de la rapide extension de son industrie[1]. Actuellement cette ville possède des moulins : *El Molino nacional*, desservi par la voie ferrée, *El Molino à vapor*, construit en 1888, des distilleries de maïs, une fabrique de glucose, de nombreuses scieries, une fabrique de genièvre, un grand nombre de briqueteries, une usine de bougies stéariques et savons de MM. Bianchi et Carralon, des usines à chaux, etc.

..... Je vais ainsi au haut de la falaise, émerveillé par cette activité toute américaine. La vue d'ailleurs de ce point élevé est fort belle. Le bras du Rio est très large en cet endroit et c'est à peine si, dans le lointain, au-dessus des massifs boisés des îles, on aperçoit les berges de la rive gauche du fleuve. Le spectacle est imposant et, certes, il y a lieu de s'étonner de voir passer de grands va-

1. Voici les noms de quelques exposants de Rosario à la section argentine de l'Exposition universelle en 1889 :

Luis Bonaccio : Bascules.

Julio Thomas : Moto-ecclipse.

Righetti : Grilles de fer forgé, roues d'engrenage, poinçonneuse.

Moreau : « La Minerva », cartes, prospectus, memorandums.

J. Perrazini : Chromolithographies.

Luis Barelli : Lithographie et typographie.

Carlos Molfino et Ruggieri : Vermouth, chartreuse.

Perrano Santiago : Pâtes alimentaires.

peurs dans les mille méandres d'un fleuve qu'on ne distingue pas toujours.

A mon retour en ville, le hasard me fait passer devant une de ces briqueteries, si nombreuses dans ce pays absolument dépourvu de matériaux de construction[1]. Il n'y a pas, pour ainsi dire, un village de l'Argentine qui n'ait son four à briques, édifié pour la plupart au temps de l'origine de sa formation. La source d'argile est d'ailleurs ici d'une richesse infinie puisqu'on peut affirmer que le sol de la presque totalité de la République est constitué par cette matière. J'avais entendu souvent parler, à Buenos-Ayres, des briqueteries de la *Chacarita* mais le temps m'avait manqué pour visiter ce faubourg de la grande ville. J'étais donc servi à souhait. Une usine à briques se compose de trois parties : le four proprement dit, l'aire où sèchent les briques et les auges où se pétrit la terre. Les deux premières sont fort peu intéressantes et ressemblent fort à ce que l'on voit partout. Quant à la troisième, elle possède ici un caractère tout à fait spécial. Sur une surface plane, circulaire, que ferme une petite murette, courent affolés, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, une vingtaine de chevaux étiques, pétrissant de leurs sabots étroits un mélange de terre

1. Les pavés destinés aux rues de Buenos-Ayres viennent de l'Uruguay, ainsi que le sable ; certaines pierres et marbres de l'Europe.

humectée d'eau et de paille. Un homme, monté lui-même, se tient au centre armé d'un grand fouet et il excite ces pauvres bêtes, plongées pour ainsi dire jusqu'au ventre dans cette boue noirâtre. Quelques-unes trébuchent, véritablement harassées, mais le maître est là pour les relever et leur donner un semblant d'ardeur nouvelle. Quelquefois un cheval s'échappe et se sauve dans la campagne, bien loin de ce lieu damné ! Ce mode de préparation de la terre est absolument barbare. On maltraite fort les chevaux à Buenos-Ayres, si vaillants, si courageux malgré leur petite taille ; mais je n'avais pas encore vu chose pareille. La phrase napolitaine : « Ce pays est le paradis des femmes, le purgatoire des hommes et l'enfer des chevaux » est bien vraie dans ce pays où l'on se targue d'ailleurs peu d'être sensible.

..... Quelques heures à dépenser avant mon départ pour Cordoba et Tucuman. La ville peu intéressante par elle-même n'offre aucun monument digne d'être visité. Les rares promenades, plantées d'arbres adolescents, offrent peu d'ombrage... Elle a certes bien d'autres choses à faire que de se rendre agréable et d'ailleurs « les affaires avant tout » ! Rosario, émule de Buenos-Ayres en activité commerciale, est bien américaine sur ce point.

Je regagne le Rio, seul côté pittoresque de la ville, seul intéressant, et je continue à en visiter

les berges en sens contraire de la direction suivie pendant la matinée. Un beau vapeur, le *Cordoba*, des Chargeurs Réunis, est en ce moment en déchargement devant l'usine à gaz de la ville. Des machines de toutes sortes, des conduites de canalisation gisent pêle-mêle sur le quai. Dans ce pays où l'industrie locale est bien loin de suffire encore à la consommation, tout ce qui constitue l'outillage industriel doit venir d'Europe, au grand profit de l'Ancien Monde qui s'est vu ainsi ouvert, depuis une dizaine d'années, un débouché considérable. Peu de villes, d'ailleurs, dans le monde entier ont été autant que Rosario et Buenos-Ayres l'objet des visées des commerçants et industriels de tous les pays. Les chargements de plusieurs flottes sont venus s'entasser dans les vastes magasins de ces deux grandes cités et cet afflux continuel de marchandises qui souvent ne répondaient pas à un besoin pressant, mais qu'il fallait payer en or, a été peut-être une des causes de la rareté de cette monnaie dans ce pays. Les grosses industries métallurgique, minière et mécanique sont peu ou pas exploitées dans l'Argentine[1]. Par contre, celles qui utilisent les produits agricoles du pays : meuneries, vermicelleries, fabrication de pâtes alimentaires, huileries, savonneries, stéarineries, tanneries, fabrication des

1. L'atelier de machines Ross and C° se charge pourtant à Rosario de la réparation des navires.

liqueurs de toutes sortes, sucreries, distilleries sont représentées par des usines parfaitement outillées. J'ai eu l'occasion de visiter, à Buenos-Ayres, l'importante fabrique d'huiles de MM. Panelo et Santa-Colonna (La *Estela*, *Coronal 600*), la brasserie de M. Bieckert (depuis vendue par cet industriel 800,000 livres sterling à une société anglaise), la teinturerie de M. Prat, et je puis affirmer que peu d'usines en France ont une installation aussi moderne et aussi complète. C'est d'ailleurs l'impression que m'ont laissée les nombreuses visites que j'ai faites aux usines de ce pays. De création récente pour la plupart, on a pu y introduire sans « faire école » les machines les plus perfectionnées. Elles se sont trouvées ainsi, dernières venues, présenter tous les caractères d'une industrie avancée[1].

1. M. Émile Daireaux, dans son ouvrage si intéressant sur *La vie et les mœurs à la Plata* (Hachette, 1888), a cité les noms des industriels français qui se sont créés une position honorable dans l'Argentine : « M. Godet, créateur de la » première fabrique de bonbons et chocolats ; M. Prat, qui » a joué le même rôle dans la teinturerie et la fabrication » du drap ; M. Delanoux, dans la carrosserie ; MM. Sansi- » nena et Palaà, dans les fonderies; M. Molet, pour les » conserves alimentaires et la fabrication des boîtes de fer- » blanc pour conserves ; M. Léon Rigolleau, fabricant d'en- » cre et verrier; MM. Coni et Buffet, imprimeurs ; M. La- » jouane, éditeur ; M. Bercetche, fabricant de biscuits » anglais ; M. Mandet, fabricant de biscuits secs pour la » campagne; M. Marius Berthe, distillateur; M. Noël, fabri- » cant de confitures ; MM. Sansinena et Terrasson... », etc.

L'usine à gaz de Rosario (Société anglo-allemande) est installée sur les bords mêmes du Parana, en contre-bas de la ville. Quatre gazomètres, dont un télescopique, emmagasinent la production journalière. Quant aux fours, ils offrent peu d'intérêt étant du type usité dans toutes les usines à gaz de faible importance. Des ouvriers sont occupés dans ce moment à introduire dans les cornues de longues cuillers remplies de houille. L'usine ne distille pas ses goudrons : les produits qu'on pourrait en retirer n'ayant pas encore de débouchés sur place. On les emploie à cimenter entre eux les pavés des voies publiques et cette bizarre utilisation n'est pas sans en nécessiter des quantités assez considérables. — Un atelier de menuiserie, qu'on ne croirait pas trouver dans ces constructions enfumées, est peut-être la partie la plus intéressante à visiter de cet établissement. Quelques ouvriers sont occupés à la fabrication de meubles construits pour la plupart en cèdre, ou autres bois durs si estimés du Chaco ou des Missions.

La partie Sud des quais, depuis les môles, offre beaucoup moins d'intérêt que la partie Nord. Peu de navires y sont accostés. Une usine à chaux a été construite dans cette partie de la ville, à quelques centaines de mètres des berges du fleuve.

Sur les bords du Rio une épaisse fumée arrive, âcre, suffocante. Ce qui brûle ainsi, ce sont les balayures de la ville amoncelées contre la

falaise, et où le feu a été mis en différents endroits. Des milliers de mètres cubes se consument ainsi lentement, répandant des vapeurs nauséabondes au détriment probable de la santé des habitants voisins. Le problème de l'évacuation de ces résidus, posé depuis fort longtemps à Buenos-Ayres, Rosario et autres villes importantes, n'a pas encore reçu de solution satisfaisante. L'industrie maraîchère existant à l'état rudimentaire et, de plus, l'agriculture n'employant pas encore d'engrais, on ne pouvait songer à cette utilisation habituelle des détritus. Des concours ont été institués et des primes promises par le gouvernement argentin : le tout sans résultat [1].

. . . . . .

1. Cette question de l'évacuation pratique des résidus, qui intéresse plus particulièrement les villes des régions tropicales, est en ce moment à l'étude dans les grandes capitales de l'Europe. La Société Toisoul, Fradet et Cie a construit, en décembre 1894, pour le compte de la Ville de Paris, et sous la direction de M. Petsche, ingénieur des ponts et chaussées, un four ou cellule à brûler les ordures ménagères. Le four fonctionne régulièrement, depuis le 15 janvier 1895, à l'usine municipale du pavage en bois, 2, rue des Cévennes, à Paris. Les ordures de la ville, autocomburantes, se consument sans ajouter la moindre parcelle de combustible, en émettant des fumées presque incolores ou blanchâtres, sans odeur particulière très sensible. La quantité moyenne approximative d'ordures incinérées par vingt-quatre heures est de 10 tonnes et la température obtenue dans le foyer de 6 à 700°. Les résultats des essais qui se font en ce moment à Paris seront résumés dans un rapport de M. Petsche, au commencement de 1896.

. . . . . .

..... *Huit heures et demie.* — Gare du Central argentin. Pressé un peu par le temps qui me fait défaut — je dois prendre quelques jours après le bateau du Paraguay —, je me résous à partir directement pour Tucuman, me promettant de visiter Cordoba au retour. A la gare du « Central argentin », les quais brillamment éclairés par de puissantes lampes électriques, le train composé uniquement de grands wagons « *dormitorios* » me donnent une ressouvenance de nos grandes gares européennes. Moyennant la somme modique de trois ou quatre piastres, on a droit dans ces wagons à un lit bien confortable et ce n'est certes pas de refus lorsqu'il s'agit de voyages qui, dans ce pays, durent deux ou trois jours. D'ailleurs, cette coutume s'impose en quelque sorte et ce confort n'est plus ici un luxe [1].

A l'aube, la première station où nous nous arrêtons se trouve située dans le petit village de Pilar et nous sommes dans la province de Cordoba. Le décor est changé. Ce ne sont plus les grandes étendues de la Pampa, où paissent de nombreux troupeaux de ruminants. Des arbres petits, courtauds couvrent la campagne. Mais si

1. Détail curieux, la compagnie délivre avec le billet principal, pour quelques centavos seulement, un ticket d'assurance. En cas de sinistre, la famille de la victime reçoit une somme de plusieurs centaines de piastres.

le spectacle s'est ainsi modifié, il n'a rien gagné en pittoresque.

..... Quelques instants après nous franchissons le Rio Segundo [1] sur un grand pont métallique. Des filets d'eau, courant parallèlement çà et là dans le lit caillouteux où pourrait être le fleuve, justifient seuls cette dénomination. Cependant il ne faut pas se fier à ces ruisseaux pygmées qui savent se faire géants. Ils ont leurs traîtrises et dans quelques jours, au rio Salado, il me sera permis de contempler les ravages d'un cours d'eau, toujours calme, toujours tranquille en temps ordinaire.

La station du Rio-Segundo a quelque importance et ce sont, avec celle de Villa-Maria, les deux seules dignes de ce nom sur le parcours de Rosario à Cordoba. Car je ne veux parler ici que comme mémoire des colonies Roldan, San-Jeronimo, Carcaraña, Correa, Cañada-de-Gomez, Armstrong, Tortugas et autres, toutes nées d'hier et que nous avons laissées bien loin, pendant la nuit, dans la province de Santa-Fé. Une grande brasserie, celle de MM. Colson et Cie, est établie non loin de la gare. Sur des quais annexes sont empilées les provisions de bois, algarrobe (caroubier), ñandubay ou autre, servant au chauffage

1. Rios Primero, Segundo, Tercero, Cuarto, Quinto, etc. Combien ce mode de dénomination, ainsi quintessencié, serait du goût de nos jeunes lycéens.

des locomotives. L'emploi de ce combustible évidemment économique, étant donnée l'immense superficie des forêts traversées par le « Central argentin », n'est pas sans présenter de grands dangers, et des incendies nombreux sont souvent occasionnés par les flammèches crachées par les locomotives.

..... A neuf heures, nous entrons à Cordoba. L'itinéraire que je me suis imposé m'oblige à « brûler » cette ville et à continuer ma route vers le nord... Beaucoup d'émigrants dans la gare. Hommes, femmes et enfants sont bien vite empilés dans de grands wagons à destination de quelque colonie en formation.

La voie ferrée, quand on quitte Cordoba, suit à la partie supérieure de la colline le cours du rio Primero. Elle apparaît, à cette heure de la journée où les tons de lumière sont si crus, toute resplendissante. La vue, toute d'ensemble, permet de se rendre compte de la situation de la ville au milieu des montagnes qui l'enserrent de tous les côtés : montagnes arides, brûlées par le soleil, couvertes de broussailles venues au hasard sur cette terre privée en apparence de tous les éléments de fertilité. Pendant que le train monte ainsi, pour gagner le plateau qui domine la ville, nous passons au milieu d'un village de métis, situé à flanc de côteau. Que de misères dans ces ranchos dont les alternatives de la pluie et de la chaleur ont fait

gercer les murs ! Des hardes, aux couleurs bariolées, sèchent au soleil, jetant sur ces tons uniformes de boue leurs notes discordantes.

La première halte a reçu le nom du président actuel de la république Argentine : Juarez Celman, né à Cordoba [1]. Une simple maison est là pour justifier l'arrêt du train. C'est tout ! Autour, à quelques mètres, recommence la forêt que nous allons parcourir pendant longtemps encore. Plus loin, une des stations est encore plus rudimentaire : un wagon garé sur un court embranchement abrite toute une famille qui vit là, esclave d'une consigne sévère, attendant peut-être que des colons qui passent veuillent bien jeter l'ancre près d'eux et s'installer autour de leur maison roulante.

Midi. — Nous arrivons à Jésus-Maria. Ce village est le chef-lieu du département Anejos-Norte et, dans les environs, se trouve la colonie Caroya dont la création fut décrétée par le gouvernement de la province, le 29 juin 1876. Un cours d'eau venu de la montagne y amène la richesse et la vie. Ce n'est plus l'aspect quasi désolé du paysage depuis notre départ de Cordoba. Des champs de

1. Le président Celman a donné sa démission le 6 août 1890, accueillie par la foule aux cris de *Ya se fue el burro,* « l'âne s'en est allé ». Ce personnage s'est retiré, je crois, à Londres, après « fortune faite ». Ses successeurs ont été MM. Pelligrini, Saenz Peña et Uriburu.

maïs et de luzerne témoignent de la fertilité du sol et des avantages d'une bonne irrigation. L'eau manque seule à ces immenses forêts pampéennes qui, pendant de longs mois, n'en reçoivent pas une goutte. La végétation des bords du Parana est là pour montrer que, sous une même latitude, le voisinage d'un grand fleuve est souvent la cause la plus certaine de fécondité.

..... Nous continuons notre route d'une désespérante monotonie. Dans cette immensité boisée, pas un arbre ne dépasse les autres pour en rompre l'énervante uniformité. Mais si ces forêts n'ont rien d'enchanteur, elles savent se le faire pardonner. Elles contiennent, en effet, des essences très importantes employées en tannerie (quebracho [1] blanco et colorado, cébil, etc.). Depuis longtemps, en Europe, une importante industrie, celle des extraits tanniques [2], emploie les écorces de ces arbres du Nord de l'Argentine pour la préparation de produits estimés. Tout fait donc présager qu'une usine de ce genre, créée dans le pays même de production, aurait de grandes chances de réussite [3].

1. Quebracho vient de *quebra-hacha,* brise hache.

2. Cette industrie, créée depuis un certain nombre d'années par un industriel havrais, M. E. Dubosc (brevet du 20 novembre 1873, n° 101,169), est encore en ce moment en pleine activité. Elle a été décrite par M. O. Petit, ancien élève de l'École Forestière, dans son ouvrage *Les emplois chimiques du bois*, chez Baudry et Cie, à Paris.

3. Différentes tanneries de Santiago del Estero et de

De temps en temps cependant nous commençons à rencontrer de petites collines boisées, dernières ramifications des grandes montagnes situées à l'est. Dans un vallon, sur une terre crayeuse, de gigantesques cactus lèvent droit au ciel leurs longs rameaux épineux, semblables aux bras multiples de quelque divinité japonaise assise sur un lotus sacré. Ils sont rares toutefois et cette rapide vision s'évanouit bien vite.

Les stations se suivent ainsi, toutes semblables entre elles. Sans cesse les mêmes *gauchos* couverts de *ponchos* regardant passer le train; sans cesse les mêmes femmes alignées, accroupies, vendant des poulets maigres, des arachides grillées ou des gâteaux secs bien poussiéreux. Des enfants, pieds nus, portent sur leur index, en guise de perchoir, des picaflores[1] qu'ils offrent aux voyageurs. Ces oiseaux gracieux, aux couleurs si brillantes, ne vivent pas en captivité et c'est folie que de se les procurer.

..... Les arrêts, relativement nombreux (vingt et un de Cordoba à Tucuman), s'expliquent par la nécessité constante de refaire une nouvelle provision de combustible. De plus, la voie étant unique,

Tucuman font elles-mêmes les extraits tanniques dont elles ont besoin. Je citerai entre autres, dans la première de ces villes, l'usine de M. Leveau, et, dans la seconde, celle de MM. Bascany, Fagalde et Cie.

1. Colibris, que l'on trouve dans la *Sierra de Cordoba*.

il faut attendre, dans une des stations, les trains qui viennent en sens inverse (actuellement deux). Inaugurée le 31 octobre 1876, cette ligne à voie étroite (1^m) a eu bien des détracteurs depuis qu'elle a été mise en exploitation. On ne s'explique pas en effet un pareil écartement de rails, si préjudiciable pour le transport des marchandises, dans un ensemble de voies ferrées dont tous les tronçons, solidaires de cette ligne, ont été construits à voie normale ($1^m,44$).

Vers cinq heures et demie, nous approchons des lagunes[1]. Au loin, dans les éclaircies de la forêt, on aperçoit de grandes nappes d'eau. Mais les contours en sont un peu flous et on croit fort être illusionné par quelque effet de mirage. Cependant les arbres deviennent de plus en plus clairsemés et la végétation plus rabougrie. Le village de Totoralejos est situé sur les confins de ce désert de sel. Pendant plus d'une heure nous avons la vue de ces terres désolées, d'une blancheur éblouissante. Aucune herbette, même la plus menue, n'ose pousser sur ce sol ingrat; aucun oiseau ne vient égayer de ses chansons ce domaine de la mort. Au bruissement de la forêt a succédé un silence complet. Tout est triste dans ce spectacle

1. Cette grande steppe salée qui a, suivant Hermann Burmeister, une superficie de 500 milles carrés, s'étend depuis les Cordillères jusqu'au Rio Salado. *Description physique de la République Argentine,* t. I, p. 364.

peu fait pour l'homme, qui s'en éloigne avec horreur.

..... A Récreo, rien de ce nom. Il est sept heures et l'arrêt doit être assez long. Cette station, située de l'autre côté des salines, possède un buffet, si on peut appeler ainsi une salle basse, éclairée par la lumière blafarde de plusieurs lampes à pétrole, trop petite pour contenir le grand nombre de voyageurs auxquels elle est destinée. C'est avec peine que je puis me frayer un passage au milieu des bancs déjà occupés et prendre place, quelque part, au coin d'une table. Un garçon passe, ahuri par les demandes des voyageurs affamés, portant des assiettes remplies d'un bouillon aux teintes douteuses. J'en saisis une. Un peu de *puchero* et une côtelette à peine cuite complètent ce dîner frugal.

A huit heures, les voyageurs quittant le train du jour montent dans les wagons dormitorios. Nous devons être le lendemain matin à Tucuman. Un Français habitant Juguy est mon voisin de couchette. La conversation est donc vite engagée entre nous et, pendant près d'une heure, nous causons de la Patrie qui est loin, bien loin, dans un hémisphère qui n'est plus le nôtre. Mon interlocuteur revient de visiter l'Exposition de Paris et la France qu'il n'a pas vue depuis dix ans. Son enthousiasme tient du délire. Je fais chorus et nous sommes encore babillant, malgré le sommeil

qui nous gagne, quand nous arrivons à Frias.

..... *A l'aurore.* — Le jour arrive à grands flots par les larges baies du wagon. Ce réveil n'a rien de désagréable et c'est avec un certain charme qu'étendu sur sa couchette le voyageur aperçoit, près de la voie, les arbres filer derrière lui, comme s'ils étaient pris soudain d'une irrésistible envie de courir. L'aspect du pays est plus riant que celui de la veille, moins sauvage. On sent que nous approchons de régions plus chaudes, plus fertiles. Les habitations sont plus nombreuses et les terres mieux cultivées. De beaux orangers, au moins séculaires, quelques palmiers attestent une nature plus riche, plus généreuse. Nous sommes dans la région sucrière du Nord de l'Argentine, dans la province de Tucuman. A gauche, mais au loin, on distingue fort bien les cimes neigeuses de la Sierra de l'Aconquija, éclairées par le soleil levant.

..... Au rio Lulez, au pied de la montagne, on aperçoit des bâtiments que surmonte une cheminée d'usine. C'est, paraît-il, la sucrerie d'un industriel français bien connu dans ce pays, M. Hileret.

..... *Tucuman, sept heures du matin.* — Je suis arrivé au point extrême de cette partie de mon voyage. La gare est remplie de gens de toutes sortes, surtout de ces brunes *Cholas*, aperçues dans toutes les stations depuis Cordoba.

. . . . . .

. . . . . .

Tucuman, en ville. — Je profite de deux ou trois heures que j'ai devant moi pour visiter un peu la ville. Sur la place principale, au centre de la ville, se trouvent l'inévitable Cabildo, la cathédrale et les tribunaux. Un petit incident se produit à l'église San-Francisco, dont je suis bien innocemment la victime. Las de visiter l'église qui n'offre rien de bien curieux, je me dirige du côté d'une petite chapelle dont l'entrée donne sur une cour. Elle est pleine de gens de la campagne. Mon air flâneur parfaitement indifférent semble les choquer et ils me regardent avec des yeux irrités. Une femme, assise dans un coin, vieille Azucena au teint terreux lasse de quelque sabbat nocturne, me jette en passant l'apostrophe qui, dans une bouche argentine, est le suprême du mépris : *Che, Gringo!* Je n'insiste pas et me retire. Ce n'est que le lendemain que je me rendis compte du petit scandale que j'avais pu produire, en voyant passer sur la route qui conduit au rio Sali mes campagnards précédés d'une statue de saint, portée par quatre solides gaillards. J'étais entré probablement au moment où on la bénissait et [illegible] présence avait dû être jugée tout au moin[illegible] portune.

..... A deux heures, je vais à deux k[illegible] de la ville visiter une sucrerie, l'*Inge*[illegible]

menar, appartenant à M. Jules Dubourg. Le propriétaire est en ce moment absent, mais je reçois de son fils le meilleur accueil, et nous visitons ensemble l'établissement.

..... L'industrie sucrière est déjà très ancienne dans la province de Tucuman et depuis des temps quasi-immémoriaux on se livre dans ce pays à la culture de la canne à sucre. Mais l'extension véritable date de l'entrée dans cette région des appareils perfectionnés de sucrerie venus d'Angleterre, d'Allemagne et surtout de la France. En 1888, 35 usines à sucre produisaient annuellement 25,000 tonnes de sucre et 335,000 hectolitres d'eau-de-vie[1]; 27 ont reçu un outillage presque entièrement français, sorti des maisons Cail, Fives-Live, Savalle, etc. M. Jules Dubourg, avec qui j'eus l'occasion de voyager à mon retour de Tucuman à Cordoba, me fit beaucoup d'éloges de ses appareils venus de la première de ces maisons. Grâce à un crédit toujours utile quand on installe un établissement aussi important qu'une sucrerie, il put faire face aux difficultés du commencement, et, à cette heure, cet industriel, sorti vainqu ur d'une lutte opiniâtre, est entré dans une bonne [illegible]iode de « vaches grasses[2] ». D'une façon géné-

[1] [illegible]*rafia de la Republica Argentina,* Latzina, p. 449.
[2] [illegible]anques ont aidé beaucoup les industriels de [illegible], à un moment, près de 20 millions de piastres [illegible]nes.

rale, d'ailleurs, les sucriers de Tucuman et de Santiago-del-Estero ont vu leur situation s'améliorer subitement par l'établissement de certains droits protecteurs [1].

Des Français se sont acquis, dans cette industrie, une position fort honorable. J'ai parlé de M. Hileret, au rio Lulez. MM. Nouguès, J. Dubourg, Etchecopar, Chavannes, etc., sont aussi de notre nationalité ou fils de Français. A Santiago-del-Estero, une des usines importantes de la région appartient à M. Paul de Saint-Germes, et dans quelques jours j'aurai l'occasion de visiter dans le Chaco la colonie de Monte-Claro, dans laquelle MM. Nouguès et Bouvier ont l'intention

1. L'industrie sucrière est en pleine prospérité dans l'Argentine et ce pays, qui importait depuis de nombreuses années du sucre européen, en produit actuellement une quantité suffisante pour assurer sa propre consommation. Le Gouvernement Argentin a demandé au Congrès, à la fin de l'année 1895, l'établissement de « Primes d'exportation » qui seront probablement accordées.

La viticulture est aussi en voie rapide de progrès dans les provinces de La Rioja, San-Juan, San-Luis et Mendoza... Il faut donc espérer que la République Argentine, après avoir follement, durant plusieurs années, « mangé son blé en herbe » et compromis son avenir par des fautes énormes en politique et une dilapidation éhontée de ses finances, saura enfin se ressaisir et travailler pour conquérir le rang important que doivent lui assurer son immense et fertile territoire, ses richesses naturelles, sa position privilégiée au milieu d'une zone tempérée et sur les rives d'un des plus grands fleuves du monde.

d'installer une sucrerie..... Mais le succès de ces industriels est surtout, il ne faut pas l'oublier, dans le fini et la quasi perfection de leurs appareils de fabrication. C'est avec une vive satisfaction que j'entends dire que beaucoup des usines de ce pays se sont approvisionnées en France. Ce résultat n'est pas assez connu dans notre pays et je ne veux pas parler ici plus spécialement des appareils de sucrerie. Nous fabriquons bien, quelquefois un peu cher. Mais combien en industrie est souvent onéreux le bon marché ! De grandes maisons françaises sont représentées dans l'Argentine (Cail, Fives-Live, Schneider du Creusot, la Société des Batignolles, etc.) et les résultats auxquels elles sont arrivées devraient faire présager à nos compatriotes plus récalcitrants un succès presque certain. Quand, dans notre pays, les industriels et les commerçants seront persuadés que certaines affaires ne viennent pas toutes seules, mais qu'il faut aller sur place les solliciter, ils songeront peut-être alors à voyager et à se rendre compte un peu mieux des besoins des autres peuples.

..... La Bande orientale du Rio-Sali, dans le département de la capitale, et les départements de Famailla, Monteros et Chicligasta[1] sont les endroits de la province les plus propices pour la cul-

1. Latzina, *doc. cit.*

ture de la canne à sucre. Trois variétés sont cultivées : la *caña morada*, la plus employée, la *caña chola* et la *caña india*. La plantation se fait en hiver et au printemps, et la récolte du 15 mai au 15 septembre (le travail en sucrerie commence au 15 juin pour finir à la fin de septembre). Les tronçons de cannes sont couchés horizontalement dans des sillons espacés de $1^{m}50$ à 2 mètres et on les dispose de telle façon que les yeux du bois, d'où partiront les tiges futures, soient placés en quinconce[1]. Le rendement des tiges par cuadra (120^{m} sur 120^{m}) est environ 70,000 k., ce qui donne pour un hectare 50,000 k. environ. En terme général, on peut prendre le chiffre de 60,000 k. (canne nouvelle) et 70,000 k. (cannes en pleine maturité) comme se rapprochant de la vérité (par cuadra). En comptant sur un rendement moyen de 45,000 k. par hectare, la superficie cultivée en cannes à sucre, pour l'année 1887, dans la province de Tucuman, a dû produire près de 500,000 tonnes de cannes.

Les usines achètent cette année (1889) les tiges à raison de 7 centavos l'arrobe de 11 k. rendues à l'usine. De longues charrettes antédiluviennes, traînées par des bœufs, portant près de 100 arrobes chacune, amènent chaque jour la production de l'usine. La culture en est faite soit sur des ter-

1. Irrigations : 1,000 mètres³ par hectare.

rains appartenant à la sucrerie, soit dans des plantations spéciales, souvent d'une grande importance.

. . . . . .

..... L'outillage de M. Jules Dubourg sort ainsi que je l'ai dit plus haut, des ateliers de la maison Cail. La canne est d'abord passée dans des moulins d'une grande puissance et le jus envoyé par des pompes à la partie supérieure de l'usine. De là, il passe successivement dans différentes chaudières, appareils à déféquer, triple effet, etc. Le sucre produit, encore impur, est soumis à l'action de puissantes turbines Weldon. La canne exprimée, la « bagasse », est employée à chauffer les chaudières Cail, dans un four système Chavannes.

La production de l'usine est de 900 arrobes de sucre, par jour de fabrication, ce qui donne comme quantité annuelle 90,000 arrobes de produits de différentes classes. Chacune des usines de la localité a pour ainsi dire une spécialité. L'établissement de M. Hileret produit un sucre *en terron* de très bonne qualité. Celui de M. Jules Dubourg un alcool primé en quelque sorte sur la place de Tucuman.

Voici la nomenclature des produits exposés par les usines de la province, au musée des Produits argentins, 272, Calle Peru à Buenos-Ayres :

DÉSIGNATION DES PRODUITS.	NOM DE L'ÉTABLISSEMENT.	DÉPARTEMENT.	PROPRIÉTAIRE DE L'ÉTABLISSEMENT.
Sucre moulu 1re classe	Ingenio [1] Providencia.	Monteros.	Sociedad Cordoba de Tucuman.
Sucre en terron — en grain fin — en gros grains	Ingenio Esperanza.	—	W. Posse.
Sucre en terron — en 2e classe — en 3e — — en 4e —	» »	Tucuman. Dist. de Lules.	Hileret.
Sucre de cannes en grains (cristal) — — pour l'usage journalier.	Ingenio El Paraiso.	Cruz Alta.	Vicente Garcia.
Sucre de 1re, 2e, 3e classe	Ingenio Lastema.	—	C Chavannes.
— — —	Ingenio San Andres.	—	Domingo J. Garcia.
Sucre en grain — moulu 2er classe	Ingenio « El Comenar ».	—	Julio Dubourg.
Sucre en cristaux 1re classe — — 2e — — — en terron	Ingenio « Nueva Baviera ».	—	E. Tornquist et Cie.
Sucre moulu 1re classe, marque Léon.	Ingenio « La Trinidad ».	—	Mendez y Beller.
Sucre moulu 1er produit — en terron — 2e classe	Ingenio « San Pablo ».	San Pablo.	Nougués-Hermanos.
Sucre 1re classe, marque O, en grains. — 1re — — O, moulu — 2e — — I, —	Ingenio Concepcion.	—	Guzman et Cie.
Sucre 1er, 2e, 3e produit	Ingenio Mercedes.	—	Padilla-Hermann.

1. « Ingenio » veut dire, en espagnol, sucrerie.

..... L'usine de MM. Guzman et Cie « l'Ingenio Concepcion » que je vais visiter le lendemain matin a une production encore plus importante. Le directeur, un français, M. Broudeux, s'offre très obligeamment pour me faire visiter cet important établissement et me donner toutes les explications nécessaires. Cette sucrerie appartenait jadis à M. Juan Mendez, qui l'a cédée au possesseur actuel. Elle est située sur les bords du Rio Sali, qui lui sert de limite sur un des côtés. Un village d'une vingtaine de maisons permet au directeur d'avoir constamment sous la main un personnel de près de quatre cent cinquante ouvriers.

Le *Triple Effet*, système Fawcett Preston, de Liverpool, élabore par jour 45^{m3} de masses cuites. La production annuelle de l'usine s'élève à 200,000 arrobes de sucre et 10,000 barils d'alcool (40° Cartier) de 61 litres 75 chacun. Ce dernier est produit par des appareils de distillation, système Hallstrom..... La canne à sucre de la région de Tucuman contient environ 12 o/o de substance saccharine. Mais sur cette quantité on ne peut extraire que 5 à 5 1/2 en moyenne. Le restant du sucre contenu dans la canne (dans les mélasses), sert à produire un alcool très estimé. Le rendement varie, il est vrai, avec le mode de fabrication de chaque usine. Ainsi, à l'usine Guzman, il est de 7 1/2 en différentes classes, et

le directeur m'a affirmé qu'il pourra, peut-être, s'élever cette année à 8 et même 8 1/2, dont 6.60 en première classe.

..... L'usine de M. Guzman travaille encore. Je puis me rendre compte ainsi, d'une façon sommaire, il est vrai, de toutes les phases de la fabrication. Un transporteur amène la canne d'une première presse, où elle perd la presque totalité de son jus. De là, elle passe dans une seconde, après avoir été préalablement humectée. Les écumes produites pendant cette trituration sont soigneusement recueillies et filtrées sur une grille. Le liquide sucré, ainsi récupéré, rejoint dans la canalisation générale le jus primitivement obtenu. L'usine emploie pour la clarification de ses jus une dissolution aqueuse d'acide sulfureux produit par la combustion du soufre dans l'air.

..... Une pompe envoie dans un réservoir placé à la partie supérieure de l'usine tous les jus ainsi produits. Ils passent successivement dans les chaudières à déféquer, à cuire, puis ils sont filtrés avant de passer au *Triple Effet*. Les sucres, bien turbinés, sont consommés sur place ou expédiés, dans des sacs d'une contenance de 75 à 80 k., aux maisons de Buenos-Ayres et de Rosario. — Aucune raffinerie n'existe encore dans l'Argentine.

La vapeur est produite dans cette usine par des

chaudières Cail chauffées par des fours à récupération. On y brûle de la bagasse et du cébil dépouillé de son écorce. Quant à l'éclairage, 40 lampes Schwan et 8 lampes à arc suffisent à inonder tous les appareils d'une vive lumière et à en permettre, la nuit, le maniement facile.

. . . . . .

Les sucreries sont, de beaucoup, les usines les plus importantes de la région de Tucuman, les seules dignes de quelque intérêt. M. Broudeux me donne cependant une lettre d'introduction pour le propriétaire d'une tannerie voisine de l'établissement qu'il dirige.

..... L'usine de MM. Bascany, Fagalde et Cie est située sur les bords d'un arroyo venu de la Sierra, qui lui apporte en abondance l'eau claire et pure nécessaire à une bonne fabrication. Les peaux préparées proviennent des animaux de la région, fournies qu'elles sont, en grande partie, par les abattoirs de la ville. Le travail d'été vient de finir et celui d'hiver, toujours plus favorable pour l'obtention de bons produits, va commencer... Dans de grandes cuves en maçonnerie, abritées par de légers « galpons », séjournent, pendant un temps plus ou moins long, les peaux en cours de fabrication. La substance tannante est encore ici l'écorce de cébil (10 o/o de tannin environ) provenant des forêts des environs, dans un rayon de 8 à 10 kilomètres. Une machine à pulvé-

riser de M. Glaser, de Vienne, mue par une locomobile, la triture à son arrivée à l'usine. Cette substance ainsi réduite en poudre est employée soit directement sous cette forme, ou sert à la préparation d'extraits liquides, dans une cuve chauffée par un serpentin de vapeur. D'où deux modes bien distincts de fabrication.

. . . . . .

. . . . . .

Je rentre en ville par la longue route qui passe sur le Rio-Sali. Le pont est à péage, et, pour ne pas payer le tribut, des femmes franchissent à cheval le lit du fleuve, presqu'aussi poudreux que la route. La campagne est bien verte et je parcours, sans presque m'en apercevoir, les trois ou quatre kilomètres qui séparent l'usine Guzman de la ville. D'ailleurs, cette promenade à pied est de force majeure, car les tramways ne marchent plus à Tucuman depuis plusieurs mois.

..... Le soir, la Place principale et les rues du centre, brillamment éclairées à la lumière électrique[1], prennent un peu d'animation, ce que la chaleur, dans ce pays, rend tout à fait impossible pendant la journée. Les jeunes brunettes tucuma-

1. La ville de Tucuman, comme beaucoup de ses congénères sud-américaines, est dépourvue d'usine à gaz, mais possède cependant des rues, des monuments, des places éclairées par la lumière électrique. La lampe à pétrole est généralement usitée dans les magasins.

naises se promènent maintenant, en long et en large, devant le Cabildo aux formes sévères. Elles sont revêtues de cette toilette, de couleur blanche ou crème, qui leur sied si bien, et qui fait ressortir la finèsse de leur teint. Elles vont ainsi, par groupes, sous l'œil vigilant des parents, riant, causant, pleines de gaieté, flirtant aussi quelque peu avec les jeunes gens empressés autour d'elles. Un orchestre joue en ce moment des airs du *Faust,* de Gounod..... Cette évocation de l'éternel roman d'amour, dans ce décor gracieux si bien approprié, revêt un caractère indicible et pénétrant qui vous charme et vous séduit.

Le Théâtre ouvre à neuf heures et je m'y rends plus pour voir la salle que pour entendre, en espagnol, un vieux mélodrame démodé. Quelle désillusion! On croirait voir quelque grange transformée à grand peine en salle de spectacle. Le monde y est d'ailleurs assez mêlé. J'essaie, pour occuper mon temps, de comprendre la pièce qui se joue devant moi, et ce n'est qu'au bout de quelques instants que je puis saisir qu'il est question d'un père courroucé, d'une fille fautive et d'un galant récalcitrant. L'acteur chargé de ce dernier rôle, un « aficionado », le joue d'une façon absolument ridicule. Les spectateurs, que le drame ne semble pas intéresser, l'encouragent par des applaudissements qu'il ne comprend pas. Redoublements de gestes désordonnés de ce

pauvre diable, qui se croit tragique et qui est tout au plus burlesque.

..... Je consacre la matinée du lendemain à me promener et à visiter la ville dans ses mille recoins. Une population semi-indienne, descendant des anciens aborigènes du pays, les Quichuas, habite encore, non loin du Rio-Sali et dans les environs, un village de paillottes. Comme deux fleuves qui coulent côte à côte, dans le même lit, sans pouvoir mélanger leurs eaux, la civilisation indienne et celle qui est issue des premiers conquérants espagnols vivront longtemps encore, sous ce même ciel, sans se fondre et s'affiner mutuellement par leurs qualités respectives. Cette différence entre les races du centre de la ville et celle qui vit à sa périphérie est très sensible, et on peut croire à une ville vivant dans une autre.

..... *Neuf heures, gare de Tucuman.* — Il me faut songer au retour et abandonner l'étude de ce que la ville pouvait avoir d'intéressant. Le lendemain, au soir, je suis à Cordoba.

. . . . . .

. . . . . .

Cordoba. — Cette capitale, une des plus anciennes de la République, puisque sa fondation remonte à 1573, a su conserver pendant deux siècles sa réputation de cité aristocratique et luxueuse[1].

1. Voici les noms des vaillants fondateurs des capitales

Son université est une des plus anciennes du pays. Plusieurs ingénieurs français, deux élèves de l'École Centrale et un de l'École Polytechnique, y ont obtenu des chaires où ils professent les sciences exactes. Un d'eux porte un nom bien connu, M. Octave Rochefort[1], fils du célèbre pamphlétaire. Un collège national, deux écoles normales, une académie des sciences, un observatoire astronomique, un institut météorologique font de Cordoba un lieu tout de travail et de pensée. Mais, si les sciences dites exactes ont reçu dans cette ville un tel degré de culture, la théo-

provinciales de la République Argentine, d'après la table chronologique de l'ouvrage de M. Latzina :

Buenos-Ayres (1re fondation)	1535.	Pedro de Mendoza.
Santiago	1553.	Francisco Aguirre.
Mendoza	1560.	Pedro del Castillo.
San Juan	1561.	Eugenio de Mallea.
Tucuman	1565.	Diego de Villarvel.
Santa-Fé	1573.	Juan de Garay.
Cordoba	1573.	G. Luis de Cabrera.
Buenos-Ayres (2e fondation)	1580.	Juan de Garay.
Salta	1582.	Hernando de Lerina.
Corrientes	1582.	Alonso de Vera.
La Rioja	1591.	Juan Ramirez de Velasco.
Jujuy	1592.	Francisco de Arganaras.
San-Luis	1597.	Martin de Loyola.
Catamarca	1683.	Fernando de Mendoza.

La ville de Parana, fondée en 1730 sous le nom de Bajada (descente) del Parana ou de Santa-Fé, a eu l'honneur d'être, de 1852 à 1861, la capitale de la confédération argentine.

1. Actuellement fixé en Europe.

logie, plus problématique, n'a pas perdu ses droits dans cette cité qui resta si longtemps une des principales citadelles des Jésuites, avant leur expulsion par le gouvernement de Charles III d'Espagne. Cordoba est avant tout une ville de clergé, et j'avais été frappé de voir, en allant à Tucuman, la grande quantité de clochers émergeant sur la nappe uniforme des maisons.

..... La ville est peu intéressante par elle-même et ses rues, à toute heure de jour, peu animées. Tout y est figé et un peu mort. Je me hâte donc de visiter les quelques usines qui peuvent m'intéresser, et de partir le plus tôt possible vers des régions plus agréables et surtout plus vivantes.

. . . . . .

..... Une société, la « Industrial Cordobesa », a tenté dans ce pays la fabrication de la porcelaine et les résultats obtenus sont dignes des plus grands éloges. Ce n'était pas, à vrai dire, chose facile, et les propriétaires de cet important établissement sont arrivés à surmonter presque complètement les difficultés d'installation d'une fabrication un peu délicate. Les produits obtenus sont très satisfaisants, et, pour des débuts, font bien présager de l'avenir de cette industrie nouvellement implantée.

Le kaolin provient de gisements situés à une dizaine de kilomètres de la ville. Après avoir été

humectée d'eau, cette substance est soumise à l'action de plusieurs malaxeurs. La pâte suffisamment préparée est modelée et convertie en assiettes, plats, etc., dans les machines bien connues de M. Faure, de Limoges. Quant aux tasses, anses, soucoupes, etc., elles sont préparées par la méthode ordinaire, au moyen de moules poreux et d'une pâte liquide de kaolin. Un four, semblable à ceux qui existent dans notre Manufacture de Sèvres, sert à la cuisson de toutes ces pièces, renfermées au préalable dans d'indispensables « casettes ». On n'a pas encore songé à la décoration de tous ces produits, et il y aurait peut-être lieu de confier ce travail purement artistique à des ouvriers spéciaux venus des grands centres producteurs de la porcelaine, anglais ou français..... Cette usine fabrique également des objets en terre cuite vernissée, dont la matière première vient, elle aussi, des environs de la ville (2 kilomètres). Différentes machines perfectionnées servent à produire des carreaux de dallage, briques creuses, tuiles ordinaires, tuiles faïences, chapiteaux, balustrades, consoles, grands vases à fleurs, tuyaux de toutes sortes et de toutes dimensions, siphons pour latrines, etc. Des objets de fabrication plus soignée sont obtenus dans des moules spéciaux : statuettes, encriers, etc.

..... Une fabrique à chaux, située près de la voie ferrée, mérite aussi une description tout au

moins sommaire. Deux fours à production continue, d'un système déjà connu, mais baptisé ici du nom de leur propriétaire, L. Cerrano, servent à la calcination d'une pierre à chaux (calcaire saccharoïde) extraite à 22 kilomètres de Cordoba, à Malagueño, non loin de la Sierra Chica. Le long de la petite voie ferrée qui relie le centre d'extraction à l'usine[1], au kilomètre 2, on a construit cinq autres fours dont deux d'un type plus ancien; un autre se trouve au kilomètre 4. Une locomobile de MM. Maspoli et Chiesa, de Rosario, de la force de huit chevaux, sert à actionner deux roues circulaires, destinées à couper les longues bûches d'algarrobe venues du Rio Segundo. Ce combustible, d'un emploi presqu'exclusif dans les usines, remplace la houille européenne qui ne peut venir qu'à grands frais dans ces régions éloignées[2]... L'heureux propriétaire des terrains stériles où ont été découvertes les carrières de Malagueño s'est vu enrichir presque subitement. La production journalière, qui s'élève à 600 tonnes environ, est en effet grevée d'une redevance de 0.50 $ par tonne extraite, payée au possesseur du sol. Le transport de ladite tonne jusqu'à Cordoba

1. Construite par la Société des Batignolles.

2. L'algarrobe du Rio Segundo valait, en 1889, 10 $ m/n la tonne. Le prix de ce combustible est évidemment variable puisque, à Esperanza, on le cotait au même moment 6 $.

Les deux fours de Cordoba consomment environ 100 tonnes d'algarrobe par jour.

coûte 2 $ 50 et l'entrepreneur chargé de l'extraction prélève une somme de 1 $ 20 pour cette même quantité. Ces chiffres, qui m'ont été fournis par un des employés de la petite ligne de Malagueño, font ressortir l'importance de cette industrie à Cordoba.

..... Cette ville possède encore la fabrique de carreaux en ciment comprimé de M. de Bèze, les usines à chaux de MM. José Fransceschi et Cie, et les usines à plâtre de MM. Mattheo Righetti et Cie et de M. Henri Nelson, quelques moulins, les vermicelleries General Pàz et Zavalia, la fabrique de galettes « La Central » de MM. G. Olive et Cie et la brasserie Colson.

..... Le soir, à 9 heures, je prends place dans un wagon dormitorio du « Central Argentin ». A peine installé, une dame fait irruption avec une légion d'enfants. Certes, « Il est beau

L'enfant avec son doux sourire. »

gracieux est aussi son babil qu'un rien inquiète ; mais enfin, la perspective de passer toute une nuit au milieu de ces bambins surexcités n'a rien de bien réjouissant et me fait fuir. Je vais m'installer dans un des wagons suivants. Le train part, je me couche. Mais il était écrit qu'ayant évité Charybde, je devais tomber dans Scylla. Je rêvassais, attendant le sommeil, quand, au lit qui est à mes pieds, un brave curé tire de sa sou-

tane une vilaine pipe et se met à fumer. Combien de temps ai-je vu, dans la nuée suffocante, la petite tonsure de ce diable d'homme éclairée par les lueurs intermittentes de son affreux calumet ?

. . . . . .

Rosario. — Dans les bureaux de « *La Platense* » on m'apprend que le bateau dont le départ pour le Paraguay avait été annoncé est retenu à Buenos-Ayres, par une avarie survenue à sa machine. Tous mes projets sont dérangés et il me faut attendre le départ dans cette ville peu attrayante. L'employé, qui voit mon ennui, me conseille de partir pour Santa-Fé, de visiter cette ville et de revenir à Parana attendre des jours meilleurs.

.....Une heure après, sur le bateau des rivières où je me suis embarqué, je jouis du panorama de la ville. Je revois ainsi les usines du bord du Rio, les moulins, les docks, les quais devant lequels sont amarrés de grands steamers. Tout ce qui donne de l'animation à Rosario, tout ce qui seul peut motiver une visite dans cette ville si utilitaire.

La Falaise se continue pendant bien longtemps encore, profilant dans le ciel une ligne invariablement droite. A tribord défilent, nombreuses, de petites îles basses, couvertes d'une herbe épaisse, au-dessus de laquelle des arbres « petiots » étendent leur feuillage éploré. Jusqu'au soir ce décor

sera le même et quelle que soit l'heure où on le revoit, il paraît toujours tel, comme si le navire, pendant votre absence, avait été arrêté dans sa marche par quelque cause fortuite.

A l'heure du repas, une longue table réunit les nombreux passagers du bord. Le service laisse bien à désirer sur ces bateaux anglais. Les nombreuses taches de la nappe témoignent d'une façon trop ostensible d'un service exagéré : des solutions de continuité semblent implorer un remplacement devenu nécessaire.

.....A mes côtés, un homme maussade, que sa femme toute confuse peut à peine arriver à calmer, peste contre la domestique que ses exigences exaspèrent. *He pagado*, *Mozo*, *he pagado*. Il a payé, le rustre, et cette phrase lui paraît aussi péremptoire que le *Sans dot* à Harpagon. Non loin, un bambin mutiné, en signe de rébellion, tout comme un janissaire, renverse son écuelle remplie de ce *puchero* [1] trop vanté. Devant moi, une jeune

1. La marmite où s'élabore le puchero fait songer à des usages que nos pères ont connus, il y a quelque cinquante ans. A cette époque, moyennant une somme très minime, on était autorisé, chez certains charcutiers, à lancer une longue fourchette dans un liquide trouble où se trouvaient en suspension les corps les plus invraisemblables. Le pêcheur improvisé était heureux quand son trident d'un nouveau genre avait piqué une côtelette ; son visage, hélas ! se rembrunissait à la vue d'une simple carotte !

Que de corps hétérogènes on pourrait extraire du brouet argentin : viande mal préparée, épis de maïs chargés de leurs

porteña [1], les coudes allongés sur la table, manie de ses doigts déliés un long *palito* [2], et me regarde crûment. Involontairement, par le simple mécanisme de cette loi mystérieuse de l'association des idées, je me rappelle le vieux Schopenhauer, qui, peu gracieux, compare les femmes aux singes sacrés de Benarès, à qui tout est permis. Quel laisser aller! Quel oubli des lois les plus élémentaires du savoir-vivre.

.....Le soir, nous arrivons à Parana. Des voyageurs vont et viennent du ponton au navire, effarés, par le remue-ménage de ce débarquement nocturne.

Au jour. — Nous sommes sur la route de Santa-Fé, située de l'autre côté du fleuve, en face de Parana. Ce mot « route » a un sens tout intentionnel, car il ne s'agit pas de traverser le Rio comme le ferait par exemple un bac de nos ri-

graines, pommes de terre, carottes, etc., que sais-je! Toute la faune, toute la flore du pays! — La feijoada, si vantée à Rio, faite avec de la carne secca et des feijoës ou des haricots noirs, est une édition brésilienne de notre antique et « divin » cassoulet.

1. Pedro de Mendoza donna, en 1535, à l'emplacement de la future capitale fédérale le nom de Puerto Santa Maria de Buenos-Ayres, bien qu'il n'existe en cet endroit aucune anfractuosité de la côte qui puisse justifier l'emploi de cette dénomination géographique. L'expression de *porteño*, au féminin *porteña,* rappelle l'ancienne erreur du conquérant espagnol et veut dire « gens de port ».

2. Cure-dents d'un usage aussi général qu'abusif dans la République Argentine.

vières, mais de serpenter pendant des heures interminables (la distance entre Parana et Santa-Fé est de 20 kilomètres) au milieu d'un dédale d'arroyos qui se coupent et s'enchevêtrent dans toutes les directions. Le navire suit les berges à quelques mètres seulement et le remous qu'il produit, délayant cette terre d'humus et d'argile, occasionne un long sillage de boue. Des poissons égarés sur ces rives sont laissés à découvert et, longtemps encore, nous les voyons s'agiter d'une façon désespérée. Les oiseaux ne sont pas non plus enchantés de la venue de ce monstre fumant qui les effraye. De gros oiseaux de proie, des « charognards », s'envolent, de leur vol lourd et pesant, les pattes tombantes, le cou affaissé, vers des lieux plus tranquilles... Des mâts, émergeant derrière une île, nous indiquent la proximité de Colastine, le port de Santa-Fé, relié à cette ville par un chemin de fer de 12 kilomètres. Une heure après, le navire est à quai.

. . . . . .

Peu de choses à dire de Santa-Fé. Son âge respectable a pu seul lui conserver son titre de capitale de Province, malgré les revendications de sa redoutable rivale, Rosario. Des efforts sont faits pour lui infuser un nouveau sang. Le gouverneur Galvez verra-t-il ses projets couronnés de succès ?

.....Quelques heures après mon arrivée, je me

décide à prendre le chemin de fer des colonies du Nord de Santa-Fé, las de visiter des villes qui toujours se ressemblent. Je vais à Esperanza, nouvelle capitale de ces riches colonies qui ont fait donner à la province de Santa-Fé tout entière le surnom de « Grenier d'abondance de la République » (1er janvier 1884)[1].

.....Au Rio-Salado, arrêt forcé. Une crue subite a culbuté le pont et il nous faut passer le fleuve dans un bac à traille. Tout autour de nous la campagne est submergée. Un silence de mort règne sur tout et ce spectacle a quelque chose de poignant et de profondément navrant. Seuls, des oiseaux aquatiques volent effarés sur leur domaine agrandi.

Près des piles du pont, se tiennent dans une barque plusieurs ingénieurs, entre autres M. S... de notre Ecole des ponts-et-chaussées, en ce moment au service de la Compagnie de Fives-Lille. Ils se concertent pour trouver la solution du prompt rétablissement de la circulation, si fâcheusement interrompue à cette époque de l'année[2].

Le transbordement opéré, un train, sur l'autre rive nous emmène dans la direction d'Esperanza.

1. Ce pays, malheureusement, est souvent ravagé par les sauterelles.

2. Dont le premier tronçon a été inauguré le 1er janvier 1885. Cette ligne appartient actuellement à une compagnie française.

La campagne se dépouille, peu à peu, de l'aspect sauvage et broussailleux qu'elle avait aux bords du Rio-Salado. A la forêt naine, ont succédé de beaux champs de blé et de lin, prouvant ainsi combien ont été grands les efforts des premiers habitants des colonies de Santa-Fé.

.....Vers une heure, le train arrive à Esperanza. Un tramway est stationné près de la gare. Son automédon, heureux de conduire un voyageur qui enfin lui arrive, lance ses chevaux, à bride abattue, dans la direction de la ville.

. . . . . .

..... Esperanza, fondée en 1856 par Aaron Castellanos, est devenue peu à peu un centre très important, jusqu'au moment où le titre glorieux de capitale est venu lui assigner le premier rang parmi les colonies de la province. Une succursale de la Banque de la Province y a été établie et plusieurs journaux y sont imprimés.

.....Sur la place principale, la vaste façade d'un monument, la Mairie, donne à ce pueblo un air un tantinet important. L'église est située sur un des autres côtés. Au centre, se trouve un square bordé de jolis arbres, de Paraisos (arbres du Paradis).

.....Huit moulins, dont sept à vapeur et un mû par une chute d'eau (ce dernier ne travaille plus), ont été installés non loin de cette villette, ainsi qu'une fabrique d'huile de lin, une briquet-

terie, un atelier de réparation de machines et de construction de charrues.

..... Le moulin d'un de nos compatriotes, M. Seigle, nom prédestiné pour un meunier, se trouve près de la voie ferrée, et un embranchement le relie avec elle. Le blé trituré est celui que le pays produit en si grande quantité. Quant à la farine obtenue, elle est consommée dans les colonies et autres parties de la province de Santa-Fé... Une belle machine du type Corliss, de la force de quatre-vingts chevaux, construite en France, sert à faire mouvoir des moulins Wegmann, de Zurich, à rouleaux de porcelaine et de fonte polie. Une chaudière Ménard (de Vienne en France) produit la vapeur nécessaire à cet important établissement. On utilise, comme combustible, le son, ici sans valeur, ainsi que les bois d'algarrobe et de nãndubay. Ce dernier, dont le coût est plus élevé, est cependant préféré, à cause de son pouvoir calorifique plus élevé (1/3 environ). L'éclairage de cette minoterie, dont l'installation toute moderne fait honneur à celui qui l'a conçue et dirigée, est fourni par des lampes à incandescence.

.....M. Pittier, de nationalité suisse, est aussi propriétaire d'un moulin de quelque importance. Une machine de quatre-vingts chevaux, à condensation, construite par la maison Piguet, de Lyon, donne la force motrice à six paires de meules

et à trois moulins à cylindres, système Wegmann (50 à 55 chevaux sont seuls utilisés, six à sept chevaux par paire de meules). La chaudière à vapeur, d'une longueur de près de 10 mètres, sort des ateliers du même constructeur. Le combustible est encore, comme dans l'usine de M. Seigle, le son et les bois du pays.

..... Dans un autre établissement, une vermicellerie, un moulin sert à transformer le blé dur du pays en farine et en semoule. Deux presses hydrauliques, pour le filage de la pâte, et un moulin servant de mélangeur, sont mus par la machine de l'usine, d'une force de douze chevaux. Des séchoirs, chauffés à l'algarrobe, parfaitement installés, servent à la dessiccation lente du macaroni et des pâtes, dont la consommation dans les colonies est d'une certaine importance.

..... Dans les ateliers et la fonderie de M. Schneider, on répare les outils des minoteries de la région et il s'y construit aussi quelques machines agricoles.

..... *Dimanche matin.* — Le village prend un peu d'animation. De nombreuses voitures, rangées aux abords de l'église, ont amené aux Saints Offices les colons des environs, venus aussi pour faire dans les magasins les provisions de la semaine. Tous, revêtus de leurs costumes de fête, vont joyeux, heureux de ce jour de repos qu'ils ont bien gagné.

..... Le soir, je suis de retour à Santa-Fé, enchanté de cette excursion faite à ce pueblo intéressant d'Esperanza.

..... Le lendemain, un petit vapeur m'amène à Parana. Après avoir retenu une chambre à « l'Hôtel-Argentin » sur les bords du fleuve — précaution utile car le *San Martin* est annoncé pour la nuit suivante — je vais en ville pour utiliser les loisirs que me donne cette journée d'attente. C'est d'ailleurs chose facile. Un tramway part du quai, remonte une route qui serpente sur les flancs de la Falaise[1], et fait le tour de la ville pour revenir au point de départ.

. . . . . .

.....*Parana.* — Capitale de la province d'Entrerios — est d'une fondation relativement récente (1730). Sa situation sur les bords du Parana est vraiment privilégiée. Une ligne de chemin de fer l'a reliée, en 1888, avec Conception del Uruguay, située sur les fleuves du même nom, traversant ainsi en son milieu la « Mésopotamie argentine ».

Cette ville, escale pour les vapeurs qui vont au Paraguay, fait un commerce assez important. Elle est d'ailleurs située dans une région riche en carrières, et, de nombreux fours à chaux, dits Cer-

1. La Falaise a une hauteur de 40 mètres en cet endroit. Quant au Rio, il a, un peu au-dessous de Parana, une largeur de près de 3 kilomètres.

rano, ont été construits non loin des rives du fleuve. Dans les environs, et cela est vrai aussi pour différents endroits de la province, la culture de la vigne a été tentée, donnant à ses initiateurs les meilleurs résultats.

..... Rentré à l'hôtel, je me fais conduire à la chambre que j'ai retenue le matin. Mon Dieu, quel attirail ! Un des deux lits — car la servante m'apprend, un peu tardivement peut-être, que j'aurai un compagnon pour cette nuit — est littéralement couvert d'engins de chasse et de guerre : fusils, cartouchières, couteaux, poignards, revolvers, etc. Je crois à l'arrivée de quelque Tartarin sur ces rives lointaines, quand, heureusement, le propriétaire de toutes ces armes entre et me donne quelques explications. Envoyé par une maison importante de Buenos-Ayres, une « casa introductora », pour étudier dans le Chaco le tracé d'une ligne de chemin de fer, il pense devoir se prémunir ainsi contre les éventualités d'une dangereuse expédition. Il se rend à Resistencia, capitale du Chaco, et un piquet de soldats argentins l'accompagnent dans sa périlleuse mission.

Que faire dans une salle d'auberge pendant toute une soirée ? Nous nous décidons, mon nouveau compagnon et moi, à arpenter le quai, en attendant l'arrivée possible du bateau. Mais il nous fallait compter avec les retards toujours probables dans un pays où l'exactitude n'est pas la politesse

des compagnies de transport. Fatigués d'espérer et de scruter en vain l'obscurité profonde, nous allons, sur un lit d'un moelleux discutable, passer les heures qui doivent précéder notre embarquement.

Rien ne doit surprendre dans ce pays où l'étonnement semble l'état morbide d'un esprit inquiet. Rien n'est plus utile que de posséder, à un haut degré, cette vertu évangélique de la patience, qualité première d'une bonne sociabilité..... A peine le ciel commençait-il à se colorer des premiers feux de l'aurore que nous étions debout, mon camarade et moi. J'ajouterai même que nous étions courroucés contre l'aubergiste qui avait oublié de nous réveiller à l'heure prescrite. Sur la foi des traités, persuadés du dire de l'employé de la Compagnie, qui constamment nous annonçait l'arrivée prochaine du bateau, nous nous installons sur le ponton d'embarquement. Mais toujours pas de bateau ! Je tire de ma valise une ligne et me mets à pêcher. Les poissons sont nombreux dans le Rio, et je recommande fort aux voyageurs, qui doivent attendre aux escales du Parana, d'emporter avec eux une ligne semblable en tous points à la « palangrotte » qui procure aux « bons Marseillais » des bouillabaisses si succulentes. Cette occupation saine et philosophique n'est pas ici un leurre et le temps passe vite à taquiner les poissons goulus de cette eau vaseuse..... Hélas ! le soleil

était déjà haut sur l'horizon quand le *San Martin* vint lentement s'arrêter, non loin du môle, où j'étais ainsi occupé à utiliser des loisirs forcés..... Quelques minutes après, nous étions à bord.

. . . . . .

..... Le *San Martin* est un des navires les plus confortables de « la Platense Flotilla Company Limited [1] ». Cette dénomination indique surabondamment que cette compagnie est en ce moment dans la possession des Anglais [2]. Ces pseudo-Asiatiques, d'un genre non classé encore, possèdent des qualités bien précieuses pour ce pays. D'abord, ils voient clair dans leurs petites affaires et ne sont pas gens à s'attarder dans des opérations qui leur rapporteraient autre chose que du profit. Ils ont une prédilection toute spéciale pour s'occuper de la construction ou de l'exploitation, souvent bien défectueuse entre leurs mains, des voies de communication. Telle l'araignée tisse sa toile pour s'emparer d'une proie, telle la « Noble Albion » s'empare d'une façon patiente et lente d'un immense pays, en le cou-

1. Les navires de la Platense ont été construits à Glascow, en Angleterre.

2. Que de « Company Limited » dans ce pays ! Les Anglais encourent à l'heure actuelle une responsabilité qu'ils devraient pourtant songer à limiter aussi : c'est celle qui résulte de l'indigne comédie qu'ils jouent en Égypte depuis l'époque où ils sont venus renouveler devant Alexandrie le triste fait d'armes de Copenhague (1er septembre 1807).

vrant d'immenses artères qui seront siennes. A l'heure actuelle, les Anglais sont en possession de la plus grande partie du réseau des voies ferrées de l'Argentine, des lignes de tramway de Rio-de-Janeiro, de Buenos-Ayres et autres villes de l'Amérique du Sud. La Compagnie *La Platense*, fondée par un Français, est aussi tombée entre leurs mains. Ils viennent d'acheter, à l'Assomption, la ligne de tramways allant à la villa Morra, ainsi que la ligne de chemin de fer qui part de cette ville pour aller à Villa-Rica et, sous peu, à Villa Encuarnacion, sur le Haut-Parana[1]. Cet accaparement est une œuvre grosse de conséquences et digne, au plus haut point, de la préoccupation des hommes d'Etat argentins[2].

1. Et l'on parle, en Amérique, du péril chinois!

2. L'Angleterre vient d'être prise encore une fois — juillet 1895 — en flagrant délit de maraude. On lit, dans le *Temps* du 7 août, l'information suivante aux « Nouvelles de l'étranger » : « On avait pu se demander quel intérêt le gou-
» vernement anglais avait eu à prendre possession de la
» petite île de la Trinidad, qui porte le même nom que la
» grande colonie anglaise des Antilles, mais ne représente
» qu'un amas de rochers inhabités, situés à environ 300
» milles de la côte brésilienne. Le but de cette mainmise
» sur l'île en question, dont le gouvernement brésilien
» revendique d'ailleurs la propriété, est aujourd'hui connu.

» Une note d'un journal anglais, l'*Electrical Review*,
» annonce, en effet, que, suivant un télégramme daté du
» 26 juillet de Rio-de-Janeiro, une protestation a été faite
» contre l'atterrissage à l'île de la Trinidad d'un câble di-

..... *Au repas.* — Il faut bien en parler, ce moment étant le seul où tous les passagers se trouvent réunis. Mes voisins parlent la « Castille », Des bribes de conversation, entendues par instant, me prouvent cependant que des compatriotes sont à bord. Bientôt après, j'ai le plaisir de lier connaissance avec la petite société française du bord. Le père R..., supérieur des Lazaristes de la République argentine et du Paraguay, se rend à l'Assomption. M. D..., va à Monte-Claro (Chaco) prendre la direction d'une colonie en formation. M. B..., ingénieur de notre Ecole polytechnique, rejoint un poste nouveau à Corrientès. M. B. . ., négociant, est en tournée d'affaires dans ce pays.

..... *A quatre heures, départ pour le Paraguay.* — Une heure après, nous sommes au milieu des îles du Parana, toujours basses, toujours couvertes de cette végétation pleurarde qui m'avait tant désillusionné à mon départ de Rosario.

» rect entre la République Argentine et, cela va de soi, l'An-
» gleterre.

» Ainsi, le gouvernement anglais ne recule pas devant un
» conflit international, dans le seul but de favoriser l'éta-
» blissement d'un câble anglais qui placerait sous son con-
» trôle une partie du trafic télégraphique de l'Amérique
» du Sud.

» Ce fait démontre, une fois de plus, l'intérêt considérable
» que le gouvernement anglais attache à l'établissement,
» sur tous les points du globe, de lignes sous-marines an-
» glaises, qui sont pour lui les puissants instruments d'in-
» formation et d'influence que l'on sait. »

Le navire suit une route sinueuse, évitant de nombreux bancs de sable qui émergent en bien des endroits et qui ne sont pas sans offrir quelque danger pour la navigation. Cette précision dans la manœuvre est une chose absolument admirable, et bien souvent je me suis demandé comment le pilote [1] pouvait, la nuit, se diriger au milieu de ces écueils invisibles, sans point de repaire, dans une obscurité si profonde. Dans sa marche, le navire s'approche quelquefois des côtes, laissant le fleuve d'un seul côté. Le spectacle gagne alors en grandeur et l'on est frappé d'étonnement par l'immensité de cette nappe d'eau, par cette vue nouvelle d'une mer qui semble couler. Mais ces moments sont rares qui viennent rompre la monotonie du décor que le voyageur a devant les yeux, et les jours vont se succéder jusqu'à Corrientès toujours semblables, toujours dénués d'imprévu.

La vie du bord se ressent de la vague impression laissée par cette vision qui étonne, mais n'émeut pas. Le soir, les salons brillamment éclairés à la lumière électrique prennent un semblant d'animation. On joue beaucoup au baccara à bord de ces bateaux du Parana, et souvent jus-

1. Il y a deux pilotes à bord de ces bateaux. Ce sont généralement des Italiens, et leurs appointements sont de 230 $ m/n par mois. Le mécanicien touche 250 $ m/n et le capitaine en premier 175 piastres or.

qu'à des heures indues. Les dilettantes, eux, se groupent près du piano, pour écouter les chansons de quelque amateur complaisant. Une d'elles avait le don d'amener dans l'auditoire la plus grande hilarité. Je me la fis traduire par l'un de nous — un fort en thème. — Il m'expliqua qu'il s'agissait d'une belle, de ses atours et de ses prétentions. Combien je me pris alors à regretter de ne pouvoir saisir les subtilités d'une langue qui permet, à aussi peu de frais, d'être si spirituel!

. . . . . Les stations sont nombreuses, mais le temps manque pour les visiter [1]. Dans la province d'Entrerios, La Paz mérite seule d'être citée. Toutefois, avant d'y arriver, nous apercevons sur les rives du fleuve, à Santa-Elena, l'importante usine de conserves de viandes du docteur Kimmerich. Cet industriel, ancien professeur à la Faculté de médecine de Montevideo, gendre de M. Gilbert, le créateur, en 1865, de l'usine bien connue de Fray-Bentos, dans l'Uruguay « Liebigs Extract of Meat » Company Limited fonda en 1881, avec le concours de négociants, la plupart belges et anversois, cet important établissement. En 1887, l'usine produisait déjà 72,000 kilog. d'extraits de

1. Voici les noms des stations depuis Saint-Nicolas jusqu'à l'Assomption : Saint-Nicolas, Rosario, Diamante, Parana, Santa-Fé, Cayasta, Helvecia, San-Javier, La Paz, Esquina, Malabrigo, Goya, Bella Vista, Puerto o Campo, Empedrado, Puerto Juarez Celman, Corrientes, Humaïta, Villa Pilar, Formosa, l'Assomption.

viande (sirupeux et liquides), 50,000 kilog. de peptone et 8,500 kilog. de tasajo, etc. [1].

Goya et Bellavista se trouvent dans la province de Corrientès; Puerto O Campo, dans la province de Santa-Fé, est un centre important. Une colonie française fut créée, en 1876, mais elle ne réussit pas et les capitaux dont elle disposait furent vite engloutis. Depuis, dans cette colonie dite O Campo, du nom d'une famille bien connue dans l'Argentine, une usine à sucre a été construite par deux français, MM. Andrieu et Barraud. Ici encore le matériel sort des ateliers de nos constructeurs.

. . . . . .

Corrientès, située à l'extrémité de la province du même nom et à une dizaine de lieues du confluent des rios Parana et Paraguay, est la seule ville importante de cette partie du nord de l'Argentine. Nous y mouillons à l'aube. . . Des navires sont à l'ancre, autour de nous. Quelques-uns font le service du Haut-Parana jusqu'à Posadas, la capitale des Missions. Un petit vapeur, accosté au quai, sifflotte de temps en temps pour appeler les voyageurs en retard. C'est le *Vaporcito*, qui va à Resistencia.

En cet endroit, le Parana justifie entièrement son nom guarani — semblable à la mer. — C'est à peine, en effet, si on peut apercevoir les arbres

1. Latzina. Doc. cit.

de l'autre côté du fleuve qui, vus à une telle distance, semblent former des îles au milieu d'une nappe infinie. Le phénomène du mirage est pour ainsi dire constant dans ces régions et souvent, depuis Parana, nous avions cru apercevoir le Rio se prolongeant bien loin, dans une direction où il ne pouvait pas être.

. . . . . .

Quelques heures après, nous entrons dans le rio Paraguay. Ce fleuve, qui prend naissance à la ligne de partage des bassins de l'Amazone et du Parana, coule dans une direction nord-sud, séparant pendant une grande partie de son parcours la République Argentine du Paraguay. Deux affluents, venus de l'ouest, des massifs montagneux qui forment comme une sorte d'épine dorsale à toute l'Amérique, se jettent dans ce fleuve entre son embouchure dans le rio Parana et la ville de l'Assomption. Ce sont les rios Bermejo et Pilcomayo.

Ce n'est plus l'immensité du Parana, aux flots jaunâtres, aux rives boisées, basses et lointaines, aux éternels bañados. Tout ici prend en quelque sorte un caractère d'intimité. Les berges sont à peu de distance de nous, couvertes d'une riche végétation tropicale. Elles se distinguent fort bien des deux côtés et le *San Martin*, n'ayant plus à éviter les bancs de sable qui se feront de plus en plus rares, file au milieu du fleuve.

A gauche, nous longeons le mystérieux Chaco, vaste quadrilatère dont les rives du Parana forment un des côtés. Cet immense territoire inexploré voit, de jour en jour, ses limites reculer devant le flot montant d'une émigration toujours croissante. Il s'étend jusqu'aux limites de la Bolivie, au nord, et touche aux provinces argentines de Jujuy, Salta, Santiago del Estero et de Santa-Fé. Déjà les rives du Parana se couvrent de colonies où a été introduite la culture de la canne à sucre : O Campo, Tacuarendi, Las Toscas, Resistencia, Formosa, colonie récente de Monte-Claro. Une ligne de chemin de fer, avec garantie d'intérêt, est projetée, qui partira de Reconquista (prolongation de la ligne de Santa-Fé) pour aboutir à Villa-Formosa, capitale du Gouvernement du même nom. De Resistencia, deux voies ferrées traverseront le Chaco du S.-E. au N.-E. pour venir rejoindre l'une, la ligne de Tucuman à Jujuy, et l'autre, la ligne qui partant de Salta se dirigera vers la Bolivie.

Ce vaste pays renferme d'immenses régions où les palmeraies[1] alternent avec les algarrobales. Le navire passe souvent à quelques mètres seulement des berges et c'est avec peine que le regard peut fouiller ces bois, qui semblent voués à une éternelle nuit. Tous les arbres cherchent à se sur-

1. Cartes du Docteur Martin de Moussy.

passer, se pressant, se serrant, s'entrechoquant même. Ce fouillis, ce chaos indescriptible, peut ainsi paraître privé d'habitants. Il n'en est rien. Sans compter les Indiens, réfractaires à toute civilisation, qui vivent errants, sans gîte, dans ces forêts, des animaux féroces: jaguars, pumas, chats-tigres, etc., sont plus encore que les premiers les rois de cette nature sauvage..... Un jacare! Aussitôt les passagers vont sur le pont pour contempler le saurien, étendu sur la berge, le cou en l'air, d'une immobilité parfaite. Il nous regarde avec des yeux vitreux et ne semble nullement s'effaroucher du remous dont les dernières risées viennent le caresser. Une fusillade nourrie le salue, mais c'est lentement qu'il se glisse dans l'eau, avec une nonchalance qui exaspère les tireurs du bord. Ces crocodiles (*alligator sclerops*), moins redoutables que leurs congénères de l'Amazone, sont très nombreux sur les rives du Rio Paraguay [1], et c'est une des plus grandes distractions

1. « Henri Rochefort fils et moi, nous nous sommes » baignés dans le Cuxipo, près de Cuyaba, à quelques » brasses d'un grand crocodile qui nous regardait fort tran- » quillement : son impassibilité finit même par nous vexer » profondément, et nous lui jetâmes en guise de provoca- » tion quelques pierres qui, du reste, ne troublèrent nul- » lement sa quiétude ; mais quand il nous vit regagner la » berge pour quérir une arme un peu plus sérieuse que les » cailloux, il glissa prudemment entre deux eaux et nous ne » le revîmes plus. » *Le Paraguay,* par le Docteur de Bourgade de la Dardye.

du voyage que de les voir étendus sur le sable, « lézardant » au soleil, essuyer le feu de chasseurs souvent bien maladroits. Il est vrai de dire, pour la justification de ces derniers, que cet animal est fort difficile à tirer et sa peau souvent à l'abri des balles.

. . . . . .

A la fin du jour, le *San Martin* est mouillé devant Humaïta. Au-dessus de la falaise, une église en ruines s'impose à la vue, fantastique par cette nuit qui vient, comme un de ces dessins de vieux burg qu'Hugo nous a laissés. A la partie supérieure, un drapeau paraguayen se fripe de mille plis, au gré de la brise qui souffle en ce moment. C'est avec une émotion profonde, avec ce tressaillement intérieur produit par l'évocation des grandes choses, que je revois ainsi, après quelques mois passés loin de mon pays, ce glorieux emblême[1]. Qu'il est fort et vif en nous ce sentiment de la patrie, puisque subitement, à la vue longtemps ravie de son symbole, les battements du cœur s'accélèrent et les yeux se couvrent de larmes !

A la suite de la guerre de la Triple-Alliance, Humaïta a reçu le surnom glorieux de « Sébastopol du Paraguay ». Les soldats du dernier des Lopez se souvinrent de l'engagement moral que

1. Les couleurs paraguayennes sont semblables aux nôtres, mais leur direction est perpendiculaire à la hampe.

leur patrie avait contracté en adoptant les couleurs de notre drapeau, et le grand souffle de patriotisme qui anima les armées de la Révolution, les inspirant à leur tour, en fit des héros. La défense du Paraguay, de 1864 à 1870, peut passer pour une des plus belles pages de l'histoire du Monde et certains des actes de valeur de ses enfants ne le cèdent en rien à ceux que l'histoire romaine nous a légués. La plupart de ses défenseurs périrent[1]

1. « Le Paraguay, vous le savez, Messieurs, après la lutte » gigantesque qu'il a soutenue pour la défense de son sol, » est resté converti en une montagne de ruines, couverte » sous le lugubre manteau de la désolation et de la misère; » et, que l'on ne dise pas que c'est là de la pure rhétorique, » mais bien la vérité dans toute sa nudité, puisque tous les » éléments d'agriculture avaient disparu et que les familles, » qui manquaient de tout, erraient d'un côté et d'autre, à » tel point que les poètes présageaient dans de lugubres » strophes la dispersion du Paraguay comme nation libre » et indépendante. » Discours du colonel J.-C. Centurion, ministre des relations extérieures du Paraguay, le 25 novembre 1889, à la distribution des récompenses de l'exposition de Barcelone.

M. L. Forgues, dans son voyage au Paraguay (1872-1873), dépeint, dans les termes suivants, l'état de délabrement dans lequel se trouvait l'armée paraguayenne après cette terrible guerre : « D'un million trois cent mille habitants » environ auxquels on évaluait la population du Paraguay » au début de la guerre, on compte qu'il reste à peu près » deux cent à deux cent cinquante mille âmes; ce sont des » femmes et des enfants, car les hommes sont tous morts, » et le peu qu'on en rencontre ont presque tous immigré » dans le pays depuis la guerre. L'armée nationale qui était » environ de soixante mille hommes au moment des hosti-

et le Paraguay ne fut plus, « il y a vingt ans, que » le squelette d'un géant et le tombeau de l'hé- » roïsme [1]. »

..... Humaïta est le premier centre important que l'on rencontre, quand on vient du Sud, dans le Rio Paraguay. Une ligne de chemin de fer, projetée en ce moment, partira de cette ville pour remonter au nord, en longeant les rives du Rio jusqu'à l'Assomption, et desservant Villa del Pilar, Villa Franca, Villa Oliva et Villeta.

Cette côte du Rio Paraguay est d'une extrême fertilité. Le maïs, le manioc, les patates et les oranges sont dans ce pays la base de la nourriture journalière. Certaines cultures plus rémunératrices, comme celle des primeurs (pour l'approvisionnement de l'Assomption et de Buenos-Ayres, au moyen des navires de la Platense), de la vigne, de la canne à sucre, du tabac et même du café, ont donné des résultats très encourageants.

..... La nuit est complètement venue lorsque le *San Martin* quitte Humaïta. Peu d'instants après, causant sur le pont, nous eûmes le curieux spectacle d'une nuée d'insectes phosphorescents

» lités n'est plus aujourd'hui que de deux cent cinquante » malheureux enfants de quinze à seize ans, revêtus d'uni- » formes de rebut de notre garde nationale de 1870-1871. » « Le Paraguay », fragments de journal et de correspondance. *Le Tour du Monde*, 1874, 1er semestre, p. 398.

1. Paroles de M. Richard Mendes Gonçalves, consul du Portugal à l'Assomption.

sillonnant l'air dans toutes les directions. La forêt semblait étinceler par l'effet des zigzags de ces mille lucioles.

La colonie de Puerto Bermejo est située non loin de l'embouchure du fleuve du même nom (*Bermejo*-Vermeil). Elle compte actuellement 600 habitants. Le navire fait ensuite escale à Villa del Pilar et à Villa Formosa. Cette dernière est la capitale d'une colonie, d'une superficie de 30,000 hectares, divisée en lots de 100 hectares chacun (fondée en 1881). La population, qui était de 440 habitants en 1878, de 510 en 1883, s'élevait en 1888 à 800. Deux distilleries et une scierie travaillant les bois si estimés de la contrée ont été installées par des Français.

. . . . . .

..... *A Angostura.* — Le Rio étant très bas à cette époque de l'année, il nous faut quitter le *San Martin* pour prendre un petit vapeur qui nous mènera à l'Assomption. Le « Pauvre » souffle et s'époumonne sans nous faire beaucoup avancer, et cette partie du voyage paraît désespérément longue [1].

..... Villeta est un centre assez important et,

1. « D'Angostura à l'Assomption, la navigation est assez » difficile, car le courant atteint quelquefois une vitesse de » 3 à 4 milles dans certaines passes. » (Garnault, doc. cit.) Le lit du fleuve a une largeur de 80 mètres environ en cet endroit.

tous les ans, les navires de la « Platense » qui s'y arrêtent embarquent de nombreux paniers d'oranges à destination de Buenos-Ayres. En face de ce pueblo, sur la côte argentine, au Chaco, a été fondée récemment la colonie de Monte-Claro, que j'aurai l'occasion de visiter quelques jours après.

Le cône pointu du *Cerro de Lombaré*[1] se distingue enfin au-dessus des rives élevées du Rio, annonçant la proximité de la capitale du Paraguay. A gauche, nous passons devant l'embouchure d'un des bras du Pilcomayo (*Piscú Mayú*, Rivière des Oiseaux). Un petit vapeur est accosté à la rive, devant les quelques maisons qui composent actuellement la colonie que le Gouvernement argentin a l'intention de créer en cet endroit.

Le Pilcomayo, qui sert de limite entre le Chaco argentin et le Chaco paraguayen, prend naissance sur les plateaux de la Bolivie. Son cours est encore à peu près inconnu, malgré les explorations dont il a été l'objet. Une d'elles l'a rendu tristement célèbre. C'est en effet sur ses rives, dans un endroit situé près de Cavayú-Repoti, qu'est mort le 27 avril 1882[2], assassiné par les Indiens Tobas,

1. Nom d'un chef indien qui défendit le Paraguay, en 1528, lors de l'arrivée des premiers conquérants espagnols.

2. D'après M. Thouar. (A la recherche des restes de la mission Crevaux, *Tour du Monde*, 1884, 2e sem., p. 229 et 230.)

un médecin de notre marine, le docteur Crevaux. Revenu en Amérique après sa belle exploration de l'Orénoque, il voulut remonter le Rio Paraguay et redescendre dans le bassin de l'Amazone par un des affluents de sa rive droite, le Tapajos ou le Xingú. Les circonstances n'étant pas encore favorables à ce voyage, Crevaux résolut d'explorer le Pilcomayo. L'infortuné y trouva la mort glorieuse des explorateurs, de ces hardis pionniers dont la mission est une des plus saintes qu'il soit dévolu à l'homme d'accomplir[1]. Il avait trente-cinq ans et son nom, qu'il avait déjà rendu célèbre, doit être inscrit au martyrologe de ces grands explorateurs qui renouvellent, à notre époque, « les exploits d'un autre âge ». M. Thouar, qui en 1883, 1885, 1888 parcourut les rives du Pilcomayo, a retrouvé quelques objets ayant appartenu à Crevaux : des dessins, un bordage de bateau, une ombrelle, etc. On peut les voir au Musée Ethnographique du Trocadéro, à Paris. Les explorations récentes de M. Thouar, celles M. Fontana, du major argentin Feilberg et de l'ingénieur Olaf Storm, n'ont pas servi à éclaircir les mystères qui règnent sur ce fleuve. Cependant, on croit qu'il est d'une navigation difficile et que

1. « Le crâne du Docteur Crevaux fut retrouvé cloué sur » un tronc d'arbre, à Yanduca, au mois de décembre 1883, » par des explorateurs boliviens. » (Maréchal, *Histoire contemporaine*, p. 619.)

dans son parcours il se perd au milieu de lagunes presque infranchissables [1].

... . La nuit commence déjà à tomber quand nous apercevons, au haut de la colline, les cyprès du cimetière brésilien [2]. Après avoir évité les estacades en bois construites par Lopez en travers du Rio, le vapeur vient mouiller en face de la

1. L'exploration que devait entreprendre Crevaux promettait d'avoir des résultats considérables. Il est prouvé, en effet, d'après Vivien de Saint-Martin (*Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle*, tome VI, p. 639), que « les branches supérieures de l'Arinos (affluent du Tapajos » ou Rio Preto) communiquent naturellement avec la rivière » de Cuyaba, l'une des sources du Paraguay, et que les » eaux superflues se déversent d'elles-mêmes, et en même » temps, dans les deux bassins. Il n'y a que 60 kilomètres » entre le ruisseau initial de l'Arinos et celui de la rivière » de Cuyaba, et là où ces rivières encore voisines de villa » Diamantina commencent à porter bateau, on va de l'une » à l'autre par un portage de 20 à 22 k. que ne barre aucun » faîte. Ainsi l'on a vu des embarcations, chargées à Santa-» reno, remonter le Tapajos et l'Arinos, traverser le faîte à » l'aide de ce portage, qu'on transformerait aisément en » bief de partage d'un canal, et descendre la rivière Cuyaba, » le Paraguay, le Parana et le Rio de la Plata jusqu'à » Buenos-Ayres. » Tout fait espérer que, dans un avenir indéterminé, la communication directe entre les deux immenses bassins de l'Amazone et du Rio de la Plata pourra se faire en cet endroit de leur faîte de partage.

... Le Tapajos a été exploré pour la dernière fois par Barbosa Rodrigues en 1872. Quant au Xingú, son cours a été déterminé, depuis la mort de Crevaux, par Von den Steinen en 1884 et 1887.

2. La distance de Buenos-Ayres à l'Assomption, par le fleuve, est de 1675 kilomètres.

ville, devant les quais, qui constituent seuls le port de l'Assomption. Quelques instants après, nous sommes à terre.

TROISIÈME PARTIE

AU PARAGUAY

TROISIÈME PARTIE

AU PARAGUAY[1]

A l'Assomption. — Deux jours après mon arrivée, je vais visiter la colonie de Monte-Claro. Partis le matin, M. de B. et moi, dans une barque conduite par deux vigoureux rameurs, nous n'arrivons que le soir à la nuit tombante à destination. Cela manque de luminaire, une colonie du Chaco, et c'est dans une obscurité profonde que nous parvenons à l'habitation du directeur, M. D. J'avouerai que mon étonnement fut extrême, ce soir là, quand nous entrâmes dans ce rancho, d'une construction un peu soignée, il est vrai, mais qui n'était après tout qu'une chaumière[2].

1. D'après le Dr de Bourgade de la Dardye, l'étymologie du mot Paraguay serait la suivante : Para-gua-y — *Eau où se trouvent des taches brillantes.* — *Le Paraguay*, p. 14.

2. Aimable pays ! La veille, Mme D..., attirée au dehors de son habitation par les cris de ses volailles, avait aperçu

Dans une salle à manger meublée à la moderne, une table servie nous attendait qui certes n'eût pas fait mauvaise figure dans une de nos riches habitations françaises. Tout, dans cet intérieur propret, respirait l'aisance et le confortable, et j'étais à me demander quelle bonne fée avait pu présider à l'établissement de tout ce que je voyais. Elle m'apparût bientôt sous les traits de Mme D. qui, comme maîtresse de céans, nous fit l'accueil le plus gracieux. A la fin du repas, une bouteille de vieux vin de France, de derrière les fagots, fut débouchée et je puis affirmer que ce diable de vin, bu ainsi loin de la patrie, dans ce coin reculé du Chaco, fut apprécié par nous.

Le lendemain, de bonne heure, nous partons à cheval visiter la colonie. Cette dernière, de création récente, est, comme son nom l'indique, peu boisée [1]. La superficie est de 32 lieues carrées,

sur le sable un serpent à sonnettes enroulé en spirale et dormant au soleil. Le monstre fut tué et, à en juger par les dimensions de sa queue, il devait être de belle taille !

... Les serpents sont d'ailleurs très nombreux dans cette partie de l'Amérique. M. Mendiondou me fit voir quelques jours après, à la « Recoleta », près de l'Assomption, des bocaux où se trouvaient conservés des serpents de toutes les couleurs. Ces animaux désagréables, dont les menées perfides du plus vieux de leurs ancêtres nous ont valu, d'après la Bible, notre séjour dans la vallée des Larmes, sont mélomanes, et souvent M. Mendiondou les a vu s'approcher lentement de sa maison, attirés par les sons du piano ou du violon.

1. Le mot *monte* veut dire, en espagnol, montagne. Son

une lieue = 1769 hectares[1]), et le Rio Paraguay forme une de ses limites. Les créateurs sont MM. Nougués, sénateur argentin, et Bouvier, de la Compagnie de Fives-Lille. Mitoyenne avec elle, et d'une même contenance, se trouve la concession française de MM. Portalis frères et Carbonnier, de Buenos-Ayres.

En ce moment — fin 1889 — 16 à 18 familles, presque toutes françaises, y ont déjà reçu chacune un lot de 25 à 50 hectares, dont elles possèderont les titres définitifs lorsque les propriétaires de la colonie auront satisfait eux-mêmes aux conditions qui leur sont imposées par le gouvernement argentin, d'installer sur leur domaine une soixantaine de familles. Le but de la colonie

acception est ici toute différente puisqu'il sert à traduire notre expression : forêt, bois, etc. Hermann Burmeister, naturaliste allemand, ancien directeur du Musée de Buenos-Ayres, dans son ouvrage bien connu, *Description physique de la République Argentine*, tome I, p. 364, a donné à ce changement de signification les raisons suivantes : « Les » Argentins appellent les forêts *monte*, bien que cette ex- » pression en espagnol ait la signification de montagne, » comme le prouve le nom de Montevideo. Elle tire son » origine d'une dénomination générale employée par les » soldats espagnols, à l'époque de la première occupation. » En voyant des forêts seulement sur les endroits monta- » gneux et dans les ravins, et formées d'arbustes assez clair- » semés, ils les appelèrent *monte*, c'est-à-dire bruyères. »

1. La contenance de la lieue carrée varie suivant les localités et les pays. Au Paraguay, elle est de 1,743 hectares ou 3,600 cuadras ou *manzanas* (la cuadra vaut 10,000 vares carrées ou 7,031 mètres).

étant la création d'une sucrerie, les colons doivent, en échange des terrains qui leur sont concédés, cultiver principalement la canne à sucre[1]. Les tiges destinées à être plantées leur sont fournies gratuitement par la direction même. Ils reçoivent aussi la première année, à titre d'avance, les aliments les plus nécessaires : viande, galettes, maté, etc., ainsi que les quelques outils nécessaires à la culture. Il m'a été permis, dans ces deux jours que j'ai passés à Monte-Claro, de visiter tous les colons et de me rendre compte que les promesses qui leur avaient été faites ont été strictement tenues.

Quand une famille arrive, sa première préoccupation est de se créer une habitation, et c'est chose commode avec la quantité de palmiers qui se trouvent dans cette partie du Chaco. Le rancho construit, un bout de terrain est aussitôt cultivé en maïs, luzerne ou manioc ; ce dernier remplace la pomme de terre presqu'inconnue dans ces régions. La culture en est d'ailleurs facile : une terre sablonneuse plus ou moins fraîche lui suffit et la récolte a lieu toute l'année. Les semis se font de juillet en octobre, par boutures, dans des rangées espacées de un mètre[2].

1. Il est bien entendu, d'ailleurs, que les directeurs de la colonie s'engageront à acheter les récoltes de cannes à un prix convenu d'avance.

2. M. Anisits, chimiste au laboratoire municipal de l'As-

Mais il faut songer à installer les plantations de cannes à sucre. Les règles ici suivies sont celles qu'on observe à Tucuman. Les essais de culture faits en 1888 et en 1889 ont très bien réussi et tout fait présager la réussite future de cette colonie de Monte-Claro. Je crois inutile de dire que d'autres cultures peuvent être aussi tentées et que les colons ont le droit de s'y livrer. Celle du tabac, qui donne de l'autre côté du fleuve de si beaux résultats, est toute indiquée à Monte-Claro. Quant au transport des produits de la colonie destinés à Buenos-Ayres ou à Rosario, il pourra se faire soit par les bateaux de la Platense, soit par un petit vapeur remorquant des « Chatas ». On a projeté d'ailleurs la construction de pontons d'embarquement qui constitueront une sorte de port.

..... Après deux jours passés dans cette intéressante colonie, je suis de retour à l'Assomption.

. . . . . .

L'Assomption. — La capitale du Paraguay [1] se relève à peine de l'état de délabrement qui est la con-

somption, a fait paraître, en 1889 (à partir du 24 novembre), dans la *Revue officielle du Paraguay*, une série d'articles sur la culture du manioc dans ces pays.

1. L'Assomption ou Asuncion (Muestra Señora de la), fondée en 1536 par Jean d'Ayolas, fut ruinée au XVIIIe siècle par la guerre entre les jésuites et les Espagnols. Au commencement de notre siècle, elle possédait 75,000 habitants et en 1857, avant la guerre brésilienne, 47,000 habitants. Elle fut évacuée totalement par sa population à la suite des défaites de Lopez. En 1879, elle avait 22,000 habitants.

séquence inévitable de tant d'années terribles. Tout y est à créer, encore à l'heure actuelle, et de grands sacrifices devront être faits pour donner à cette ville l'aspect convenable exigé par son premier rang au milieu des villes du Paraguay. Construite sur les bords du Rio, elle a une situation toute d'avenir. Future tête de ligne de voies ferrées qui, de plusieurs côtés, rayonneront dans le Paraguay, il est à présumer que, par la suite, son port prendra, de plus en plus, une importance croissante.

Peu d'animation : les rues d'ailleurs non pavées, quelques-unes seulement dallées, ne permettraient qu'une circulation restreinte. Le sol est constitué par un sable rouge très fin, et c'est avec peine que les charrois peuvent se faire sur ces voies qui sont à peine des chemins.

Que dire des édifices et des habitations, sinon qu'ils ressemblent à tous ceux que j'ai déjà vus pendant mon voyage? Ce sont, du moins dans la partie de la ville que l'on pourrait qualifier d'européenne, les mêmes maisons composées d'un seul rez-de-chaussée, toutes de même hauteur, et se terminant par un fronton toujours copié ou par une arête droite invariablement identique aux voisines. Cependant quelques monuments méritent d'être cités. Le palais du dernier des Lopez, construit sur les bords du fleuve, terminé extérieurement, attend encore un aménagement intérieur que l'état

des finances du gouvernement paraguayen semble renvoyer constamment à des calendes éloignées ; le Cabildo, la Maison du Gouvernement, la Douane, la Gare du chemin de fer de la place de San-Francisco, aux formes étranges, le Théâtre, la Cathédrale, sont des édifices convenables pour une capitale.

D'ailleurs, peu ou pas d'architecture spéciale. On revoit là, à satiété, ces colonnes doriques ou ioniques, ces arcs en plein cintre, qui ont fait la joie des architectes de nos monuments officiels d'Europe.

Le marché mérite une mention particulière par l'étrangeté du spectacle qui, à toute heure du jour, s'offre à la vue du touriste. Les emplois y sont tenus par des femmes, vêtues d'un jupon toujours semblable, sans corsage, la chemise montant, presque flottante, à la naissance du cou. Cependant, si le costume est simple la coquetterie ne perd pas ses droits. Des boucles d'oreilles, des bracelets, des peignes doublés en or témoignent surabondamment que ces filles d'Eve ont quelque prétention. Quelques-unes sont jolies. Mais la détestable habitude qu'elles ont de fumer d'énormes cigares, qu'elles mâchonnent tout le jour entre leurs dents, n'est pas faite pour leur donner beaucoup d'attraits, du moins aux yeux d'un Européen.

La plus grande partie de la ville est toute cons-

truite en ranchos, et elle n'est pas la moins intéressante pour celui qui ne cherche, dans ces voyages, que le côté pittoresque. La végétation est d'une extraordinaire puissance, et mainte paillotte isolée, recouverte de gigantesques bananiers, fait songer aux si jolies descriptions de Bernardin de Saint-Pierre.

Aux environs de la ville se trouvent deux établissements : la « *Cancha* » et la « *Villa-Morra* », où les habitants de l'Assomption viennent dîner, le soir, au moment des plus fortes chaleurs. Le premier a reçu une installation d'une grande importance. Au fond d'une vaste salle, on a construit une scène sur laquelle se débitent les chansons de quelque artiste perdu dans ces lieux reculés de l'Amérique. Autour, sur des panneaux, au-dessous de leurs bustes, sont inscrits en lettres d'or les noms des grands hommes italiens, dans une promiscuité qui révèle l'éclectisme du maître de ces lieux. Le tout est abondamment éclairé par des lampes à incandescence ou à arc, et cette lumière gaie, contrastant avec les quinquets fumeux de la ville, enchante le visiteur. Toujours le progrès ! La capitale, de même que beaucoup de villes argentines, sera prochainement éclairée à l'électricité, sans avoir jamais eu d'usine à gaz.

La villa Morra était, il y a plusieurs années, un simple terrain nu. Mais le génie perspicace du propriétaire a su y découvrir une source d'eau

minérale[1], et des piscines ont été construites sur ces lieux, peu appelés cependant, par la nature du sol, à ce rôle important. Mais le but d'une excursion à la villa Morra n'est pas seulement de rechercher l'action bienfaisante de ces eaux. Pour celui qui vient y chercher la fraîcheur et l'ombrage, les massifs d'orangers et de citronniers tiennent mieux leurs promesses. Il y fait délicieusement bon, et ce repos de quelques instants remet un peu des fatigues du tramway, transformé par les accidents du sol en wagonnet de montagne russe.

. . . . . .

..... Quelques usines de l'Assomption utilisent les produits étrangers et aussi ceux du pays. Je citerai le Moulin national de MM. Sagnier et Cie où trois moulins à porcelaine, système Wegmann, et une meule servent à produire annuellement 2,000 tonnes de semoule et de farine. Cette dernière, d'une consommation croissante au Paraguay, sert à la fabrication d'un biscuit (*galleta*) dont la forme est hémisphérique. L'usine Sagnier, comme beaucoup d'usines de l'Argentine, est chauffée au bois et éclairée à la lumière électrique.

Le nouveau moulin à vapeur de M. Quaranta a une production plus restreinte que le précédent.

1. Le sous-sol de l'Assomption et des environs étant constitué par un sable très ferrugineux, il se peut que ces eaux aient quelques propriétés reconstituantes. Mais il n'était pas besoin d'aller si loin.

Ces deux usines, qui suffisent à la consommation du pays, exportent même de la farine dans les provinces du Brésil situées sur le Haut-Paraguay. Une usine à glace artificielle et d'eaux gazeuses a été créée à l'Assomption ainsi que des fabriques de pâtes alimentaires (de *fideos*), de chandelles, d'allumettes-bougies de M. Manzoni, des scieries, etc.

Une industrie très intéressante a été fondée au Paraguay par un de nos compatriotes, M. Mendiondou. Venu il y a quelques années dans ce pays, il eut l'idée d'utiliser les fruits, alors non employés, d'un palmier très commun dans ces régions, le *cocos sclerocarpa* (Mbocaya). Cette plante, dont l'habitat n'est pas très étendu, puisque selon cet industriel on ne la trouve que sur une bande de quelques degrés coupant transversalement le Paraguay[1], est très répandue aux environs de la capitale. De tous les côtés, en se dirigeant vers la villa Morra, on aperçoit les têtes échevelées de ces cocos dont les régimes pendent, semblables à des grappes gigantesques de raisins de la Terre de Chanaan. Le fruit a extérieurement le volume et l'apparence d'une noix verte. La chair, d'une couleur jaunâtre et dont le goût n'est pas désagréable, est très appréciée des bêtes à corne.

1. La direction est du S.-E. au N.-O. (de la ville de Corrientès à la ville de San-Pedro, sur le rio Paraguay). Le centre paraît être l'Assomption, puisque à Villa-Rica ce cocotier paraît faire défaut.

Ces dernières, à leur retour au corral, ruminent ce qu'elles ont absorbé et rejettent le noyau dont la coque très dure renferme l'amande. Il suffit donc de ramasser ces derniers sur le sol même où ils finissent par s'accumuler (récolte de novembre en mars). La teneur en huile de l'amande, dont l'apparence est celle d'une noisette, est de 60 à 65 o/o environ, et le produit, parfaitement blanc, est propre à la fabrication des savons de toilette. Elle rancit peu et on a pu en exporter jusqu'à Buenos-Ayres et dans la province de Matto-Grosso dans des estagnons ayant servi au transport du kerosène.

M. Mendiondou, ayant bénéficié d'un privilège[1] accordé par le gouvernement paraguayen, fonda une fabrique d'huiles et de savons près d'un petit

1. Voici un modèle de privilège accordé le 24 septembre 1887 à M. Pierre Herken, pour l'établissement, au Paraguay, d'une fabrique de bière :

« Le Sénat et la Chambre des Députés de la nation para-
» guayenne réunis en congrès accordent et décrètent :

» A I. Il est accordé à M. Pierre Herken le suivant pri-
» vilège pour une limite de cinq ans, en vue de l'établisse-
» ment d'une fabrique de bière dans ce pays et la libre
» introduction, tous les ans, des matières premières dont
» l'énumération suit :

Arrobes.	2,000 orge.	100,000 bouteilles de bière vides.	
—	80 houblon.		
—	10 colle de poisson.	150,000 bouchons.	
—	8 fils de fer.	10 filtres.	
—	5 plomb.		

» A II..... »

ruisseau, le Mburicao, situé aux portes mêmes de l'Assomption. Les gens de la campagne, grâce à la propriété digestive de leurs ruminants, dont le cuir épais est à l'abri des piqûres des ronces qui recouvrent en bien des endroits le sol au pied des palmiers, purent approvisionner la nouvelle usine dans un rayon de 30 à 40 lieues. Des facilités leur furent même accordées et ils reçurent, en échange de leurs produits, les objets les plus nécessaires à leur vie et à leur entretien (maté, gallettes, vêtements, etc.). M. Mendiondou fut vite populaire parmi eux. Aussi ce fut un tolle général quand le gouvernement paraguayen, revenant sur sa détermination, permit à un syndicat argentino-paraguayen de s'établir de l'autre côté de la ville. La nouvelle-venue employait dans sa fabrication de savons des huiles de cheval importées de l'Entrerios. Deux camps se formèrent. Le premier parti, que l'on pourrait appeler « national », réunissait dans une commune entente les nombreux pourvoyeurs de l'usine Mendiondou et l'autre, dit « anti-national », était composé des gens influents du pays. La puissance numérique du premier l'emporta et une loi fut décrétée en 1884 qui imposait l'huile de cheval étrangère... Elle ne fut jamais appliquée. Notre compatriote, de plus en plus lésé dans ses intérêts, ferma son usine et s'adressa au représentant de la France dans l'Argentine. Des négociations furent établies entre le

gouvernement français représenté par M. de Bondy, chargé d'affaires en l'absence de M. Charles Rouvier, ministre de France, et le gouvernement paraguayen. M. Mendiondou reçut, à la fin de 1889, une indemnité de 75,000 piastres or (375,000 fr.), en compensation des dommages qui lui avaient été causés.

L'huilerie et la savonnerie de M. Mendiondou sont situées à la « Recoleta », aux environs de la ville. La force mécanique est produite par une belle machine d'une puissance de 80 chevaux et la vapeur par une batterie de chaudières de la force de 200 chevaux. Le combustible employé est le bois : les grignons produits servant à l'engraissement des animaux. Quant aux pressoirs, tordoirs, chauffoirs, cuves, etc., ils ne présentent aucune particularité. En octobre dernier, les amandes se payaient 7 à 8 réaux[1] l'arrobe de 11 kil. 500. Ce prix est très élevé, étant donné que le fruit tombé appartient en quelque sorte au premier qui s'en empare. La plus grande difficulté qu'on rencontre dans cette industrie est le décorticage, et le constructeur de machines français, qui songerait à imaginer une machine à décortiquer d'un transport facile et d'un grand débit, pourrait en importer beaucoup dans ce pays.

Le fruit, ainsi qu'il a été dit plus haut, possède

1. Le réal vaut 58 centimes, valeur nominale.

une grande puissance nutritive. M. Mendiondou pense que dans la pulpe il doit se trouver de l'huile toute saponifiée (savon de potasse). Il se base, en effet, sur ses propriétés détersives, qu'il m'a été permis de vérifier en partie[1]. La fibre du Mbocaya sèche, frottée contre du bois, s'enflamme aisément et cette propriété semble commune à certaines plantes des terres salées du Paraguay. Elle sert à la fabrication de filets d'une grande resistance et de tissus destinés à être teints.

L'usine concurrente argentino-paraguayenne possède un outillage beaucoup moins important. Elle fait partie d'un petit groupe d'usines (scierie, briqueterie, huilerie, etc.) qui ont été établies dans les anciens arsenaux que Lopez fit construire durant la guerre de la Triple-Alliance.

..... Une fabrique de bière a été nouvellement créée à l'Assomption par un Français, et une autre à la colonie de San-Bernardino, près de la lagune Ipacaray.

Il existe encore dans ce pays une industrie utilisant les produits du sol. Je veux parler de la fabrication de la *Caña* ou rhum du Paraguay. Ce pays ne possédant pas encore d'usine à sucre, la canne (les mêmes espèces qui sont cultivées dans les provinces sucrières de l'Argentine) est cultivée purement et simplement pour la préparation d'un

1. On extrait de l'ibira, un autre arbre du pays, un suc mousseux qui possède les propriétés de l'eau de savon.

jus, concentré ultérieurement sous forme de miel. Ce dernier, distillé dans des alambics Egrot ou d'autres, fournit un bon alcool marquant 19° à 20° Cartier (50° c.). Ici, comme à Tucuman, les distillateurs ne cultivent pas toujours eux-mêmes la canne, mais achètent le miel aux producteurs de la campagne, qui préfèrent opérer cette concentration que de transporter d'une façon onéreuse les tiges elles-mêmes. Plusieurs de ces distilleries, dont quelques-unes sont françaises, existent à l'Assomption et dans les autres villes importantes du Paraguay.

Je terminerai cette courte description de l'industrie paraguayenne en parlant de la culture des plantes industrielles qui ont donné de bons résultats dans ce pays.

.....Le Manioc. — La *mandioca dulce*, une des plantes qui vient merveilleusement au Paraguay, produit 15,000 k. de racines par cuadra carrée (7,031 m²), et la pulpe contient, d'après M. Anisits : la *mandioca queuei*, 30 o/o ; la *m. guazú*, 27,65 ; la *m. camby*, 30,743 ; la *m. moroty*, 39,169 ; la *m. purutué*, 36,607 ; la *m. peruchi*, 25,520 o/o de fécule.

Le Tabac du Paraguay est très estimé. Le sol de ce pays contient en effet beaucoup de potasse, ce qui est indispensable pour l'obtention de produits de bonne qualité. Dans ces dernières années, des médailles d'or à Anvers 1885, à Barcelone 1888, à Paris 1889, obtenues par le gouvernement lui-

même, ont permis de classer ces produits estimés, d'une façon définitive.

La Vigne est cultivée depuis fort longtemps au Paraguay. Les nombreuses treilles, que l'on trouve encore aux portes mêmes de l'Assomption, attestent surabondamment l'ancienneté de cette culture. Reprise dans ces dernières années, elle semble être appelée à donner de très beaux résultats. Les terres calcaires et sablonneuses, qui composent la plus grande partie du pays, sont très propices pour une bonne acclimatation de la vigne. Je citerai particulièrement les terres ferrugineuses de la capitale comme devant donner un très bon vin rouge. Etant donnée la cherté excessive des vins français ou italiens importés, souvent frelatés, on peut affirmer qu'une exploitation vinicole ne pourrait être que très rémunératrice pour celui qui songerait à s'y livrer. Plusieurs vignobles existent déjà, mais on ne peut encore en rien augurer. Cependant, les résultats obtenus dans les anciennes missions des jésuites sont là pour prouver que cette culture serait à sa place dans ce pays. Il est probable qu'il se passera, comme dans notre Algérie, quelque temps encore avant que les produits puissent acquérir toutes leurs qualités. Mais l'exemple de notre belle colonie, où les crûs de Milianah et de Médéah sont devenus si estimés, peut servir d'encouragement aux colons paraguayens.

..... D'ailleurs, depuis l'apparition du phylloxera en France, depuis la diminution toujours progressive de notre vignoble [1], la culture de la vigne a été tentée dans les contrées les plus diverses du globe et souvent avec succès. Le rôle de Grande Pourvoyeuse, qui semblait avoir été dévolu à notre Patrie, s'est sensiblement amoindri, et maints pays, qui étaient nos tributaires, sont devenus eux-mêmes producteurs, puis exportateurs. On s'est aperçu que cette prérogative, dont nous jouissions depuis des temps séculaires, ne nous était pas un apanage exclusif, et cet encouragement donné aux autres nations n'est pas une des conséquences les moins désastreuses du terrible fléau qui a sévi chez nous.

Les Forêts du Paraguay produisent, comme celles de l'Argentine, des essences d'arbres dont les écorces sont propres à la tannerie : caroubier, quebracho, etc. La flore de ce pays contient encore des végétaux propres à la teinture : l'indigo, le tatayiba, le roucouyer, le mazaré, le caroubier ; des arbres résineux : le mandiapa, l'élemi, sang de dragon, gomme de copal, gomme élastique, etc.

Le *Yerba-Maté* ou thé du Paraguay est fourni par les fameuses Yerbales de l'est et du nord de la République. Ses propriétés reconstituantes et toniques ont permis à un pharmacien, M. L. Bous-

1. Actuellement, en pleine reconstitution.

siron, de préparer un vin de Yerba-Maté au Malaga et un sirop de Yerba-Maté, dont nos cyclistes pourraient adopter l'emploi avec beaucoup de profit.

. . . . . .

..... *Mardi, six heures du matin.* — B. et moi nous partons pour une estancia située près de la Villa-Rica. Les wagons de la première classe sont, sur cette ligne minuscule[1], autrement confortables que ceux de nos compagnies européennes. Dans ce pays où le trafic des marchandises est assez restreint, on ne considère pas encore les voyageurs

1. Les travaux de la première section de cette ligne, de l'Assomption à Paraguari, ont été commencés en 1859 par un ingénieur anglais, M. Padison. Les matériels, fixe et roulant, furent commandés par la célèbre Maison Tornquist, de Buenos-Ayres, à la Compagnie Krupp. La construction du tronçon de Paraguari à Villa-Rica fut concédée à M. Patri, un des grands propriétaires terriens du Paraguay, et exécutée sous les ordres d'un ingénieur français, M. Regnault, à qui l'on doit les dessins du beau pont de Tebicuari-my. Une compagnie anglaise s'est engagée à construire la ligne qui, partant de Villa-Rica, aboutira à Villa-Encuernacion.

Plusieurs voies ferrées ont été concédées ou mises à l'étude. J'ai déjà cité celle qui, partant de la capitale, longera les rives du rio Paraguay. En 1889, M. le vicomte Obert de Thieusis, représentant un syndicat franco-belge, a obtenu la concession d'un chemin de fer, dit « Transcontinental », de l'Assomption à Santos (Brésil). Les auteurs de ce projet sont : MM. Modane de Masogne, Obert de Thieusis et le Docteur de Bourgade de la Dardye.

Les renseignements qui précèdent sont extraits de l'intéressant ouvrage de M. le Docteur de Bourgade de la Dardye sur le Paraguay.

comme des objets encombrants d'un transport obligé. La disposition intérieure est la même que celle des voitures des voies argentines. Ici, toutefois, vu la chaleur du jour, les bancs sont en osier.

La locomotive, aux formes bien américaines, fume en ce moment et, comme dirait le bon Monsieur Prudhomme, est semblable à un coursier fringant, avide de dévorer l'espace. Le train s'emplit de gens de toutes sortes. La modicité du prix des places, la valeur instable de la piastre, que des cours très fluctueux ont appris à négliger de plus en plus[1], permettent à celui qui est un peu fortuné d'occuper les places les plus luxueuses.

..... Nous partons. Bientôt nous sommes en pleine campagne. Les environs de l'Assomption sont fort jolis : une végétation fougueuse rampe sur tout. Beaucoup de plantes de la famille des Broméliacées croissent non loin des ruisseaux, qui serpentent dans toutes les directions. Beaucoup de begonias, d'hortensias et autres plantes de nos

1. Combien de fois ai-je entendu dire à Buenos-Ayres : « *Un peso, que vale, nada* — Une piastre, qu'est-ce que cela » vaut, rien. » Ce petit raisonnement mis en pratique mène à un dérèglement de pourboires vraiment exagéré. Les billets de cinquante, vingt et dix centavos s'engouffrent dans les poches des salariés, qui, bien entendu, se réjouissent de ces prodigalités. La profession de garçon d'hôtel et de café est à cause de cela très rémunératrice. Débarqué depuis quelques jours à Buenos-Ayres, j'eus à faire cirer, le matin, mes chaussures ; le garçon refusa, prétextant qu'il était obligé d'aller à la banque pour son compte personnel !

jardins vivent, dans cette région, à l'état sauvage. La partie du Paraguay que nous traversons paraît très humide, et ce fait explique la fécondité du sol.

..... A Arégua, premier déjeuner : un plantureux puchero, où des épis de maïs nagent dans un liquide de couleur incertaine, nous permet d'attendre un repas plus sérieux, probable mais toujours douteux quand on voyage dans ce pays.

Les stations de cette ligne de Villa-Rica sont, en général, de peu d'importance. On y rencontre aussi, sur les quais, attendant le train, des femmes venues pour vendre les quelques produits de leur ferme. Plusieurs vendent des *ñanduty* (toile d'araignée), les dentelles si estimées du Paraguay[1]. Leur fabrication est identique à celle de nos produits similaires du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire. Par ce temps de falsification à outrance, on est peu sûr d'obtenir de ces marchandes ambu-

1. « Parmi ces dentelles, nous admirons une splendide » courte-pointe et d'adorables mantilles, exposées par Doña » Carmen Gill de Cordal, et une quantité d'autres pièces : » mantilles, garnitures, éventails et d'incomparables petits » mouchoirs, grands comme la main, dont plusieurs se » sont déjà vendus cent francs, exposés par le Gouverne- » ment, qui exhibe également des toiles de lin, serviettes, » nappes d'une extrême finesse. » Description de la section paraguayenne à l'Exposition universelle de Paris, en 1889, par M. G. de Barral, dans la *Revue Sud-Américaine*.

Les habitants de l'Assomption ornent les tombes de leurs cimetières avec des ñanduty.

lantes des produits d'origine certaine, et la crainte d'acheter des produits français ou anglais nous fait refuser les offres, pourtant alléchantes, qui nous sont faites.

La voie ferrée, après Arégua, longe, à une certaine distance, la grande lagune Ipacaray. Au delà, sur les flancs de la Cordillère de Altos, des taches claires simulent des zébrures sur le fond sombre des pentes qui, doucement, viennent mourir dans cette immense nappe d'eau. Ce qui se voit ainsi, ce sont les défrichements de la colonie allemande de San Bernardino, fondée, en 1881, par le président Don Bernardino Caballero. Plusieurs centres agricoles ont été ainsi formés : Villa-Hayes, la Nueva-Germania et la colonie de Leipzig. La première, qui porte le nom d'un président des États-Unis, est située sur les bords du rio Paraguay, dans le Chaco paraguayen. Cette colonie, ainsi que celle de San-Bernardino, sont des créations officielles. Sa fondation est cependant déjà ancienne, puisqu'elle date de la fin du siècle dernier. Elle est quasi française et, à ce titre seul, méritait une mention plus spéciale [1].

1. Au commencement de l'année 1895, la situation de plusieurs colonies est devenue très précaire. Dans l'une d'elles, dite du Président Gonzalvez (actuellement Colonie Nationale), dans laquelle s'étaient installés 4 à 500 colons français venus à leurs frais de l'Europe, la misère est devenue telle que notre consul, M. François, a dû les soutenir momentanément et leur donner le conseil d'é-

..... Peu à peu la lagune s'allonge : un trait brillant l'indique seul. Puis, à sa suite le « *campo* » se continue entre la ligne et les montagnes qui se trouvent toujours à notre gauche.

A Paraguari[1], arrêt de plus d'une heure. Près de la station, se trouve un hôtel tenu par un Français. Tout dans cette demeure indique l'aisance et tout y témoigne aussi de la persévérance et de l'énergie déployées par notre compatriote.

Après avoir laissé derrière nous la station du Général-Escobar, le train, marchant à son allure normale, ressent un choc subit, suivi bientôt d'un léger mouvement de recul. Il s'arrête, et les voyageurs descendent sur le talus pour voir ce qui a pu nous arrêter ainsi dans notre route. A quelques mètres de la locomotive, sur un pont à claire-voie, gisent sept ou huit bœufs complètement écrasés. Deux ou trois vivent encore, mais blessés mortel-

migrer dans l'Argentine. Des difficultés diplomatiques ont surgi entre les gouvernements français et paraguayen, et l'exequatur a été retiré à notre consul.

1. La ville de Paraguari, fondée le 30 août 1755 par le père Eusèbe Crespo, est le centre le plus important entre les deux points extrêmes de la ligne.

Arégua est de création plus ancienne et Villa-Rica del Espirutu-Santo fut établie par Garcia Rodriguez de Vergara, en 1554, à la place d'un pueblo d'Indiens Cariendiyú. Ainsi, moins d'un demi-siècle après la découverte du rio de la Plata par Juan Diaz de Solis (1516), la plupart des grandes villes de l'Argentine et du Paraguay étaient déjà fondées.

lement. Surpris au moment où ils franchissaient cet étroit passage, ils se sont vus ainsi voués à une mort certaine. Après les avoir culbutés dans l'arroyo, nous continuons notre route ainsi interrompue.

A Ibitimi. — Arrêt et pour cause. Le service de la ligne se termine en cet endroit et force nous est d'attendre dans cette station, jusqu'au lendemain, un train de ballast employé à la construction de la voie et qui nous conduira jusqu'à Itape. Le pueblo d'Ibitimi se trouve à plus d'un kilomètre de la voie ferrée et nous ne pouvons songer à y passer la nuit. Un « *Almacen* », doublé d'une auberge, a été construit près de la station, à l'usage des ouvriers employés à la construction de la ligne. Il nous faut faire bon visage contre mauvaise fortune et accepter pour cette nuit ce logis ouvert à tous les éléments. Dans une salle, une ancienne grange, sont rangés presque côte à côte une dizaine de « quatres ». Cette couchette, très usitée dans les maisons de ce pays, est composée uniquement de deux croix situées chacune aux deux extrémités et réunies par une toile servant à la fois de sommier et de matelas. Une couverture sert à vous préserver des petits vents coulis qui s'infiltrent de tous les côtés dans ces murs de terre. A l'âge que nous avons, B... et moi, ces petits incidents de voyage pèsent peu..... et puis nous sommes bien fatigués.

Le lendemain, à la première heure, nous partons dans un wagon destiné au transport des matériaux de la voie. Le train marche avec une lenteur désespérante : tout au plus avec la vitesse d'un tramway bien conduit. D'ailleurs bien nous en prend, car, huchés comme nous le sommes sur une pile de bois, la moindre secousse pourrait avoir pour nous les conséquences les plus fâcheuses. Le pays est très boisé et les fourrés paraissent très épais. Des orangers sauvages, aux beaux fruits d'or, se mêlent aux fougères arborescentes, aux palmiers de toutes sortes. Rares, il est vrai, des arbres géants, essences propres à ces forêts, dressent droit leurs troncs énormes, semblant couvrir ces arbres gracieux d'un abri tutélaire.

Aux approches du Tébicuari-my, le train ralentit sa vitesse et nous franchissons ce rio sur le beau pont construit par M. Regnault. Ayant à sa disposition les belles qualités de bois durs du pays, cet ingénieur songea tout naturellement à les utiliser. Deux forts madriers réunis par des entretoises supportent les rails, et constituent à eux seuls tout le tablier. Ils sont situés à une grande hauteur au-dessus du lit du fleuve, large de plus d'une centaine de mètres en cet endroit. Des piles en bois, régulièrement espacées, constituées par des madriers réunis entre eux par des croix de Saint-André, les supportent et sont elles-mêmes solidement contreventées dans le sens de la lon-

gueur du pont. En amont, des jambes de force viennent arc-bouter les piles et les préserver du choc que pourrait leur faire subir une épave flottante [1].

Non loin, et au-delà d'Itape, le train s'arrête devant le chantier de construction de la voie. Nous sommes à quelques kilomètres seulement de Villa-Rica. Le *capataz* d'un industriel de l'Assomption, qui voyage avec nous, nous fait amener des chevaux. Moins d'une heure après, nous arrivons à Villa-Rica. — Cette ville, la seconde du Paraguay, verra croître son importance avec l'achèvement de la ligne qui la joindra à l'Assomption. Sous peu même, les travaux du chemin de fer de Villa-Rica à Villa-Encuernacion vont commencer, qui, probablement, lui donneront le peu d'animation qui semble lui manquer. Cette ville est en effet bien déserte, et, telle que je l'ai vue, je puis me figurer l'état dans lequel se trouvaient, au siècle dernier, les cités Argentines que j'ai visitées.

Nos chevaux reposés, nous nous mettons en route pour l'estancia de Santa-Barbara. La nuit est venue, claire, égayée par la lumière cendrée de l'astre des nuits. En file indienne, nous nous suivons dans d'étroits chemins, notre guide, B... et

1. Le Tébicuari-my n'est pas navigable en ce point. « Des » navires calant 2m,10 et 2m,40 ont pu seuls le remonter » jusqu'à plusieurs lieues de son embouchure dans le rio » Paraguay. » (Garnault, doc. cit.)

moi, au milieu des champs de maïs qui, en bien des endroits, se trouvent des deux côtés de la route. De nombreuses charrettes ont creusé deux ornières parallèles et leur profondeur est telle, que cheminer sur l'étroite et haute banquette qui les sépare paraît chose un peu périlleuse. Nous sommes donc obligés de faire suivre à nos chevaux un de ces sillons et les contraindre à exécuter un pas que ne renierait pas un habile écuyer. Des pluies récentes ont rempli les mares au milieu desquelles passe la route. Pendant plusieurs centaines de mètres nous sommes ainsi, pataugeant dans la personne de nos montures plongées jusqu'à mi-ventre dans cette eau saumâtre. Cette partie de notre chevauchée n'a rien de bien attrayant et nous nous prenons à penser à la possibilité de l'existence de quelque trou qui pourrait nous contraindre à un bain forcé.

Cheminant ainsi, nous arrivons à l'estancia de Santa-Barbara. A défaut du propriétaire, parti pour l'Europe, nous trouvons un jeune français, M. E..., qui, durant les quelques jours que nous avons passés sous ce toit, nous a fait le plus cordial accueil.

Cette estancia, qui appartient à M. L... N..., est située au pied de la cordillère qui coupe cette partie centrale du Paraguay. La forêt, à peu de distance de l'habitation, commence dans la direction de l'Est pour venir finir sur les bords du

Rio Parana. Là, sont les fameuses *Yerbales* où accèdent seuls les « *Yerbateros* ».

Des Indiens, encore insoumis, vivent dans ces immensités boisées, mais fuient la plupart du temps l'homme civilisé. Cependant M. L... N... a été obligé, il y a deux ans, de sévir contre ces pillards. Suivi de gauchos, il les a longtemps poursuivis sur leur domaine propre. Traqués, ils ont dû abandonner leurs flèches. Un de leurs enfants est tombé entre les mains des poursuivants. Recueilli à l'estancia, baptisé d'un nom chrétien, le petit Antonio, chez qui les instincts de la race ne se sont pas amoindris, passe toute la sainte journée que Dieu fait dans la forêt, à la recherche de nids d'oiseaux ou d'une autre curiosité du même genre.

Le lendemain, à l'aube, nous faisons l'ascension d'un cerro qui se trouve à la limite même de la propriété. Une véritable forêt vierge le recouvre, et, pour la première fois, il m'est permis de contempler de plus près la belle flore tropicale. Le fouillis d'arbres déracinés, de lianes rampant sournoisement sur le sol, d'arbustes aux feuillages épineux est tel, qu'il nous faut avancer pas à pas, précédés de M. E... qui, armé d'un énorme coutelas, coupe et tranche dans ce chaos indescriptible de plantes. Des lianes pendent du sommet des arbres, droites ou tordues, en gracieuses volutes. De jolies plantes parasites ont crû sur ces tiges,

les enguirlandant. Sur des troncs moussus, des ravissantes « Plantes de l'air », les « *Flores del Ayre* », croissent à profusion. Ces minuscules grappes de fleurs roses et mauves sortent des nœuds des arbres séculaires, semblables à une poignée de fleurs jetée par quelque malicieux farfadet. Beaucoup d'orchidées. J'ai revu, là aussi, accrochées aux arbres, pendant par l'effet de leur poids, des Philodendrons et des plantes qui enchanteraient bien des horticulteurs d'Europe. Les arbres de haute futaie sont assez rares, expliquant ainsi la difficulté d'exploitation de ces forêts, où les transports sont si pénibles, si onéreux[1]. Cependant la question est à l'ordre du jour au Paraguay et dans la République argentine.

Ce dernier pays avait exposé à Paris, en 1889, une collection fort intéressante de toutes les essences de bois qu'il possède dans ses forêts. Leur nombre s'élevait à plus d'une centaine, et beaucoup d'entre elles avaient des qualités vraiment remarquables, au point de vue de l'ébénisterie et de la construction[2].

La vue du haut du Cerro se perd bien loin dans la direction des plaines que nous avons suivies la

1. M. Carlos Casado a fait construire tout récemment trois bateaux à vapeur et douze bateaux à voile, pour entreprendre le commerce des bois paraguayens.

2. M. Richard Mendès a obtenu, en 1888, une médaille d'or à l'exposition de Barcelone pour une collection de deux cent cinq classes différentes de bois.

veille. Ce sont des alternatives de campos et de bouquets de verdure, qui caractérisent cette partie du Paraguay. A la base même de la montagne se trouve un *potrero*, refuge hivernal des animaux de l'Estancia. Nous vîmes là, le lendemain, des vestiges de jardins, jadis cultivés, avant la terrible guerre qui décima la population mâle de ce pays. Les allées d'orangers et de citronniers sont maintenant envahies par des arbres étrangers, et les fruits pendent, non greffés, bien inutiles maintenant. Au loin, dans la plaine, de nombreux ruminants paissent l'herbe drue de ces prairies. Ils constituent à eux seuls tous les animaux de l'Estancia.

Une descente, toujours rapide, nous conduit bientôt au « rancho », qui constitue la seule habitation de ce domaine. L'inévitable *puchero* nous attend, œuvre de la jeune Tumdida. Celle-ci nous apparaît bientôt dans le costume de la poétique Mignon. Elle nous regarde curieusement et notre présence semble l'intriguer. Quant à son langage, il nous est difficile de le comprendre, les mystères de la langue guaranie ne faisant pas encore partie de l'enseignement officiel dans nos lycées.....

Le soir, visite à la *Capilla*. Le Pueblo de Mbocayaty offre peu d'intérêt et notre but, en nous y rendant, est d'inviter pour le lendemain les notabilités à un *Asado con cuerro*[1].

1. Viande rôtie dans son cuir au milieu d'un immense brasier.

Le « Tout Mbocayaty » arrive au matin. Tous, hommes et femmes, sont empilés dans une charrette, souvenir d'âges disparus. Le maître d'école, « la forte tête de l'endroit », dirige la petite troupe et nous fait, en arrivant, tous les salamalecs d'usage. Cette exquise urbanité nous enchante. On se met à table. Sur un immense plat, le flanc d'un jeune bouvillon, noyé dans son jus, apparaît bientôt porté par la toute rougissante Tumdida. Transports de joie de nos indigènes, se trahissant par des accès d'une exubérante gaieté. Une jeune fille m'offre sur sa fourchette sa première bouchée, puis boit un peu de vin, — car nous avons du vin ! — et me tend son gobelet, qu'il me faut vider. Cela n'a rien de séant... mais que refuser à une beauté qui se croit aimable ! Au milieu du repas, les chants commencent, sans nous mettre en frais toutefois avec des gens qui ne peuvent nous comprendre. Le « magister » a préparé un long discours et, ne pouvant plus se contenir, nous interrompt pour le réciter. D'un ton emphatique, dans son parler semi-espagnol, semi-guarani, il chante les beautés de sa patrie et de la nôtre cependant bien inconnue pour lui. Ces lieux communs constituent dans ce pays, il faut le croire, le thème invariable de toutes les harangues..... Puis on fume, en dégustant du café. Les fillettes à qui leurs mamans ne permettent pas de fumer et d'imiter leurs aînées utilisent le temps à faire provision de ci-

gares pour des jours meilleurs. Ils vont ainsi rejoindre les morceaux de sucre qu'elles nous ont déjà dérobés... Cette petite fête devait se terminer fatalement par une séance de photographie. Quelques instants après, un appareil était braqué sur les figures impassibles de nos hôtes.

Le jour, qui va finir, appelle le départ. Ces convives d'un jour, réintégrés dans leur guimbarde, nous les accompagnons à cheval jusqu'au village. Ce petit convoi, dans la plaine, a quelque chose qui rappelle les pérégrinations des héros de Fenimore Cooper.....

Le lendemain, dès l'aube, nous assistons à un *Rodeo*. Nous allons, du pas rapide de nos chevaux, vers le lieu où doit s'effectuer le rassemblement des animaux de l'Estancia. Une dizaine de *gauchos* galopent dans la plaine, poursuivant les animaux récalcitrants et s'efforçant de les amener insensiblement à rejoindre le groupe déjà formé. Ce n'est pas toujours facile et cette opération dure quelques heures. La visite commence alors, chose nécessaire, car, dans la promiscuité où vivent les animaux exposés aux intempéries, beaucoup contractent des germes de maladie ou reçoivent des coups de cornes : blessures toujours difficiles à guérir. Le pansement est rudimentaire. L'animal, pris au *lazzo*[1], est jeté à terre et pansé

1. « C'est une corde, tressée en cuir cru, de la grosseur » du petit doigt, mais d'une force de résistance prodigieuse.

immédiatement avec un lénitif oléo-calcaire. Quelques minutes à peine suffisent. Abandonné ensuite à lui-même, il retourne au troupeau. Advienne que pourra. C'est à la nature maintenant d'accomplir son œuvre !

. . . . . .

Dimanche, cinq heures de l'après-midi. — Il faut nous arracher à cette vie si intéressante de l'Estancia. Les chevaux sont sellés et ce n'est pas sans regret que nous voyons peu à peu disparaître, derrière une futaie, ce petit coin du Paraguay où nous venons de passer de si bonnes journées.

A Villa-Rica, nous apprenons que le train de matériaux, qui devait nous ramener dans la direction de l'Assomption, se trouve de l'autre côté du Tébicuari-my. Après un court conciliabule, nous prenons la résolution de marcher toute la nuit et de le rejoindre à Itape.

La petite caravane se met en marche et suit une route nationale. Quelle route ! Il faut toute la sagacité de notre guide pour ne pas s'en éloigner. Deux ornières seules l'indiquent..... Enfin, à la

» On en fait un nœud coulant, à l'aide d'un anneau fixé à » l'une des extrémités. L'Américain du Sud lance ce nœud » coulant avec une adresse extraordinaire et manque rare- » ment d'enlacer l'animal qu'il choisit. Un bout du lazzo » est fixé au recado (selle) ; on donne un coup d'éperon, et » la secousse abat le taureau ou le cheval, quelque fort » qu'il soit. » *Trois ans chez les Argentins,* par Romain d'Aurignac.

pointe du jour, nous arrivons au commencement d'une plaine immense, toute bosselée de petits monticules, habitations aériennes des fourmis. Un convoi de Yerbateros est campé non loin de nous. Aux véhicules inclinés sont attelés des bœufs encore accroupis... Au loin, un cerro, tronqué à son sommet par la brume qui peu à peu se dissipe, fait songer au Fousi-Yama sacré d'un Kakemono.

Nous continuons ainsi notre chemin au milieu de cette immensité. Plus de route d'ailleurs; celle que nous avons suivie jusqu'ici, dite nationale, s'est perdue aux confins de ce désert, devenue inutile. Nous parvenons ainsi à un arroyo débordé, affluent du Tébicuari-my. Le guide ôte ses vêtements et, tenant son cheval par la bride, cherche à la nage un gué. Mais en vain. Il nous faut revenir sur nos pas et traverser d'interminables marais, toujours craignant de faire, avec cette eau vaseuse, un échange inopportun de calorique.

Enfin, vers deux heures, nous arrivons à une Estancia. Le maître de ces lieux nous convie, en guarani, à un repas tout spartiate. Il nous importe peu de comprendre les beautés de sa langue : nos estomacs affamés, plus perspicaces, saisissent fort bien les bonnes intentions de cet excellent homme. Des racines de manioc et quelques lamelles d'un odorant tasajo font tous les frais du

menu..... Il y a une vingtaine d'heures que nous sommes à cheval !

Enfin, vers huit heures, nous sommes à Itape. Le train va partir ! Avec quelle satisfaction, après cette chevauchée d'un jour, nous enjambons les marches du wagon et prenons un peu de repos ! Bientôt le train se met en marche et c'est péniblement qu'il nous conduit vers la capitale du Paraguay.

. . . . . .

Deux jours après, un navire de la Platense nous ramène, B... et moi, à Buenos-Ayres.

FIN.

BIBLIOGRAPHIE

J'ai cru devoir adjoindre à ces « Notes de voyage » une liste des principaux ouvrages, parus dans ces dernières années, sur le Brésil, la République Argentine et le Paraguay, non pour donner des preuves par trop faciles d'érudition, mais pour faire connaître, à ceux qui les ignorent encore et que cette nomenclature pourrait intéresser, les noms des Auteurs qui ont écrit avec tant d'autorité sur les questions sud-américaines : MM. E. Levasseur (de l'Institut), de Santa-Anna Nery, les Docteurs Martin de Moussy et Burmeister, E. Daireaux, Ebelot, Latzina, Th. Child, le Docteur de Bourgade de la Dardye, etc., et leur permettre, s'ils désirent émigrer dans ces pays, — ces Terres-réserves de l'Avenir — d'en faire au préalable une étude complète.

PRINCIPAUX OUVRAGES

BROCHURES, ETC.

PARUS EN FRANCE DEPUIS 1870 JUSQU'A LA FIN DE L'ANNÉE 1894, CONCERNANT LES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES (*géographie, ethnographie, voyages, etc.*), NATURELLES ET AGRICOLES, ARTS INDUSTRIELS, ETC.,

D'APRÈS :

Le Journal de la Librairie, 1870-1894;
Le Catalogue de la Librairie Française, par Otto LORENZ, 1870-1885;
Le Catalogue annuel de la Librairie Française, par JORDELL, 1893 et 1894;
Le Catalogue de la Bibliothèque Nationale, 1882 à fin novembre 1895.

BRÉSIL.

1872. *Le Brésil*, par Mme Augusta BRASILEIRA, chez A. Sagnier à Paris.
Le Rio Negro du Nord et son bassin, par l'abbé DURAND, chez Delagrave à Paris.
A travers l'Amérique, par KOWALSKI, chez Lachard à Paris.
Climat, géologie, faune et géographie botanique du Brésil, par LIAIS, chez Garnier à Paris.
Nouvelles Etudes sur le Brésil, par PRADEZ, chez Thorin à Paris.
Le Brésil sous la domination portugaise, par le baron de SEPTENVILLE.

1873. *Voyage au Brésil de M. et Mme Agassiz*, chez Hachette à Paris.
L'Amazone, par E. CARREY.
Notions de chorégraphie du Brésil, par Joaquin MANOEL DE MACEDO.

Observations relatives à la physique du globe, faites au Brésil et en Ethiopie par D'ABBADIE, chez Gauthier-Villars à Paris.

1874. *Le Rio Doce*, par l'abbé DURAND. Imp. Briez, Paillard et Retaux à Abbeville.

Le Solimoès ou Haut-Amazone brésilien, par l'abbé DURAND, chez Delagrave à Paris.

Les Côtes du Brésil. Descriptions et instructions nautiques par l'amiral MOUCHEZ.

Prova escrita de concurso á cadeira de chimica organica da faculdade de medicina, par le Dr Domingos FREIRE. Imp. Parent à Paris.

Notice sur quelques végétaux séculaires du Brésil, par José DE SALDANHA DA GAMA, professeur agrégé à l'École centrale de Rio-de-Janeiro. Lib. Masson à Paris.

1875. *Essais sur l'orographie du Brésil*, par l'abbé DURAND, chez Danel à Lille.

Le Rio San-Francisco du Brésil, par l'abbé DURAND, chez Martinet à Paris.

Souvenirs de l'Amérique espagnole (Chili, Pérou, Brésil), par M. RADIGUE, chez Michel Lévy à Paris.

Le Brésil. Sa situation politique et économique, par Henry ROZY.

Lettres sur l'empire du Brésil, par A. DE CARVALHO.

Notes d'un voyage au Brésil, par W. DE SELYS-LONGCHAMPS.

1876. *Les cataractes du San-Francisco brésilien*, par l'abbé DURAND, chez Danel à Lille.

La Madeira et son bassin, par l'abbé DURAND, chez Martinet à Paris.

Les Côtes du Brésil, 2e section, de Bahia à Rio-de-Janeiro, par l'amiral MOUCHEZ, chez Challemel à Paris.

Considérations sur l'abolition de l'esclavage et sur la colonisation au Brésil, par L. MICHAUX-BELLAIRE.

1877. *Le fleuve des Amazones et ses affluents*, par R. REYES, chez Martinet à Paris.

Guyane française et fleuve des Amazones. Publication officielle. Imp. Nationale, chez Challemel à Paris.

De Rio-de-Janeiro à San-Paulo, par F. Houssay, chez Gauthier-Villars à Paris.

Reflexões sobre a colonisacão no Brazil, par Nogueira Jaguaribe, chez Garraux et Ce à Paris.

Rapport sur quelques ouvrages de linguistique brésilienne, publiés en ces derniers temps, par F. Denis, chez J. Tremblay à Paris.

Note sur diverses variétés de café et en particulier sur les cafés du Brésil, par le général Morin. (Extrait des « Annales du Conservatoire des Arts et Métiers ».) Imp. Capiomont et Renault à Paris.

L'empire du Brésil à l'Exposition universelle de 1876, par A. Dufort, chez Martinet à Paris.

1878. *Histoire du Brésil français au* XVIe *siècle,* par P. Gaffarel.

Les singularités de la France antarctique, par A. Thevet. Nouvelle édition, par P. Gaffarel.

1879. *Sud-Amérique.* Séjours et voyages au Brésil, à la Plata et au Chili, par C. d'Ursel, chez Plon à Paris.

La Retraite de Laguna. Episode de la guerre du Paraguay, par A. d'Escragnolle-Taunay.

Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle, p. 514 à 521, de Vivien de Saint-Martin, chez Hachette à Paris.

1880. *Notas sobre uma viagem scientifica a America do Sul,* par le Dr J.-A. Fort, chez Delahaye et Lecrosnier à Paris.

Voyage dans la Guyane et le bassin de l'Amazone, par Crevaux, chez Berger-Levrault à Paris.

Histoire d'un voyage faict en la Terre du Brésil, par J. de Lery, chez Lemerre à Paris.

Notes sur les Plantes utiles du Brésil, par le baron de Villafranca. Lib. Doin à Paris.

1881. *Etude sur le Sauvage du Brésil,* par G. Gravier, chez Maisonneuve à Paris.

Notice générale sur les sessions parlementaires de 1880 (Brésil), par le baron d'Ourem, chez Marpon et Flammarion à Paris.

A travers les Provinces du Brésil, par H.-L. Leris.

La Jangada. Huit cents lieues sur l'Amazone, par J. Verne.

Notes et souvenirs d'un voyage au Brésil, par A. VERHAEREN.

Voyages et Etudes. Les Blancs au Brésil, sa colonisation, etc., par M. P. DOS SANTOS-BARRETO.

1882. *Le Portugal. Histoire, géographie, commerce, agriculture; le Brésil*, par A. BOINETTE, chez Coutant-Laguerre à Paris.

Le Brésil pittoresque, d'après ses géographes et ses explorateurs, par H.-L. LERIS, chez Barbou et Cᵉ à Limoges.

Sur les rives de l'Amazone. Voyage d'une femme (Marthe Verdier), par C. WALLUT, chez Delagrave à Paris.

Notice générale sur les sessions parlementaires de 1881 (Brésil), par le baron D'OUREM, à l'imp. de la Société anonyme des publications périodiques à Paris.

1883. *Les Etats latins de l'Amérique*, par F. DE FONTPERTUIS, chez Degorce-Cadot à Paris.

Une Parisienne au Brésil, par Mᵐᵉ TOUSSAINT-SAMSON, chez Ollendorff à Paris.

Fleuves de l'Amérique du Sud, par CREVAUX. Publié par la Société de géographie à Paris.

Voyages dans l'Amérique du Sud de J. CREVAUX, chez Hachette à Paris.

La question du café. Le café du Brésil au Palais de l'Industrie, par l'auteur du livre « Le Pays du café », chez Guillaumin à Paris.

Aventures et Embuscades. Histoire d'une colonisation au Brésil, par G. DE LA LANDELLE, chez Haton à Paris.

Notice générale sur les sessions parlementaires de 1882 (Brésil), par le baron D'OUREM, à l'imp. de la Société anonyme des publications périodiques à Paris.

Convention pour la protection de la propriété individuelle, conclue à Paris, le 20 mars 1883, entre la Belgique, le Brésil, etc. Imprimerie Nationale à Paris.

Loi Brésilienne sur les Brevets d'Invention, par CASALONGA, ingénieur civil. Imprimerie Pouillard, à Charleville ou chez l'auteur, 15, rue des Halles à Paris.

Notice sur les institutions de prévoyance au Brésil, par le baron D'OUREM, chez Garet à Paris.

Lois Portugaise et Brésilienne sur les brevets d'invention, par CASALONGA, ingénieur civil. Imp. Pouillard à Charleville ou chez l'auteur, 15, rue des Halles à Paris.

1884. *Le Brésil*, ses débuts, son développement, sa situation économique, ses échanges commerciaux, ses plantations de café, par R.-L. D'OLIVEIRA, à l'imprimerie du « Moniteur de l'Oise » à Beauvais.

L'Italia al Brasile. Lettera a un deputado del parlamento italiano, par P.-J. SANTA ANNA NERY, chez Balitout-Questroy et Cie à Paris.

Notice sur les ressources minérales du Brésil, par J. DE CARAPEBUS, élève de l'École supérieure des mines, chez Lahure à Paris.

Nacionalidade, lingua e litteratura de Portugal e Brazil, par J.-M. PEREIRA DA SILVA, chez Guillard-Aillaud et Cie à Paris.

Un an au Brésil, par Eug. HINS.

La Belgique et l'Émigration : le Brésil, par A. DUBOIS.

Le Christophore. La civilisation dans l'Amazone. Conférence faite à Manaos par Mgr de Macedo.

Les Gisements aurifères du district d'Ouro-Preto. Province de Minas-Geraes (Brésil), par M. MOUCHOT. Imprimerie Capiomont et Renault à Paris.

1885. *Rio de Janeiro*, par E. ALLAIN, chez Frizine à Paris.

De Paris au Brésil par terre (en livraisons), par BOUSSENARD, chez Aureau à Lagny.

Le Brésil, ses débuts, son développement, sa situation économique, par H. MOISAND, chez Moisand à Beauvais.

Une Étape à Rio-de-Janeiro, par R. DE MOUSTIER, chez Gervais à Paris.

Le Pays des Amazones : l'El Dorado, par F.-J. DE SANTA ANNA NERY, chez Frizine à Paris.

Quelques notes sur les bureaux de statistique au Brésil, par le baron d'OUREM. Imp. de Areâs à Pau.

Noçôes geraes de geographia universal, contendo particularmente a geographia do Imperio do Brazil e a da Provincia do Amazonas, par Raymond A. NERY, chez Guillard Aillaud et Cie à Paris.

Guide universel de l'Émigrant : le Brésil actuel, Conseils aux émigrants, par C. Hygin-Farcy.

1886. *Le Territoire contesté entre la France et le Brésil* (conférence), par H. Coudreau, chez Danel à Lille.

Voyage au Rio-Branco, aux Montagnes de la Lune, au Haut-Trombetta, par H. Coudreau, chez Cagniard à Rouen.

Le Brésil à Bourges. Notice sur la section brésilienne, par H.-R. Le Cocq, 14, rue de la Grange-Batelière à Paris.

Notice générale sur les sessions parlementaires de 1884 (Brésil), à l'imprimerie de la Société anonyme des publications périodiques à Paris.

1887. *Le Brésil nouveau*, par G. Aimard, chez Dentu à Paris.

La France équinoxiale. Étude sur les Guyanes et l'Amazonie, par H. Coudreau, chez Challemel à Paris.

Les Français en Amazonie, par H. Coudreau, chez Picard et A, Kaan à Paris.

Voyage à Rio-Grande do sul (Brésil), par A. de Saint-Hilaire. Imp. Jacob à Orléans.

Yves d'Évreux ou essai de colonisation du Brésil, par le baron d'Ourem, chez Marpon à Paris.

Note sur la Barre de Rio-Grande do sul (Brésil), par Bianchi, chez Chaix à Paris.

Bouquets de Melastomacées brésiliennes, dédiées à Sa Majesté Dom Pedro II, par Saldanha da gama et cogniaux, chez A. Remacle à Verviers.

1888. *Le Brésil Économique*, conférence par F.-J. de Santa Anna Nery, aux bureaux de « la France commerciale » à Paris.

L'abolition de l'Esclavage au Brésil. Communication de E. Levasseur à l'Académie des sciences morales et politiques, chez Picard à Paris.

L'abolition de l'Esclavage au Brésil, par A. Spont, aux bureaux de la « Revue du Monde latin » à Paris.

Manual do delegado do Thesouro nacional em Londres, par de Azevedo Castro, chez Chaix à Paris.

1889. *L'abolition de l'Esclavage au Brésil.* Imp. chez Chamerot à Paris.

Les Andes. Les Cordillères et l'Amazonie, par C. Girard, imp. chez Levé à Paris.

Cartes commerciales, physiques, politiques, administratives, routières, ethnographiques, minières et agricoles, par F. Bianconi, chez Chaix à Paris.

Un Explorateur brésilien, par A. Marc, chez Alcan Lévy à Paris.

Des Andes au Para-Équateur, Pérou, Amazone, par M. Monnier, chez Plon et Nourrit à Paris.

Le Brésil (partie sud), par F. Bianconi et A. Marc, chez Chaix à Paris.

Lettres du Brésil, par M. Leclerc, chez Plon et Nourrit à Paris.

Le Brésil en 1889, par F.-J. de Santa Anna Nery, chez Delagrave à Paris.

Le Brésil. Excursion à travers ses vingt provinces, par A. Marc. Imp. Charaire et fils à Paris.

Exposition universelle de 1889. Empire du Brésil, chez Chaix à Paris.

Les Institutions primitives au Brésil, par Glasson, chez Picard à Paris.

Le Brésil à l'Exposition universelle de 1889, par A. Marchand et E. Heros, chez A. Taride à Paris.

Folk-Lore Brésilien, poésie populaire, contes et légendes, fables et mythes, poésie, musique, danses et croyances des Indiens, par F.-J. de Santa Anna Nery, chez Perrin à Paris.

Guide de l'émigrant au Brésil, rédigé sous la direction de F.-J de Santa Anna Nery, chez Delagrave à Paris.

Six semaines aux mines d'or du Brésil, par le vicomte E. de Courcy, chez L. Sauvaitre à Paris.

Convention sanitaire entre la République orientale de l'Uruguay, l'Empire du Brésil et la République Argentine, traduite par A. Saenz de Zimaran, chez Barlatier et Barthelet à Marseille.

Le Museum national de Rio-de-Janeiro et son influence sur les sciences naturelles au Brésil, par Ladislau Netto, chez Delagrave à Paris.

La Maladie des caféiers au Brésil, par le Dr Meyners d'Estrey (Extrait de « la Revue des sciences naturelles appliquées » du 21 mai 1889). Au siège social de la Société nationale d'acclimatation à Paris.

Le Tabac dans la province de Bahia (Extrait du « Mémorial des Manufactures de l'État »), chez Berger-Levrault à Paris.

1890. *Critique de la Constitution brésilienne*, par Léon Donnat, à la Société d'éditions scientifiques à Paris.

Notes sur le Brésil. Budget des dépenses et recettes de l'Etat. Commerce extérieur, chemins de fer et navigation. Banques d'émission, etc., par Marx Lyon, à l'Imprimerie Nouvelle à Paris.

Instructions nautiques sur les côtes du Brésil (du cap San-Roque au rio de la Plata), par l'amiral Mouchez, à l'Imprimerie Nationale.

La Révolution et l'armée du Brésil, chez Henri-Charles Lavauzelle, Paris et Limoges.

Musa das Escolas, Collecção de poesias de poetas brazileiros e portuguezes de seculo xix, par L.-L.-F. Pinheiro, chez veuve E. Mellier à Paris.

Culture des végétaux et essais d'acclimatation d'animaux à Saint-Paul (Brésil), par M. F. d'Albuquerque, chez L. Cerf à Paris.

1891. *Collecção de documentos colligidos*, par Urbano Marcondes, à la Société positiviste à Paris.

Aux États-Unis du Brésil, voyages de E. Durand, par F.-J. de Santa-Anna Nery, chez Delagrave à Paris.

Le Brésil vivant, par Luiz de Castro, chez Fischbacher à Paris.

1892. *Le Brésil*, par E. Levasseur, membre de l'Institut, avec la collaboration de MM. de Rio-Branco, Eduardo Prado, d'Ourém, Henri Gorceix, Paul Maury, E. Trouessart et Zaborowski, tiré de la « Grande Encyclopédie », accompagné d'un appendice, par *** et M. Glasson, et d'un album de vues du Brésil, exécuté sous la direction de M. de Rio-Branco, Paris, H. Lamirault.

Du Pacifique à l'Atlantique, par les Andes Péruviennes et l'Amazone, par O. Ordinaire, chez Plon et Nourrit à Paris.

Sur l'Araucaria Brasiliensis Rich, son rendement et son acclimatation en Europe, par E. Heckel, chez Cerf et Cie à Paris.

L'idée républicaine au Brésil, par Oscar D'ARAUJO. chez Perrin à Paris.

A *Phase, reveladora no Brazil*. par José DE SALVA-COSTA, chez F. Pichon à Paris.

1893. *Une Mission dominicaine au Brésil*, par E. M. GALLAIS, imprimerie Marseillaise à Marseille.

Les Finances brésiliennes en 1893, ch. Chaix à Paris.

1894. *Nouvelle géographie universelle*, d'Elisée RECLUS, XIXe volume, chez Hachette à Paris.

Le rôle du Brésil à la conférence internationale contre le choléra, par le Dr A. BRISSAY, chez Daix frères à Clermont.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

1875. *Par de là l'Océan. La Vie d'émigrants en Amérique* (R. Argentine, États-Unis et Canada), par Auguste FOUBERT, chez Dupont à Paris

Exploration dans l'Amérique du Sud. Projet d'exploitation générale des anciennes Missions de Corrientès (R. Argentine), par le baron H. DE RASSE, chez Chaix à Paris.

1876. *Description physique de la République Argentine*, par BURMEISTER, 1 vol., chez Savy à Paris.

La Question des limites entre le Chili et la République argentine, par C.-M, VACUÑA, chez Claye à Paris.

Rio de la Plata. Description et instructions nautiques, par l'amiral MOUCHEZ.

L'Elevage du bétail dans les Estancias du Rio de la Plata, par C. PEQUIN, lib. Masson à Paris.

1877. *A Travers la Pampa*, par CHARNAY, chez Martinet à Paris.

Buenos-Ayres. La Pampa et la Patagonie, par E. DAIREAUX, chez Hachette à Paris.

1878. *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud*. Brésil, Uruguay. République Argentine, les Pampas, etc., par E. DE ROBIANO, chez Plon à Paris.

Notice sur la République Argentine, imp. L. Hugonis à Paris.

Importation en France des chevaux de la République Argentine, par BALCARCE, ministre de la République Argentine, imp. Martinet à Paris.

Pampas de la République Argentine, par John LE LONG, lib. Delagrave à Paris.

L'Amérique centrale et méridionale et l'Exposition de 1878, par Clovis LAMARRE et Ch. WIENER, lib. Delagrave à Paris.

1879. *Patagonie. Détroit de Magellan et canaux latéraux*, par Paul CAVÉ, lieutenant de vaisseau, Imprimerie Nationale, chez Challemel à Paris.

De la Gironde à la Plata, température de la mer déduite des observations des Messageries, par HAUTREUX, lieutenant de vaisseau, chez Berger-Levrault à Paris.

L'Instruction publique dans l'Amérique du Sud, par C. HIPPEAU.

Les Chiens sauvages et les grandes perdrix de la Plata, par H. DE RASSE, imp. chez Martinet à Paris : au siège de la Société d'Acclimatation à Paris.

Nouveau Dictionnaire de géographie universelle, p. 201 à 205, par Vivien DE SAINT-MARTIN, chez Hachette à Paris.

1880. *Les Mammifères fossiles de l'Amérique du Sud*, par H. GERVAIS et F. AMEGHINO, lib. Savy à Paris.

Etude sur les Mammifères fossiles des dépôts pampéens de la Plata, par L. REROLLE, chez Giraud à Lyon.

Note sur la flore des régions de la Plata, par L. REROLLE (Extrait des Annales de la Société botanique de Lyon), chez Giraud à Lyon.

1881. *Le Pilcomayo* (route maritime de la Bolivie à l'Océan atlantique), par A. TESTAUT-FERRY, chez Berger-Levrault à Paris.

Agriculture de l'Amérique du Sud. Exploitation agricole dans le nord de la République Argentine, par L. ANDRIEU, lib. Goin à Paris.

1883. *Province de Corrientes* (*R. Argentine*). Son passé, son présent, son avenir, par J.-N. PUJOL VEDOYA, chez Marpon et Flammarion à Paris.

Bases pour servir aux entreprises de colonisation dans les territoires nationaux de la République Argentine, par A. Brougnes, propriétaire-agriculteur à Coixon, près de Vic-Bigorre (Hautes-Pyrénées), imp. de E. Vimard a Tarbes.

L'Émigrant de la Plata, par Clément Malaurie.

La Terreur sous Rosas, par le commandant Stany.

Extinction du Paupérisme agricole, moyen de s'enrichir par la colonisation dans la République Argentine, par le Dr A. Brougnes, imp. de E. Vimard à Tarbes.

République Argentine. Loi sur les patentes d'invention, par Casalonga. Imp. Pouillard à Charleville, ou chez l'auteur, 15, rue des Halles, à Paris.

1884. *La République Argentine*, par F. Bianconi et E. Broc, chez Chaix à Paris.

La Republica Argentina y sus relaciones economicas con la Francia, conferencia en la Sociedad de geografia comercial de Paris, 16 février 1884, par le Dr D.-J.-F. Lopez, chez Garnier fils à Paris.

1885. *Notes sur le Rio-Parana et sur le Paraguay*, par Garnault, lieutenant de vaisseau, à l'Imprimerie Nationale.

Étude sur les Principes de droit international privé dans la République Argentine, par E. Dairéaux.

La Future Présidence dans la République Argentine, par un patriote argentin, chez Mouillot à Paris.

Relaciones económicas entre la Republica argentina y la Alemania, conférence prononcée à Berlin, le 5 juillet 1884, par le Dr D.-J.-F. Lopez, chez Garnier frères à Paris.

1886. *République Argentine*, par F. Bianconi et E. Broc, chez Chaix à Paris.

La Cavalerie argentine et la conquête de la Pampa (campagne de 1879-1880), chez Berger-Levrault à Paris.

L'Italie et la République Argentine, un rêve de prise de possession des rives de la Plata. Un article à sensation du « Giornale degli Economisti » par Pedro Lamas, 17, avenue Carnot à Paris.

L'Industrie de l'Élevage au Rio de la Plata. Son passé, son présent, son avenir. Nécessité urgente

de résoudre le problème de l'excès de production des viandes par rapport à la consommation locale, par P. S. LAMAS. Imp. Charaire et fils à Paris.

1887. *La Vie et les Mœurs à la Plata*, par E. DAIREAUX, chez Hachette à Paris.

El abogado de si mismo, par E. DAIREAUX, chez Delagrave à Paris.

1888. *Avantages et conditions de l'Émigration à la République Argentine*, 23, rue Clapeyron à Paris.

La République Argentine : La Province de Santa-Fé, par E. DAIREAUX, chez Hachette à Paris.

Exposé sommaire de la situation économique et financière de la République Argentine, par Pedro LAMAS, 23, rue Clapeyron à Paris.

Notes pour servir à l'Histoire du cheval en Amérique, par D'ORCET, au siège de la Société d'acclimatation à Paris.

1889. *A Travers l'Amérique latine (R. Argentine, Uruguay, Brésil)*, par R. LE CHOLLEUX Imp. Levé, lib Brare, à Paris.

A travers les bergeries : Description de la République Argentine, par E.-S. ZEBALLOS. Imp. Mouillot à Paris.

L'Agriculture et l'Élevage dans la République Argentine, ouvrage publié sous la direction de F. LATZINA, chez Mouillot à Paris.

Conditions pratiques de l'émigration dans la République Argentine, par G. CARRASCO, chez Mouillot à Paris.

L'Avenir de l'Industrie sucrière dans la République Argentine. Fabrication, par N. CARETO, chez Chaix à Paris.

La République Argentine considérée au point de vue de l'agriculture et de l'élevage, par G. CARRASCO, Société anonyme des publications périodiques à Paris.

Catalogue spécial officiel de l'Exposition de la République Argentine, chez L. Danel à Lille.

Convention sanitaire entre la République de l'Uruguay, l'empire du Brésil et la République Argentine, par A. SAENZ DE ZUMARAN, chez Barlatier et Barthelet à Marseille.

La République Argentine et l'Émigration, par John Le Long. Imp. de C. Schaeber à Paris.

Étude technique sur la race ovine. La production et le commerce de la laine dans la République Argentine, par C.-L. Klett. Imp. de G. Schaeber à Paris.

Notice sur la République Argentine, imp. de L. Danel à Lille.

Statistique du mouvement commercial et maritime du port de Dunkerque avec la République Argentine depuis son origine 1881 jusqu'en 1888, par F. D., chez Danel à Lille.

Quelques mots sur l'instruction publique et privée dans la République Argentine, par le Dr J.-B. Zubiaur, chez Mouillot à Paris.

Projet de Code de commerce de la République Argentine, par M. Lysandre Segovia, chez A. Rousseau à Paris.

La République Argentine physique et économique, par L. Guilaine, imp. des Imprimeries Réunies à Paris.

La Pampa. Mœurs américaines, par Ebelot, chez Quantin à Paris.

1890. *Trois ans chez les Argentins*, par R. d'Aurignac, chez Quantin à Paris.

Colonies d'Entrerios : République Argentine, chez Mouillot à Paris.

Les Fonds argentins. La Vérité sur les Finances argentines. Imp. de G. Chamerot à Paris.

Objetivos y resultados de mis trabajos en Europa en favor de la Republica Argentina, par Pedro Lamas, chez V. Goupy et Jourdan à Paris.

La Republica Argentina en la exposición universal de Paris en 1889, par El Delegado del Gobierno, par D.-S. Alcorta, chez Mouillot à Paris.

Le Nandou et ses produits. L'Industrie de l'Autruche, par Magaud d'Aubusson, chez Cerf à Paris.

Le Développement de l'Élevage du bétail dans la République Argentine, l'Algerie et la Tunisie, par G. Barrion, licencié en droit et ingénieur agronome (Mission). Imp. Marpon et Flammarion à Paris.

1891. *Les Républiques Hispano-Américaines*, par Théodore CHILD (Chili, République Argentine, Paraguay et Uruguay), à la Librairie Illustrée à Paris.

Exploration dans l'Amérique du Sud, par THOUAR, chez Hachette à Paris.

Les Progrès de l'hygiène publique de la République Argentine, par E.-R. CONI, chez O. Berthier à Paris.

Statistique du mouvement commercial et maritime du port de Dunkerque avec la République Argentine pendant l'année 1889, par Albert MINE, chez Danel à Lille.

La Colonie française et les Républiques argentines, par A. DUPONCHEL, chez Camut à Paris.

1892. *L'Amérique inconnue* (*Journal de J. de Brettes*), par MALLAT DE BASSILAN, chez Firmin-Didot à Paris.

1894. *Nouvelle géographie universelle*, de E. RECLUS, 19e vol., chez Hachette à Paris.

PARAGUAY.

1870. *Conférence sur la guerre du Paraguay*, par Th. FIX.

La Guerre du Paraguay, par Th. FIX, chez Tanera à Paris.

1878. *Le Paraguay*, par le comte de LAMBEL.

Note sur le Maté (Thé du Paraguay, *Ilex Paraguayensis*), par H. RYASSAN, docteur en médecine, lib. Masson à Paris.

1879. *Le Maté :* Historique, données statistiques et scientifiques, par Ch. BARBIER, ingénieur civil, imp. chez Carnaudet à Saint-Dizier.

1884. *La République du Paraguay*, étude historique et statistique, par A. MEULEMANS, chez Dentu à Paris.

1885. *Notes sur le Rio Parana et sur le Paraguay*, par M. GARNAULT, lieutenant de vaisseau, Imprimerie Nationale à Paris.

1888. *Le Paraguay*. Imp. chez E. Buttner-Thierry à Paris.

1889. *Le Paraguay*, par E. DE BOURGADE DE LA DARDYE, chez Plon et Nourrit à Paris.

A Travers l'Amérique latine (R. Argentine, Paraguay, Brésil), par R. LE CHOLLEUX, chez J. Brare à Paris.

1890. *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, p. 578 à 583, par Vivien DE SAINT-MARTIN, chez Hachette à Paris.

Le Maté, Thé du Paraguay, par A. LEROY, chez Cerf et fils à Paris.

1892. *Scènes de la vie au Paraguay*. Les Trésors des vaincus, roman de mœurs exotiques, par A. VALDES, chez E. Flammarion à Paris.

Scènes de la vie au Paraguay. L'imposture, roman de mœurs exotiques, par A. VALDES, chez P. Flammarion à Paris.

1893. *Rapport sur la partie des terrains de la Société générale paraguayenne, située au nord du Paraguay*, par J. FROMMEL, ancien professeur à l'Institut agronomique de Buenos-Ayres, imp. E. Ethiou-Perou à Paris.

La République du Paraguay. Découverte et colonisation de son pays, son histoire. Le territoire paraguayen, climat, ressources naturelles, population, voies de communication, etc., par Van BRUYSSEL, chez Muquardt à Paris.

1894. *Nouvelle Géographie universelle*, de E. RECLUS, 19e vol. chez Hachette à Paris.

Sans date :

Conférences sur le Paraguay, 1re Conférence, 7, rue Mirepoix à Toulouse.

Malpighacées, par Rob. CHODAT.

Contribution à la flore du Paraguay, par M. MICHELI.

OUVRAGES, BROCHURES, ETC.

PARUS A L'ÉTRANGER

Inventoriés sur le Catalogue de la Bibliothèque Nationale à Paris — 1882 à fin nov. 1895.

BRÉSIL.

ALLEMAGNE :

1873. *Notions de chorégraphie du Brésil*, par M. DE MACEDO, imp. chez F.-A. Brockhaus à Leipzig.

1882. *Le Brésil méridional.* Les provinces de Saint-Paul, Rio-Grande du Sud et de Santa-Catharina, au point de vue de la colonisation allemande, par Henry LANGE, 1re édition, à l'Agence de publication à Berlin.
2e édition, chez G. FROHBERG à Leipzig, 1885.

1883. *Les Allemands au Brésil*, avec carte, par Hugo ZÖLLER, chez M. Spemann à Berlin et Stuttgart.

1885. *L'Émigrant. Guide aux colonies allemandes du Brésil méridional*, par Von EYE, à l'Allgemeine Verlags-Argentur à Berlin.
Tableaux du Brésil, par C. Von KOSERITZ, chez W. Friedrich à Leipzig et Berlin.

1886. *A Travers le Brésil central, voyage d'exploration du Schinghú*, par Von den STEINEN, chez Brockhaus à Leipzig.

1887. *La Vallée de l'Itajahy et la colonie de Blumenau, dans le Brésil méridional*, par G. STUTZER, chez L. Koch à Goslar-am Harz.
La Province brésilienne de Santa-Catharina, par WALDEMAN von HUNDT.
Les Richesses végétales du Brésil et son agriculture, par R.-A. HEHL.

1891. *Études sur l'ethnographie du Brésil*, par EHRENREICH, à Berlin.

1892. *La Chute du trône impérial, au Brésil, et ses conséquences politiques et religieuses*, par von T.-H. FULANO, chez J.-P. Bachem à Cologne.

1892. *Tableaux de l'Economie rurale du Brésil.* Souvenirs et études, par Karl KAERGER, chez Gergonne à Berlin.

1893. *Le Brésil contemporain*, par Moritz SCHANZ, chez W. Mauke à Hambourg.

1894. *Chez les peuples primitifs du Brésil central.* Récit du voyage et résultats de la deuxième exploration du Schingù, par Von den STEINEN, chez Hœfer à Berlin,

Sans date :

Lépidoptères recueillis dans le Brésil, par STUBEL, à Berlin.

ANGLETERRE :

1883. *Mission spéciale à Rome en 1873*, par le baron DE PINEDO, imp. chez A. Kingdon à Londres.

1884. *Business and Pleasure in Brazil*, par BURKE et STAPLES, chez Field and Thuer à Londres.

1886. *Exploring and Travelling Three thousand Miles through Brazil from Rio de Janeiro to Moranhâo*, par J.-W. WELLS, chez S. Low à Londres.

A Year in Brazil, with notes on the abolition of Slavery. The Finances of the empire, religion, meteorology, natural history, par Hasting-Charles DENT, chez K. Paul à Londres.

1887. *The voyage of François Pyrard*, of Laval, to the East Indies, the Maldives, the Moluccas and Brazil, chez the Hakluyt Society, 1er vol. à Londres, 1887. — 2e vol., à Londres 1888 et 1890.

1890. *Constitution of the Republic of the United States of Brazil.*

ARGENTINE (RÉPUBLIQUE) :

1883. *Confraternidad intelectual latino-americana.* Fiesta literaria celebrada en Rio de Janeiro, en el liceo de artes y oficios, el 30 de Agosto de 1883, chez Casavalle à Buenos-Aires.

1892. *Cuestiones de limites entre las Repúblicas Argentina, el Brasil y Chile*, par le Dr E.-S. Zaballos, chez J. Peuser à Buenos-Aires.

1893. *Misiones*. Exposición hecha por el ex-ministro de relaciones exteriores de la República Argentina, par E.-S. Zaballos, chez Peuser à Buenos-Aires.

1894. *Message* adressé au Congrès national, par le maréchal Floriano Peixoto, à l'occasion de la première session ordinaire de la deuxième législature, chez Leuzinger à Buenos-Aires.

Autriche :

1887. *Pétrographie du sud-ouest du Brésil*, par Jordano Machado. Vienne.

1888. *Itinera principum S. Coburgi*. Die Botanische Ausbeute von den Reisen ihrer Hoheiten der Prinzen von Sachsen-Coburg-Gotha, par Wawra. v. Ferusee (Heinrich), chez C. Gerold à Vienne.

Belgique :

1887. *Tableau résumé des richesses de l'empire du Brésil*, par J. de Saldanha da Gama, chez L. Hoffmann à Bruxelles.

Brésil (Etats-Unis du). — Rio-de-Janeiro :

1874. *L'empire du Brésil à l'Exposition universelle de Vienne en 1873*, imp. de E. et H. Laemmert à Rio-de-Janeiro.

Caminhos de ferro nacionaes. Bitola Preferivel, par J. Ewbank da Camara, à la Typ. americana à Rio-de-Janeiro.

1878. *Commissão da Carta generial do Imperio*, par J.-M. da Silva, à la Typ. nacional à Rio-de-Janeiro.

1881. *Catalogo da exposicão de Historia do Brazil*, typ. de G. Leuzinger à Rio-de-Janeiro.

Le commerce et les affaires du Brésil, articles de journal par F. Schmid, consul honoraire d'Autriche-Hongrie, aux bureaux de « l'Allgemeine Deutsche Zeitung für Brasilien » à Rio-de-Janeiro.

Annaes da Escola de minas de Ouro-Preto, à la Typ. nacional à Rio-de-Janeiro.

1882. *Revista da exposição anthropologica brazileira*, dirijida e collaborada, par MELLO MORAES FILHO, imp. de Pinheiro à Rio-de-Janeiro.

1883. *The Brasilian language and its agglutination*, par AMARO CAVALCANTI, á la typographia nacional à Rio-de-Janeiro.

Festa (30 Agosto de 1883) litteraria, par occasião de fundar-se na capital do imperio a Associação dos homens de lettras do Brazil, à la typographia nacional à Rio-de-Janeiro.

1884. *L'affranchissement des esclaves de la province de Ceara, au Brésil*, notes par Jose DE PATRICINIO, aux bureaux de « la Gazeta da Tarde » à Rio-de-Janeiro.

1885. *Résumé des recherches de l'archéologie brésilienne*, conférence par LADISLAU NETTO, chez do Machado à Rio-de-Janeiro.

L'Apostolat positiviste au Brésil, rapport pour l'année 1883, par Miguel LEMOS, à Rio-de-Janeiro.

1886. *L'Apostolat positiviste au Brésil*, rapport pour l'année 1884, par Miguel LEMOS, au centre du siège positiviste à Rio-de-Janeiro.

L'Apostolat positiviste au Brésil, rapport pour l'année 1886, par Miguel LEMOS, au siège central de l'Apostolat à Rio-de-Janeiro.

1888. *Bibliographia Brazileira*, revista mensal da Imprensa brazileira, Rua Gonçalves Dias 41, à Rio-de-Janeiro.

L'Apostolat positiviste au Brésil, rapport pour l'année 1887, par Miguel LEMOS, à l'Apostolat positiviste à Rio-de-Janeiro.

1889. *L'Instruction publique au Brésil*, par PIRES DE ALMEIDA, imp. de G. Leuzinger à Rio-de-Janeiro.

1893. *Annuario medico brazileiro*, findado et dirigido pelo Dr Carlos COSTA, 7 anno 1893, chez H. Lombaerts à Rio-de-Janeiro.

Discurso do Sr Dr Pedro Americo sobre a propriedade litteraria e artistica, pronunciado na sessão de 14 de Agosto de 1893 a la Camara dos Srs deputados, à l'Imp. nacional à Rio-de-Janeiro.

1895. *Festas et tradições populares do Brazil*, par MELLO MORAES FILHO, com um prefacio de Sylvio ROMERO, chez Fancho à Rio-de-Janeiro.

Sans date.

Licões de Historia do Brazil proferidas no internato do Imperial collegio de don Pedro II, par le professeur D. Luis de Queirós. Mattoso Maia, chez D. da Silva à Rio-de-Janeiro.

Noticias philologicas, par F. Adolpho Coelha. (Voir « Correio do Brazil », 1885.)

L'Etat de Rio-Grande del Sud, par Grimm. Santa-Cruz, Stutzer.

Chili :

1889. *Constituciones de Chile..... Brasil*, à Santiago du Chili.

1891. *Temas politicas*. Examen comparativo critico de las constituciones de Hispano-America, al Brazil y Haïti, par A.-A. Guridi, à Santiago du Chili.

Etats-Unis :

1881. *Hydrographic Office, Washington Government Printing-office* (1re partie : Côtes du Brésil), par H.-H. Gorringe. Côtes du Brésil et de l'Uruguay, de Rio-de-Janeiro au rio de la Plata, par le lieutenant Seaton Schroeder, à Washington.

1887. *Brazil*, its condition and prospects, by C. C. Andrews, chez D. Appleton à New-York.

1891. *Brazil*. Washington, no 2, Lafayette square.

Commercial Directory of Brazil. Washington, bureau of the American Republics.

Import Duties of Brazil. Direitos de Importação do Brazil. Corrected to July 1891. Au bureau of the American Republics à Washington.

Hollande :

1885. *Le Brésil et Java*. Rapport sur la culture du café en Amérique, Asie et Afrique, par C.-F. Van Delden, chez Nijhoff à la Haye.

1886. *Au Brésil*, par Van Ryckevorsel, intgevers-maats chappiz « Elzevier » à Rotterdam.

Italie :

1888. *Ministero degli affari esteri. La Provincia di San-*

Paolo (*Brasile*). Tip. del ministero degli affari esteri à Rome.

Histoire de la Mission de R. P. Martin de Nantes, capucin de la province de Bretagne, chez les Cariris, aux Archives générales de l'ordre des Capucins à Rome.

1889. *Al Brasile*, pel dottor Alfonso Lomonaco, chez L. Vallardi à Milan.

Portugal :

1878. *Portugal e Brazil.* Emigração e colonisação (critica), par D. A. Gomes Percheiro, à Lisbonne.

1881. *O Brazil e as colonias portuguezas*, par J.-P. Oliveira Martin, chez Bertrand à Lisbonne.

1883. *Cantes populares do Brazil*, colligidos par le Dr Sylvio Romero, à la Livraria internacional à Lisbonne. Tomes 1 et 2.

1885. *Cantes populares do Brazil*, colligidos par le Dr Sylvio Romero, à la Livraria internacional à Lisbonne. Tome 3.

1887. *Ethnogénie brésilienne*, par Ferraz de Macedo, à l'Imprimerie nationale à Lisbonne.

Sans date.

Viagem ao centro do Brazil. Impressões, par Oscar Leal, à Lisbonne.

Materiaes para a historia da litteratura brazileira, par le Dr Sylvio Romero, à Lisbonne.

Russie :

1884. *Le Brésil à l'Exposition internationale de Saint-Pétersbourg.* Imp. chez Trenké et Fusnot à Saint-Pétersbourg.

Suisse :

1894. *Exposé des motifs du projet de Code civil brésilien*, rédigé en vertu du décret du 15 juillet 1890, par le Dr A. Coelho Rodrigues. Imp. Suisse à Genève.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

ALLEMAGNE :

1884. *Die La Plata — Länder* (Paraguay, Uruguay, Argentine), par K. FRIEDRICH, à Hambourg.

1885. *Etudes sur la Géologie et la Paléontologie de la République Argentine*, par A. STELZNER, chez F. Fischer à Cassel.

1888. *Voyage dans les Andes du Chili et la République Argentine*, par P. GUSSFELDT, chez Paetel à Berlin.

1893. *Les Pétrifications tertiaires de la République Argentine*, par R. A. PHILIPPI, chez Brockhaus à Leipzig.

Sans date :

La République Argentine. Guide des étrangers et émigrants, par José GRÉGER, chez Birkhaüser à Basel.

Lépidoptères recueillis dans la République Argentine, par A. STRIBEL, à Berlin.

ANGLETERRE :

1881. *Cameos from the Silver-land :* or the Adventures of a Young naturalist in the Argentine republic, par E.-W. WHITE, chez J. van Voorst à Londres. Tome I.

1882. Même ouvrage. Tome II.

1886. *Eight Months on the Gran Chaco of the Argentine Republic*, par GIOVANNI PELLESCHI, chez S. Low à Londres.

1888. *Argentine ornithology*, par P.-L. SCLATER et W.-H. HUDSON, chez R.-H. Porter à Londres. Tome I.

1889. Même ouvrage. Tome II.

1893. *Argentine .....Sketches*, par WAKERS, à Londres.

The History and Present State of the Sheep-Breeding industry in the Argentine Republic, par H. GIBSON, chez Ravenscroft à Londres.

ARGENTINE (RÉPUBLIQUE). Buenos-Aires :

1876. *Noticas y documentos* sobre la revolución de Se-

tiembre de 1874, par Florencio DEL MARMOL. Imp. de M. Biedma à Buenos-Aires.

Historia de Belgrano y de la Independancia argentina, par BARTOLOME MITRE, chez C. Casavalle à Buenos-Aires (1876-1877).

La República Argentina, obra escrita en aleman, par Ricardo NAPP, con la ayuda de varios colaboradores y por encargo del comite central argentino para la exposición en Filadelfia. Sociedad anonima à Buenos-Aires.

1878. *Digesto argentino de Marina (mercante y de guerra)* desde 1810 hasta 1878, par J. GOYENA. Imp. del « Porvenir » à Buenos-Aires.

La Conquista de quince mil leguas, par E.-S. ZABALLOS, Tip. de « la Prensa » à Buenos-Aires.

1879. *Registro oficial de la República Argentina*, que comprende los documentos expedidos desde 1810 hasta 1873. Publicación oficial, à la « Republica » à Buenos-Aires (1879 à 1884).

Les Réformes réclamées par la Banque de la Province, par L. WALLS. Imp. du « Courrier de la Plata » à Buenos-Aires.

1881. *Atlas de la Description physique de la République Argentine*, par H. BURMEISTER, à Buenos-Aires.

Vues Pittoresques de la République Argentine. 14 planches avec 36 fig., par H. BURMEISTER, chez P.-E. Coni à Buenos-Aires.

Mission, du vicomte San-Januario, auprès des Républiques de l'Amérique du Sud (1878-1879). Imp. du « Courrier de la Plata » à Buenos-Aires.

Memoria presentada al congreso nacional de 1881 por el ministro de Justicia, Culto et Instrucción publica, par le Dr M.-D. Pizarro. Imp. de « la Penitenciaria » à Buenos-Aires.

Sistema de medidas y pesas de la República Argentina, par V. BALBIN, à Buenos-Aires.

1882. *Annuario bibliografico de la República Argentina.* Tomes I à IV (1879 à 1882), parus à Buenos-Aires de 1880 à 1883.

Nuevas comprobaciones históricas apropósito de historia Argentina, par Bartolome MITRE, chez C. Casavalle à Buenos-Aires.

Compte rendu de l'Exposition continentale de la République Argentine ouverte en 1882, dans Buenos-Aires, par E. Paz, typ. de « la Pampa » à Buenos-Aires.

Educación municipal y organización de las comunas, par le Dr J. José F. Lopez. Segunda edición, chez Peuser à Buenos-Aires.

Memoria de correos y telegrafos de la Republica argentina (année 1882). Imp. de Biedma à Buenos-Aires.

1883. *Codigo civil de la República Argentina*, sancionado par el honorable congreso, el 29 de Setiembre de 1869 y corregido por ley de 9 de Setiembre de 1882. Edición oficial. Tip. de « la Pampa » à Buenos-Aires.

Ferro Carril central del Norte Ramal á la Rioja y Catamarca. Sección Primera de la Estación Recreo (F. C. C. N.) à la Chumbicha, imp. de Biedma à Buenos-Aires.

Informe sobre el Estado de la Educación comun en la capital, provincias, colonias y territorios nacionales durante el año 1882, par le Dr D. Benjamin Zorrilla, imp. de la « Tribuna nacional » à Buenos-Aires.

Publication officielle. La République Argentine relativement à l'émigration européenne, par F. Latzina, imp. de Stiller et Laass à Buenos-Aires.

Memoria del ministerio de relaciones exteriores presentada al congreso nacional en 1883. Tip. de « la Pampa » à Buenos-Aires.

1884. *Allons à la République Argentine!* imp. de Stiller à Buenos-Aires.

Censo nacional a fines del 1883 y principios de 1884, chez Stiller à « la Tribuna nacional » de Buenos-Aires.

Estadistica del comercio y de la navigación de la Republica Argentina 1883-1884. Publicación oficial. Imp. de Stiller à Buenos-Aires.

Catecismo de Historia Argentina, desde el descrubrimiento de America hasta nuestros dias, par S. Estrada, chez Igon Hermanos à Buenos Aires.

Memoria de relaciones esteriores presentada al congreso nacional en 1884, chez Balcarce à Buenos-Aires.

1885. *Antecedentes historicos sobre los tratados con el Paraguay*, par S. ALCORTA. Tip. de Moreno y Nuñez à Buenos-Aires.

Handbook of the River Plate, comprising the Argentine Republic, Uruguay and Paraguay, with, six maps, par M.-G. and E.-T. MULHALL, chez M. G. and E.-T. Mulhall à Buenos-Aires.

Revista general de administración. Director Miguel Romero. T. I à III, 1885-1886, à Buenos-Aires.

La République Argentine et ses colonies. Description physique et statistique, par J.-M. YVERNET, imp. du « Courrier de la Plata » à Buenos-Aires.

1887. *Rapport du Président du Crédit public national, Pierre Agote, sur la dette publique, les banques, les budgets, les lois d'impôt et la frappe des monnaies de la nation et des provinces*. Livre IV. Typ. de J. Peuser à Buenos-Aires.

40 Años de observaciones sobre la naturaleza y el hombre, obre practica, par F. BENELISHE, chez l'auteur à Buenos-Aires.

Provincia de Cordoba, Memoria del ministro de Gobierno, justicia y culto, par le Dr CARCANO, imp. de J.-A. Alsina à Buenos-Aires.

Código de mineria de la República Argentina, sancionado por ley del honorable congreso de 8 de Déciembre de 1886, imp. de la « Tribuna nacional » à Buenos-Aires.

Codigo Penal de la República Argentina. Edición oficial. Imp. du « Sud America » à Buenos-Aires.

Republica Argentina. Educación comùn en la Capital, provincias, colonias y territorios federales, año 1886, par le Dr D.-B. ZORRILLA. Imp. de « la Tribuna nacional » à Buenos-Aires.

1888. *Primio Censo General de la provincia de Santa-Fé* (*République Argentine*). A oficina nacional à Buenos-Aires.

A Monsieur G. de Lavaleye. Importance économique et financière de la Republique Argentine, par F. SEEBER, imp. de E. Coni à Buenos-Aires.

Curso elemental de Historia argentina, par B.-T. MARTINEZ, chez Igon Hermanos à Buenos-Aires.

Geografia de la Republica Argentina, par F. LATZINA, chez F. Lajouane à Buenos-Aires (le même ouvrage a été imprimé chez Mouillot à Paris).

1889. *Rapport du président du Crédit public, Pierre Agote, sur la dette publique, les banques, les budgets, les lois d'impôt et la frappe des monnaies de la nation et des provinces*, livre V, à la typ. « el Censor » à Buenos-Aires.

Démonstration graphique de la Dette publique, des Banques, des Impôts et de la frappe des monnaies de la République Argentine, à la Compañia Sud-Americana de billetes de banco, à Buenos-Aires.

Contribución al conocimiento de los mamiferos fosiles de la Republica Argentina, par Florentino AMEGHINO, imp. de P.-E. Coni à Buenos-Aires.

Cartas de viaje por el Paraguay, los territorios nacionales del Chaco, par G. CARRASCO, à Buenos-Aires.

Catálogo oficial de las muestras de minerales exhibidas en la sección argentina anexa a la Exposición de Paris 1889, imp. del « Courrier de la Plata » à Buenos-Aires.

Código de comercio de la República Argentina, sancionado por el honorable congreso nacional, el 5 de Octubre de 1889. Edición oficial, imp. de Klingelfüss à Buenos-Aires.

Ligeros apuntes sobre el clima de la República Argentina, por el Director de la oficina meteorológica argentina, G.-G. DAVIS, chez E. Coni à Buenos-Aires.

Memorias de un viejo. Escenas de Costumbres de la República Argentina, par V. GALVEZ, chez Peuser à Buenos-Aires.

Una visita a las Colonias de la República Argentina, par A. PEYRET, imp. « Tribuna nacional » à Buenos-Aires. (Le même ouvrage a été imprimé chez Mouillot à Paris.)

Homenaje de la República Argentina al teniente general Máximo Tajes. Tip. de « la Federalista » à Buenos-Aires.

Exposition de Paris en 1889. Mémoire général et spécial sur les Mines, la Métallurgie, les lois sur les Mines, les ressources... de la République

Argentine. Imp. du « Courrier de la Plata » à Buenos-Aires.

Message du Pouvoir exécutif national, lu par le Président de la République, Dr T.-J. Celman (le 7 sept. 1889). Typ. « el Censor » à Buenos-Aires.

Memoria presentada al congreso nacional de 1889, por el ministro de Justicia, Culto e Instrucción pública, par le Dr Filémon Posse. Imp. de Klingelfüss à Buenos-Aires.

La Situation des étrangers au point de vue juridique dans la République Argentine, par B. Lehmann, à la Compañia Sud-Americana de billetes de banco, à Buenos-Aires.

1890. *Projet d'une Exposition rétrospective argentine à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique*, par F. Moreno. Musée de la Plata à Buenos-Aires.

Republica Argentina. Gobernación de la Pampa, par E. Basavilbaso. Imp. de M. Biedma à Buenos-Aires.

La Revolución (*Su cronica detallada*), antecedentes y consecuencias, par Jose M. Mendia (Jackal). Imp. de Mendia à Buenos-Aires.

La Revolución de Buenos-Aires. Narración de los acontecimientos de los dias 26, 27, 28 y 29 de Julio de 1890, par A.-M. de Gutierez, chez L. Maucci à Buenos-Aires.

Message du Pouvoir exécutif national lu par le Président de la République Dr D.-J. Celman, le 10 mai 1890. Imp. du « Courrier de la Plata » à Buenos-Aires.

Iudice general de las materias contenidas en los anales de la Sociedad cientifica argentina, chez E. Coni à Buenos-Aires.

Lettre de M. Henri, A. Ward sur les Musées argentins, au « Musée de la Plata » à Buenos-Aires.

Memoria de la Sociedad cientifica argentina 1889-1890, par C.-M. Morales, chez P.-E. Coni à Buenos-Aires.

1891. *Revista argentina de Historia Natural*. Publicación bimestral dirijida por Florentino Ameghino. Tome I, chez S. Peuser à Buenos-Aires.

Memoria del Banco hipotecario nacional correspondiente al año 1890. Imp. de la « Tribuna nacional » à Buenos-Aires.

1892. *Cuestiones de limites entre las Repúblicas Argentina, el Brasil y Chile*, par E. S. Zeballos. Imp. de J. Peuser à Buenos-Aires.

1893. *Trabajos escolares. Exposición de Chicago año 1893*, à la Compañia Sud americana de billetes de banco à Buenos-Aires.

Misiones. Exposición hecha por el ex-ministro de relaciones exteriores de la República Argentina, par Dr E.-S. Zaballos, chez Peuser à Buenos-Aires.

República Argentina. Educación comun en la Capital, provincias y territorios nacionales, año 1892, par el doctor D.-B. Zorilla, à la Compañia Sud-Americana de billetes de banco à Buenos-Aires.

1894. *Bibliografia y Trabajos públicos*, par J. Carrasco, chez Peuser à Buenos-Aires.

Provinces argentines.

1882. *Apuntes de viaje*, par Anza, à l'Imp. de « El Argentino » à Paraná.

1893. *Documentos editados y comentados sobre las lenguas argentinas*, par F. Tavolini aux « Talleres de publicaciones del Musee de la Plata » à la Plata.

Sans date.

Catalogue des oiseaux fossiles de la République Argentine, par F.-P. Moreno à Buenos-Aires.

Autriche :

1891. *Etats riverains de la Plata. Voyage dans l'Amérique du Sud*, par W. Kreuth, chez Hartleben à Vienne.

Belgique :

1888. *La République Argentine, ses ressources naturelles, ses colonies agricoles*, par E. Van Bruyssel, chez Falk à Bruxelles.

1889. *La Vérité sur la République Argentine*, par J. Bosmans, 60, chaussée de Mons à Bruxelles.

La Vérité sur l'emigration des travailleurs et des capitaux belges dans la République Argentine, par G. Cauderlier, chez Dechenne à Bruxelles.

CHILI :

1889. *Constituciones de Chili..... República Argentina*, à Santiago du Chili.

Sans date.

Campaña en el ejercito grande aliado de Sud-America, par le Dr S. SARMIENTO, à Santiago du Chili.

ETATS-UNIS :

1891. *Commercial Directory of the Argentine Republic*, Bureau of the American Republics à Washington.

ITALIE :

1886. *Pampa e Foreste* (*Da Sud a Nord nella Republica Argentina*), par VICO D'ARISBO, chez F. Casanova à Turin.

SUISSE :

1885. *Trois articles sur l'émigration européenne dans l'Argentine*, par J.-C. HEUSSER, chez Orell à Zurich.

URUGUAY :

1891. *La Formación carbonifera de la República Argentina*, par le Dr C. BERG, 26 de Marzo à Montevideo.

1892. *Mensaje del Presidente de la República* (*Julio Herrera y Obes*), al abrir las sesiones de la Honorable Asamblea en el segundo periodo de la XVII Legislatura. Febrero 15 de 1892. Imp. de « la Nación » à Montevideo.

PARAGUAY.

ALLEMAGNE :

1883. *Der Christlich-Sociale Staat der Jesuiten in Paraguay*, par E. GOTHEIN, à Leipzig.

Un an à cheval. Voyages au Paraguay, par Ernst MEVERT, Wandsbeck à Menche.

1884. *Les Pays du Rio de la Plata* (*Paraguay, Uruguay, Argentine*), par K. FRIEDRICH, chez L. Friederischen à Hambourg.

Cent jours au Paraguay, par Hugo TOEPPEN, chez L. Friederischen à Hambourg.

1886. *Les colonies allemandes dans la région supérieure de la Plata*, particulièrement du Paraguay, chez G. Fock à Leipzig.

1889. *Révélations sur la colonie fondée à la Nouvelle-Germanie (Paraguay) par le Dr Bernhard Förster*, par Julius KLINGBEIL, chez E. Baldamus à Leipzig.

1891. *La colonie de la Nouvelle-Germanie fondée au Paraguay par Bernhard Förster*. Actien-Gesellschaft « Pionier ».

Les Missions des Jésuites au Paraguay, par J. PFOTENHAUER. Gütersloh. C. Beterslmann. Tome Ier.

1892. Même ouvrage. Tome II.

1893. Même ouvrage. Tome III.

ANGLETERRE :

1881. *Between the Amazon and Andes, or Ten Years of a Lady's travels in the Pampas, Gran-Chaco, Paraguay and Matto-Grosso*, par M. G. MULHALL. Stanford à Londres.

1890. *Conquest (The) of the River Plate* (1535-1555). *Voyage d'Ulrich Schmidt to the rivers La Plata and Paraguay*, à Londres.

ARGENTINE (RÉPUBLIQUE) :

1885. *Handbook of the River Plate, comprising the Argentine Republic, Uruguay and Paraguay*, par M. G. MULHALL et E. T. MULHALL, à Buenos-Aires.

Antecedentes historicos sobre los tratados con el Paraguay, par S. ALCORTA. Tip. de Moreno y Nuñez à Buenos-Aires.

1889. *Cartas de viaje por el Paraguay*, par G. CARRASCO, à Buenos-Aires.

BELGIQUE :

1893. *La République du Paraguay*, par E. VAN BRUYSSEL, chez Th. Falck à Bruxelles.

Le Paraguay en 1893. Ses ressources agricoles, minérales, industrielles et commerciales, par G. LENNOX, à la Société belge de librairie à Bruxelles.

ESPAGNE :

1888. *Catalogo de los objetos que la República del Paraguay exhibe en la Exposición de Barcelona*, à Barcelone.

ETATS-UNIS :

1891. *Commercial Directory of... Paraguay*, Washington.

ITALIE :

1885. *Uruguay, Paraná, Paraguay, 1870-1873*, par ROZZETTI DI LIONELLO PIO VECCHI. Tip. del R. Instituto sordo-muti à Gênes.

PARAGUAY. — Assomption :

1888. *Anuario Estadistico de la República del Paraguay año 1886*, chez Fischer à l'Assomption.

La République du Paraguay. Résumé statistique, par J. JACQUET, chez Fischer à l'Assomption.

Consultation du Dr Ramon Zubizaretta sur la valeur légale des titres de Mme Linch dans sa réclamation de plus de 3,000 lieues. Imp. de « la Nación » à l'Assomption.

1889. *Guide de l'Émigrant au Paraguay*. Imp. du « Paraguayo » à l'Assomption.

Constitución de la Republica del Paraguay, sancionada por la honorable Convención constituyente en sesion de 18 de Noviembre de 1870. Imp. de « El Paraguayo » à l'Assomption.

URUGUAY :

1891. *Programa para las escuelas publicas de la Republica*. Imp. de la Escuela nacional de artes y oficios à Montevideo.

Las Crisis estudiadas en relación a las Republicas del Plata. Imp. à Montevideo.

SUISSE :

1882. *Contributions à la Flore du Paraguay* (Mémoires de la Société de Physique et d'Histoire Naturelle, t. XXVIII), par Marc MICHELI. Genève.

ARTICLES PARUS

DANS LA *REVUE DES DEUX-MONDES*

DE 1831 A 1894.

BRÉSIL.

Voyages dans l'intérieur du Brésil, par M.-A. DE SAINT-HILAIRE, F. DENIS, vol. I, II (1831).
Tableau des Révolutions du Brésil, par M.-A. DE SAINT-HILAIRE, vol III-IV (1831).
Scènes de voyage, par Th. LACORDAIRE. I. Un Souvenir du Brésil, 1er sept. 1832. II. L'or des Pinheiros. 1er mai 1835.
Excursions dans l'Oyapock, par Th. LACORDAIRE. 15 décembre 1832 et 1er février 1835.
Le Brésil en 1844, par le comte DE SAINT-SUZANNET. 1er juillet et 15 septembre 1844.
Le Brésil et l'Angleterre, par P. GRIMBLOT. 1er août 1846.
L'Araguaïl, fleuve du Brésil, par F. DE CASTELNAU. 15 juillet 1848.
Le Brésil en 1850, par E. ADET. 15 mars 1851.
Le Brésil en 1858, par PEREIRA DA SILVA. 15 avril 1858.
Le Brésil et la colonisation, par E. RECLUS. 15 juin et 15 juillet 1862.
Le Brésil et la Société Brésilienne, par A. D'ASSIER. I. Le Rancho, 1er juin 1863; II. La Fazenda, 15 juin 1836; III. La Cicade, 1er juillet 1863; IV. Le Mato Virgem, 1er février 1864; V. L'Eldorado brésilien et la Serra das Esmeraldas, 15 juillet 1864.
L'Abolition et l'Esclavage au Brésil, par Any COCHIN. 1er décembre 1871.
Le Brésil depuis la guerre du Paraguay, par I. DE SAINT-AMAND. 15 janvier 1873.
Le Brésil en 1879, par Paul BÉRENGER. 15 janvier 1880.

Les Voyages d'exploration d'un docteur allemand dans le Brésil central, par G. VALBERT. 1er juin 1894.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Les Etats de la Plata. Les Guerres civiles de Buenos-Ayres, par Th. LACORDAIRE, 1er avril 1832.
Une Estancia, par Th. LACORDAIRE, 15 mars 1833.
Destruction des Indiens Guaranis, par AUBOIN, 15 juin 1834.
La Révolution dans la République Argentine, article anonyme. 1er janvier 1835.
Les Indiens de la Pampa, par Th. PAVIE. 15 janvier 1835.
Rapports de l'Europe avec l'Amérique du Sud, par LEFEBVRE DE BÉCOUR, 1er juillet 1838.
Blocus de la Plata par la France, par LEFEBVRE DE BÉCOUR, 1er septembre 1838.
Affaires de Buenos-Ayres, Rosas, par Th. PAGE. 1er septembre 1841.
Buenos-Ayres et Montevideo, par LEFEBVRE DE BÉCOUR. 1er avril 1843.
L'Américanisme. La Société argentine, Quiroga et Rosas, par M. Charles DE MAZADE, 15 novembre 1846.
Pepita. Récit de la Pampa, par Th. PAVIE. 15 juin 1851.
Le Socialisme dans l'Amérique du Sud, par Ch. DE MAZADE. 15 mai 1852.
Automna. Récits des bords de la Plata. 15 avril 1854.
Les Révolutions et les Dictatures dans l'Amérique du Sud, par Ch. DE MAZADE. 15 mai 1860.
Souvenirs du désert argentin, par M.-E. BECK. 15 novembre 1864.
Les Républiques de l'Amérique du Sud, par E. RECLUS. 15 octobre 1866.
Les Républiques de l'Amérique du Sud, par P. DE CHAMBARLHAC. 1er octobre 1868.
L'Election présidentielle de la Plata et la Guerre du Paraguay, par E. RECLUS. 15 avril 1862.
La Guerre de l'Uruguay et la Plata, par E. RECLUS. 15 février 1865.

Les Affaires de la Plata en 1865, par J. de Cazaux. 15 novembre 1865.
La Plata depuis la Guerre du Paraguay, par I. de Saint-Amand. 15 janvier 1873.
Une Invasion indienne dans la province de Buenos-Ayres, par A. Ebelot. 1er mai 1876.
Les Races indiennes dans l'Amérique du Sud, par E. Daireaux. 1er novembre 1876.
Les dernières explorations dans les Pampas et la Patagonie, par E. Daireaux. 15 avril 1877.
La Conquête de trois mille lieues carrées, par Alfred Ebelot. 15 juillet 1877.
Les derniers jours de la tribu de Catriel. Récits de la frontière argentine, par Alfred Ebelot. 1er mars 1879.
L'Expédition du Rio Negro, par A. Ebelot. 1er mai 1880.
La Colonie française de Buenos-Ayres, par E. Daireaux. 15 octobre 1884.
La Culture des céréales dans les Pampas de la République Argentine, par E. Daireaux, 15 octobre 1885.
Les Progrès de la République Argentine, par Alfred Ebelot, 15 janvier 1886.
Les Grands pays de l'élevage. La Production et la consommation des viandes exotiques, par E. Daireaux. 15 avril 1886.
La Révolution à Buenos-Ayres, par Alfred Ebelot. 1er décembre 1890.

PARAGUAY.

Le Paraguay et les Républiques de la Plata, par Page, 1er avril 1851.
La Guerre du Paraguay, par Duchesne de Bellecourt. 15 septembre 1866.
La Guerre du Paraguay, par E. Reclus. 15 décembre 1867.
Lopez et le Paraguay, par Xavier Reymond, 15 février 1870.

ARTICLES PARUS

DANS LE *TOUR DU MONDE*

DE 1860 A 1894.

BRÉSIL.

Voyage au Brésil (1858-1859), par BIARD, 1861, 2 Sem. 1 à 48 — 353 à 400.
De Tabatinga au Para, par MARCOY, 1867, 1 Sem. 97 à 154, 2 Sem. 97 à 154.
Voyage au Brésil, par AGASSIZ, 1868, 2 Sem. 225 à 288.
Amazone et Madeira, par KELLER LEUZINGER, 1874, 2 Sem. 369 à 416.
Exploration de Crevaux, 1879, 1 Sem. 337 à 416.
— — 1880, 2 Sem. 33 à 112.
— — 1881, 1 Sem. 113 à 176.
Amazone et Cordillère, par Wiener, 1883, 2 Sem. 209 à 304. — 1884, 2 Sem. 337 à 416.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Voyage de Giovanni Mastaï dans la République Argentine, par F. DENIS, 1860, 1 Sem. 234 à 239.
Le Détroit de Magellan, par DE ROCHAS, 1861, 1 Sem. 209 à 236.
Trois ans chez les Patagons (1856), par GUIMARD, 1861, 2 Sem. 241 à 268.
Pampa et Cordillère (1876), par CHARNAY, 1877, 2 Sem. 385 à 416.
Recherche de la mission Crevaux, par THOUAR, 1884, 2 Sem. 209 à 272.

Trois mois de vacances. Voyage à la Plata (1886), par E. Daireaux. 1887, 2 Sem., 12) à 208. — 1888, 1 Sem., 113 à 176.
Voyage dans le Delta du Pilcomayo (1885-1887), par A. Thouar, 1889, 1 Sem., p. 145.
Voyage dans le Delta du Pilcomayo et de Buenos-Aires à Sucre (1885-1886), par A. Thouar, 1 Sem., p. 161.

PARAGUAY.

Fragment d'un voyage au Paraguay (1844-1847), par le Dr A. Demarsay, 1861, 2 Sem., 97 à 112. — 1865, 1 Sem., 337 à 352.
Le Paraguay (1872-1873), par L. Forgues, 1874, 1 Sem., 369 à 416.
Recherches de la Mission Crevaux, par Thouar, 1884, 2 Sem., 209 à 272.

ARTICLES PARUS

DANS LA *NOUVELLE REVUE*

BRÉSIL.

L'Abolition de l'esclavage au Brésil, par Manuel Carneiro, 15 août 1888, tome LIII.
Le Fondateur de la République Brésilienne : Benjamin-Constant Botelho de Magalhães, tome LXXI, p. 468 (1891).
La Situation brésilienne, tome LXXIV, p. 807 (1892).
Les disparus : Dom Pedro II d'Alcantara, empereur du Brésil... Tome LXXIV, p. 158 (1892).

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Asado con cuerro. Scènes du campo, par Alfred MUTEAU, 15 avril 1886, tome XXXIX.
Quelques mots sur la République Argentine, par J.-L. ; Tome LXVII, p. 853 (1890).
Aperçus sur la vie argentine, tome LXXXVI, p. 404 (1894).

ARTICLES PARUS
DANS LE *GÉNIE CIVIL*

BRÉSIL.

Conservation de la viande, 1881, n° 18.
Le Pétrole dans la République Argentine, 1883, n° 18.
Fabrication du rhum dans la République Argentine, 1884, n° 1.
Les grands marchés de laine exotique en Europe, par Alfred RENOUARD, 1887, nos 6 et 7.
Transport des viandes congelées sur les navires, 1888, nos 19 et 20.
Clôtures en fil de fer dans l'Amérique du Sud, 1889, n° 20.
Exposition internationale d'élevage et d'agriculture à Buenos-Aires en 1890, 1889, n° 22.
Conservation des viandes fraîches par le froid, 1891, n° 1.
Exportation des bestiaux vivants de l'Argentine, 1894, n° 14.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Industrie du fer au Brésil (province de Minas-Gereas), 1883, nº 4 ; 1884, nº 2.
Or et diamant dans la province de Minas-Gereas, Henry Mamy, 1884, nº 9.
Législation des chemins de fer au Brésil, P. Laurent, 1886, nº 14.
Chemins de fer brésiliens. Statistique des lignes existantes, 1888, nº 14.
Chemins de fer du Brésil. Chemin de fer de Dom Pédro II (avec carte), par Paul Ferrand, 1889, nos 17, 18, 19, 23 et 24.
L'industrie française au Brésil, 1889, nº 16.
Ouro Preto et les Mines d'or au Brésil, par Paul Ferrand 1890, nos 1 et 2. IIe partie, nos 14 et 15 ; 1891, nos 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19 et 21 ; 1892, nº 26 ; 1893, nos 21 et 22 ; 1894, nos 6, 8, 9, 11 et 13.
Le Café au Brésil. Culture et traitement industriel, par R. Lezé, 1893, nº 6.
L'Industrie du fer au Brésil, par Paul Ferrand : Application de l'American Bloomary Process. 1895, nº 11.

OMISSIONS.

Brésil :

1882. *Contes Indiens du Brésil,* recueillis par M. le général Couto de Magalhães et traduits par E. Allain, chez Lombaerts à Rio-de-Janeiro.

1885. *La Traite, l'Emigration et la Colonisation au Brésil,* par Ch. d'Expilly.

République Argentine :

1890. *Quatre Républiques de l'Amérique du Sud,* par Henry Coppin, chez Dentu à Paris.

TABLE DES MATIÈRES

Préface VII

Première Partie : A RIO-DE-JANEIRO . . 11

Deuxième Partie : DANS L'ARGENTINE. . 75

Troisième Partie : AU PARAGUAY. . . . 153

BIBLIOGRAPHIE. 187

VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET Cie, 59, RUE DUPLESSIS.

Bodenheim

Velier Glen
Press
8

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
918 D36D C001
De Marseille au Paraguay (Notes de voyag
3 0112 089227034